

*Le roman
des grandes
existences - 3*

LA VIE PARESSEUSE

DE

RIVAROL

par

LOUIS LATZARUS

Librairie L. L. L.
Paris

0 19

C

F B
R52L

30415

2

3

DATE DUE

[illegible]

Il a été tiré de cet ouvrage :

20 exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 1 à 20 ;

50 exemplaires sur papier du Japon, numérotés de 21 à 70 ;

*200 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 71
à 270 ;*

*500 exemplaires sur papier pur fil Lafuma, numérotés de 271
à 770.*

LE ROMAN DES GRANDES EXISTENCES

— 3 —

LA VIE PARESSEUSE

DE

RIVAROL

DU MÊME AUTEUR

La Demoiselle de la rue des Notaires.... Un vol.
(CALMANN LÉVY, éditeur.)

Éloge de la Bêtise..... Un vol.
(HACHETTE, éditeur.)

LOUIS LATZARUS

LA VIE PARESSEUSE
DE
RIVAROL



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE - 6°

Tous droits réservés

Carl A. Rudisill Libra
LENOIR RHYNE COLLEC

FB
R52L
30415,
Mar. 52

Copyright 1926 by Plon-Nourrit et Cie.
Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

A

FRANTZ VAN DEN BROEK D'OBRENAN

en témoignage de ma fidèle affection,

L. L.

LA VIE PARESSEUSE DE RIVAROL

I

DEUX SÉMINARISTES

L'abbé de Cubières, étant entré dans le séminaire Sainte-Garde d'Avignon, dit au portier qu'il désirait voir l'abbé Rivarol, et, quelques minutes après, accourut au parloir le plus bel adolescent du monde. Il était grand, bien pris, de mine douce et fière, et il avait ce regard italien, lourd de tendresses et de caresses, qui trouble si aisément les faibles cœurs. Une promesse de sourire relevait les coins de sa bouche sensuelle. Son nez d'un heureux dessin et d'une juste mesure se gonflait aux narines, comme pour aspirer d'autres parfums que ceux de la chapelle. On ne pouvait voir front plus uni, joues mieux modelées et d'un teint plus délicat. Sur ce visage de dix-sept ans, la passion, la grâce et la malice resplendissaient ensemble. On était en l'année 1770, et M. de Beaumarchais n'avait pas encore mis à la scène le plus invincible des séducteurs. Sans quoi l'on n'eut pas, manqué

de reconnaître, sous la triste soutanelle, le charme ingénu et pervers de Chérubin.

A part lui, l'abbé de Cubières l'admira, non sans jalousie. Car il était de basse figure, que les dames trouvaient répugnante. Le destin, qui se rit de nos distinctions, avait donné à ce gentilhomme une mine de valet, et comblé le roturier des plus nobles apparences.

— Je viens d'apprendre votre arrivée en Avignon, dit le premier, et j'ai demandé aussitôt la permission de vous rendre visite. Vous êtes à Sainte-Garde et je suis à Saint-Charles. Mais cela ne peut nous empêcher de nous voir. J'ai dit que vous étiez mon compatriote, et que je voulais vous demander des nouvelles de mes parents de Bagnols.

Les parents de Bagnols allaient bien. L'abbé Rivarol en donna l'assurance. Et les deux jeunes gens causèrent. Jusqu'alors ils s'étaient peu connus. Mais ils étaient à l'âge où les amitiés se nouent aisément, et leur condition présente les rapprochait. Ni l'un ni l'autre, en venant au séminaire, n'avait répondu à un appel divin. Michel de Cubières n'était voué à l'Église que par l'usage qui réglait le sort des cadets de bonne maison, et afin que son frère le marquis, plus commodément, pût tenir son rang à Versailles, où il servait Sa Majesté Louis XV en qualité d'écuyer cavalcadour. Antoine Rivarol n'avait pris le petit collet que pour échapper à la pauvreté paternelle.



Il était né dans une auberge de Bagnols, « Aux Trois Pigeons. » Là, son grand-père d'abord avait fait tourner la broche, et son père, ensuite. Mais celui-ci, un jour, décrocha son enseigne, et les mauvaises langues racontaient que ce ne fut point par horreur du métier. Un grand seigneur était passé, revenant des États. Le comte d'Eu, disaient les uns ; le sous-intendant de la province, assuraient les autres. Quel qu'il fût, ce gentilhomme se fit servir à déjeuner. L'hôte s'empressa, servit, et puis présenta la note, qui se montait à soixante livres. Il les reçut, et aussi, quelques jours après, l'ordre de fermer sa maison. On disposait encore, en ce temps-là, de simples et bons moyens pour refréner la cupidité des traiteurs.

Après cette mésaventure, il n'y eut plus d'argent dans le logis, qu'emplissait toute une marmaille criante et mangeante. Car il n'était guère de printemps qui n'eût apporté un nouvel enfant à l'aubergiste. Après Antoine, né en 1753, neuf mois jour pour jour après le mariage, il y avait eu, en 1754, Françoise ; en 1755, Jean-Baptiste ; en 1756, Jeanne-Cécile ; en 1758, Claude-Françoise ; en 1759, Jeanne-Christine ; en 1761, Élisabeth-Paule ; en 1762, Jean-Claude. Huit bambins déjà, que leur mère élevait de son mieux, assistée d'une belle-sœur, la tante Françoise, et de Rose, une fidèle servante. Pour nourrir tout ce monde, le père put

obtenir un petit emploi dans les Fermes. Mais son maigre salaire suffisait à peine aux faims de la nichée. Il dut cesser de payer la pension d'Antoine, qui alors avait onze ans, et apprenait les rudiments chez les Joséphites de Bagnols.

Ce ne fut pas sans regret. Jean Rivarol avait tenu auberge, et maintenant n'était qu'un petit commis dans la détresse. Mais il révérait les lettres, qui étaient la parure de sa pauvre vie. Car il avait reçu une forte instruction, et savait le latin comme on le savait alors, c'est-à-dire de manière à ne l'oublier jamais. Un de ses délassements était de lire Horace et Virgile, et il prenait plaisir à rimer de temps à autre un sonnet ou un quatrain. Au surplus il était fier de nommer parmi ses parents un cousin de sa mère, parti jadis en sabots pour Paris, où il était devenu l'honorable M. Deparcieux, membre de l'Académie royale des Sciences et des Académies de Suède et de Prusse, ce géomètre même dont M. de Voltaire fit son interlocuteur dans *l'Homme aux quarante écus*.

Faudrait-il voir Antoine revenir un matin à la maison, congédié, faute d'argent, par les Joséphites? Le père en aurait gémi, mais se serait résigné, se sentant un malchanceux. Seule la progéniture lui réussissait. Au sortir du collège, il avait tâté de l'industrie, et s'était fait « fabricant en soie ». Puis il s'était trouvé tout aise de reprendre l'hôtellerie paternelle, que maintenant il devait abandonner. Le retour de son fils n'eût été qu'une des multiples faces de son infortune.

Mais, si petit qu'il fût, l'enfant sut se protéger lui-même. Il était naturellement hardi, et les mots qui lui venaient aux lèvres étaient charmants et choisis. Il s'en fut droit à Cavaillon chez l'évêque et dit :

— Monseigneur, je viens vous ouvrir mon cœur.

Puis il fit sa plainte et peignit son malheur. Le prélat regardait, surpris, le gracieux suppliant. A la fin, il sourit, un peu ému :

— Rentrez dans votre collège, mon ami, je me charge de tout.

Mgr Crispin des Achards de Labaume, — ainsi s'appelait-il, — n'eut pas à se repentir de sa libéralité. Antoine se piqua d'être un bon élève. En un an, il fit trois classes, et émerveilla ses professeurs. Mais, au lieu que les bons élèves ont communément le regard sombre, les cheveux désordonnés et un teint bilieux, celui-ci, d'année en année, devint plus charmant. Quand il atteignit dix-sept ans, il dépassait tous ses camarades pour les agréments de la figure et les grâces de l'esprit. A le regarder, le père déridait son front et se consolait de soucis toujours plus pressants. Car un Constantin était né en 1763, un Bonaventure en 1764, une Marianne-Luce en 1765, et puis un Victor, une Basillisse, un Auguste, une Victoire... de quoi peupler toute une auberge, n'eût été la colère d'un avaricieux gentilhomme.

Quinze enfants et un seizième qui allait naître ! L'aîné réfléchissait. Qu'allait-il faire ? Ses études étaient achevées. Pas d'argent ! Une seule voie

gratuite et facile s'ouvrait devant lui : celle de l'Église. Il y pourrait rencontrer succès et fortune, car l'épiscopat ne rebutait pas les beaux-esprits. Son parti fut vite pris : il entrerait au séminaire.

Lorsqu'il fit part, un matin, de son intention à son père, celui-ci ne donna qu'un consentement chagrin, et qui avait couleur de résignation. Pour cet enfant, le plus beau d'une famille où la beauté semblait faire partie du patrimoine, pour cet aîné qu'il préférait, et dont les succès scolaires lui donnaient tant d'orgueil, il avait rêvé un plus brillant avenir. Mais sa pauvreté le forçait d'y renoncer. Il acquiesça donc, faute de pouvoir refuser. Et voilà comment il y avait à Sainte-Garde un si bel abbé.

II

LE BEL ABBÉ

Il ne tarda pas à être connu en Avignon, car il n'est pas ordinaire à un lévite d'avoir la taille si belle et une si séduisante figure, sous une brune chevelure si bien coiffée. Et il portait le petit collet avec trop d'aisance pour qu'on pût le croire bien attaché à ses épaules.

Il avait vite rendu à l'abbé de Cubières sa visite, et maintenant tous deux sortaient souvent de compagnie. Quand, vers la fin du jour, leur promenade les conduisait sur les remparts, ils y trouvaient les dames de la ville, venues respirer « le bon de l'air ». Et plusieurs d'entre elles ne cachaient pas assez qu'elles trouvaient Antoine beau comme le péché. Les timides se contentaient de le regarder en soupirant. Mais certaines perdaient la retenue jusqu'au point de s'écrier : « Voilà le bel abbé ! Voilà le bel abbé du séminaire de Sainte-Garde ! » si haut qu'il les entendait. Les plus effrontées osaient même l'escorter jusqu'à la porte de son austère demeure. Et l'abbé de Cubières, qui était à l'âge où les souvenirs classiques oppriment l'esprit, et que la pédanterie n'effrayait pas, disait :

— C'est Alcibiade ! Il est beau comme le jeune Grec, et il est éloquent comme lui.

L'abbé Rivarol était en effet d'une éloquence singulière. Il trouvait pour toute chose une formule frappante, et ses expressions rendaient la jeunesse aux plus vieilles idées. Au reste, il n'hésitait pas à mettre en discussion tous les problèmes, et il n'avait aucun respect pour les opinions des autres, fussent-elles prêchées du haut d'une chaire, ou proclamées du haut du trône, aussi longtemps qu'il ne les avait pas soumises à son propre examen. Et il parlait avec une volubilité, une abondance et une verve qui laissaient sans voix l'interlocuteur. A tout autre on eût reproché de parler trop, et aussi de prendre volontiers un ton hautain et péremptoire. Mais il se faisait tout pardonner parce qu'il savait rire et faire rire, et qu'il entremêlait de plaisants sarcasmes les plus graves propos. Et puis, sa voix était si harmonieuse et si riche en inflexions... Dès qu'il parlait, on était conquis. Il fallait se taire et écouter. Les dames d'Avignon qui le suivaient, pour peu qu'elles pussent l'entendre, sentaient leur passion s'enfler.

Mais, arrivé devant le séminaire, l'abbé Rivarol disait adieu à son compagnon et rentrait sans se soucier des amoureuses et de leur dépit. Aussi, poursuivant son chemin vers Saint-Charles, Michel de Cubières ajoutait en lui-même :

— Et comme Alcibiade, il sait se plier aux mœurs et aux usages.

En effet, le bel abbé observait le règlement avec

exactitude. Il était présentement à Sparte, et s'accommodait du brouet noir, pour mieux gagner les délicatesses de l'Ionie ou l'opulence de Tisapherne. Mais quand il parlait de son avenir avec l'abbé de Cubières, il ne l'envisageait point comme un perpétuel renoncement. Il apprenait de son ami quelques histoires de prélats qui réjouissaient, sans les scandaliser, la Cour et la Ville : M. de Jarente, évêque d'Orléans, ne conduisait pas encore la Guimard à l'Opéra dans un carrosse à ses armes, mais déjà il montrait une galanterie qui faisait craindre beaucoup d'aventures ; M. de Grimaldi, évêque du Mans, venait à la messe en veste écarlate de chasseur ; M. de Talaru, évêque de Coutances, rassemblait d'étranges religieuses dans son abbaye de Montebourg ; et l'archevêque de Narbonne récitait un chant de *la Pucelle*, pour peu que l'occasion s'en trouvât, et disait à ses invités quand le digne évêque de Montpellier devait venir le voir : « Messieurs, il ne faudra pas jurer aujourd'hui. » En somme, il s'agissait de ne point mériter la réprimande que le cardinal de Brienne adresserait quelques années plus tard à l'abbé de Boisgelin, coupable d'avoir fait scandale avec Mme de Cavanac : « Que n'attendiez-vous d'être évêque ! »

C'était le temps où Voltaire, de son exil, régénait la pensée. Le temps où les hautes classes étaient si heureuses, si heureuses qu'elles ébranlaient pour se distraire les bases de leur bonheur. Ces gentilshommes qui plus tard trouveraient la foi dans les épreuves, et de leurs ruines, de leurs

douleurs et de leurs émigrations la rapporteraient si ardente qu'elle deviendrait chagrine, revêche et presque insupportable, c'étaient, pour le moment, de jeunes seigneurs sceptiques, croyant tout juste en Dieu, et pas toujours. On était philosophe. On allait à la messe à cause du peuple, à cause des paysans et des laquais, qui d'ailleurs s'apercevaient aisément qu'on n'y allait que pour eux. Mais on ne priait pas. L'incrédulité faisait partie du luxe et de l'élégance. Et un homme d'esprit notait : « Si l'on raille la religion à table, le curé se tait, le grand vicaire sourit, l'évêque y ajoute son petit mot. » Rivarol en était au stade où l'on se tait, en attendant de gagner le droit de sourire, et puis de railler. Car il était du peuple, mais n'était pas de la multitude. Il n'irait pas se morfondre dans une cure de campagne. Il se glisserait quelque jour parmi ces petits abbés qui se pressaient autour d'un prince de l'Église, et, croyant à peine en Dieu, sollicitaient des évêchés.

Les idées, croit-on qu'elles puissent rencontrer des murs infranchissables? Même ceux des séminaires ne les arrêtent point. Rivarol avait été atteint par l'esprit nouveau. Et puis le besoin de critique dominait en lui, et s'exerçait naturellement sur les matières que chaque jour on lui présentait. Soldat, il eût méprisé la tactique de l'École. Diplomate, il aurait cherché de nouvelles bases à l'équilibre européen. Séminariste, il jugeait de haut la théologie. Et enfin, ce n'était pas la dévotion qui l'avait conduit au séminaire. C'était l'ambition,

c'était la nécessité. Il était le bel abbé, il n'était pas le pieux abbé.

Il croyait en Dieu comme Voltaire. Il croyait même en la Providence, un peu moins peut-être que Voltaire. Mais il suivait, ainsi que l'avait compris Cubières, les mœurs et les usages. La coutume étant qu'un séminariste ne fît pas de scandale, il n'en faisait pas. Et la prudence de ses maîtres ne trouvait pas occasion de s'inquiéter. Il ne leur sembla pas grave que sa beauté le désignât aux tentations. Sous ses ardents dehors, les directeurs de Sainte-Garde avaient pu reconnaître une âme froide pour tout ce qui n'est point du domaine de l'esprit. Les dames des remparts n'obtiendraient pas de lui grand'chose, et s'il devait faillir, ce serait par l'orgueil. Mais il était jeune. On avait le temps d'y pourvoir.

Et puis un si brillant sujet méritait considération. Déjà le séminaire Sainte-Garde pouvait s'enorgueillir d'avoir formé un prêtre qui, sans aucun doute, jetterait sur l'Église de France un lustre nouveau. C'était un petit abbé Maury, parti d'Avignon depuis peu d'années, et qui venait de prononcer à Paris un *Eloge de Fénelon* qui avait séduit tous les bons juges, et que l'Académie avait remarqué. On prédisait à l'abbé Maury les plus hautes destinées. L'abbé Rivarol ne lui serait pas inférieur, et à son tour ferait honneur à la vieille maison.

Il s'y préparait. Il avait tout appris de l'antiquité classique, et sa mémoire était ornée des plus

belles sentences des vieux moralistes et des plus beaux cris des poètes de Rome. Il avait aussi du goût pour les sciences et il était bon géomètre. Présentement, il étudiait la philosophie, et s'il y trouvait quelque nouvelle raison de douter, il ne le laissait point voir, sinon peut-être à l'abbé de Cubières. Mais celui-ci pouvait tout entendre. Car il ne se contentait pas d'être incrédule, et il tendait à l'impiété. Si, d'ailleurs, il eût songé à protester, il aurait été promptement réduit au silence par quelque éclat de cette éloquence qu'il admirait si fort.

Pendant quelques mois ils furent fort contents l'un de l'autre. L'abbé de Cubières était enchanté du relâchement que lui donnait, dans cette ville de province, un camarade d'un esprit si original, et exempt de préjugés. Comme, au surplus, il se croyait du talent littéraire, il avait trouvé un conseiller pour ses médiocres essais. Quant à Rivarol, il avait rencontré, sinon un interlocuteur, du moins un écouteur. Tous les grands parleurs ont besoin de gens de cette sorte et leur montrent, quels qu'ils soient, toutes espèces d'indulgences. Plusieurs années plus tard, il écrivit sur son carnet, en pensant à un imbécile : « Il est bête, mais il écoute les gens d'esprit avec patience. » Déjà il ne demandait rien d'autre à Cubières. Et enfin tous deux étaient jeunes. Ensemble ils s'en allaient vers le même avenir ecclésiastique. Ensemble ils méprisaient le chemin qu'ils suivaient, et tâchaient de s'en distraire. On ne faisait pas grande différence entre

eux ; ils se ressemblaient comme deux boutons avant que la fleur soit éclos. Et, sur les remparts d'Avignon, il ne passa point, revenant des Saintes-Maries de la Mer, une gitane experte à lire dans la main l'annonce infallible des lendemains. Nul ne sut démêler vers quelles fortunes adverses s'en allaient les deux adolescents dont un destin narquois avait noué les vies à leur aurore.

III

LA ROUTE DE PARIS

Mais, un beau matin, l'abbé de Cubières vint demander son ami au parloir de Sainte-Garde. C'était pour lui faire ses adieux. Il quittait Avignon. Il s'en allait à Paris, où sa riche famille voulait qu'il achevât ses études. Sa cellule était retenue au séminaire Saint-Sulpice. Brusquement se terminaient les bonnes promenades où l'on parlait avec tant de liberté. Une petite émotion flotta dans la salle nue.

A en juger sur la mine, qui, après tout, n'est guère plus trompeuse que les actions, l'âme de Cubières était sans noblesse. Mais elle était capable d'engouement. La joie qu'avait Michel de quitter la province était diminuée par le regret d'y laisser son ami.

— Mais nous nous reverrons ! dit-il. Vous aussi, vous viendrez à Paris !

Certes, il irait ! Un homme intelligent peut vivre en province, un homme d'esprit y étouffe. Le scandale le guette à chaque mot et à chaque pas. C'est à Paris seulement que l'esprit cesse d'être dangereux et procure même des succès. Un Rivarol

naît en province, mais on est sûr qu'il y souffre, et qu'il n'y demeurera pas. Lui-même le sentait avec certitude. Il promet donc d'aller rejoindre l'abbé de Cubières. Ce n'est pas assez dire : il s'y engagea.

Déjà il jugeait trop les gens pour les aimer beaucoup. Il n'avait point pour Cubières ces sentiments de jeunesse qui survivent à tout. Mais il lui était attaché comme on peut l'être, dans une ville étroite, à un interlocuteur, quand on a la tête pleine d'idées, et au surplus, le don de la parole. Celui-là parti, le pourrait-il remplacer? Et ne sentirait-il pas péniblement la solitude?

Bien qu'on eût pour lui, au séminaire, les égards qu'obtient un brillant élève, la vie n'y était pas plaisante. En dépit des écarts de quelques prélats mondains, le clergé de France, dans son ensemble, demeurait austère et digne. Sainte-Garde était une pieuse maison, où des prêtres fervents luttaienent de mortifications. Le Père Richaud ne dormait jamais dans un lit, et ne se nourrissait que de légumes, hors les temps de jeûne. M. Imbard, le supérieur, avait réputation de saint. Il était souvent ravi en extase au cours de sa méditation, ou quand il expliquait l'Écriture aux séminaristes. Et l'on rapportait qu'à la messe on l'avait vu soulevé miraculeusement de terre au moment du *Gloria in excelsis*. Sans doute, l'instruction était en honneur dans la maison, et depuis que les Jésuites avaient été expulsés, les élèves suivaient les cours de l'Université. Mais on ne les y envoyait

que dans le dessein de les mieux armer pour l'apostolat. Les longues oraisons, l'aride étude de la scolastique, les exercices spirituels emplissaient le reste de la journée. Et s'il avait fallu apporter quelques accommodements aux prescriptions de Vincent de Paul ou de M. Olier, si l'on avait permis la poudre et les perruques, si l'on autorisait les sorties et les visites, la règle demeurerait encore une rude contrainte. Pour la soutenir sans peine, il eût fallu un autre appui que les froids calculs de l'ambition. Or, le mysticisme n'avait point de place dans la tête du bel abbé.

Une impatience le pressait de partir, d'aller lui aussi à Paris, éternel attrait des jeunes gens de la province. Mais comment faire?

A l'abbé de Cubières, un intendant avait remis une bourse, et il allait partir en poste pour Versailles, où son frère le marquis possédait une belle maison près du château. On y voyait un cabinet de minéralogie et un laboratoire de physique. Au bout du parc, il y avait un Jardin des plantes, dont le plus bel ornement était le fameux tulipier rapporté en France par l'amiral de La Galissonnière et acheté à prix d'or. La science aussi faisait partie du luxe, et les belles dames en étaient fêrues. L'abbé, qui faisait des vers avec une déplorable facilité, pourrait leur adresser des épîtres où la chimie deviendrait galante. De madrigaux en madrigaux, il volerait jusqu'à la mitre. On verrait... Et sa voiture l'emporta.

Mais où était la voiture de Rivarol? Où étaient

même les quelques écus indispensables pour payer une place dans le coche d'eau ? Au garçon pauvre, que Paris est loin ! Il fallait patienter, guetter l'occasion, et, en attendant, accepter l'existence sévère et morne.

Or, à cette existence les plus forts résistaient mal, et les plus souples ne se pliaient pas sans souffrance, dans Paris comme en Avignon. L'abbé de Cubières était heureux de partir pour Saint-Sulpice, et l'abbé Rivarol brûlait de l'y rejoindre. Mais c'était de Saint-Sulpice que cinq ans plus tôt un clerc avait emporté, disait-il, une « mélancolie sauvage ». Et pourtant il s'appelait Sieyès. C'est à Saint-Sulpice aussi qu'en cette même année 1770, un jeune abbé boiteux, périssant d'ennui, introduisit dans l'infirmerie, sous le déguisement d'un marmiton, la fille du rôtiisseur de la rue du Vieux-Colombier, la petite Julienne Picot. Et ce boiteux, qui n'est présentement que l'abbé de Périgord, sera Talleyrand. Pour supporter le séminaire, il fallait une vocation, et l'abbé de Cubières, comme son ami, se trompait en imaginant que Saint-Sulpice différait beaucoup de Saint-Charles ou de Sainte-Garde d'Avignon. Aller à Saint-Sulpice, ce n'était pas tout à fait aller à Paris, et le rendez-vous qu'ils venaient de se donner était imprudent.

Il ne leur fallut que quelques mois pour s'en aviser.

Michel de Cubières n'était pas un poète. Mais c'était un versificateur intarissable. Tout lui était bon à mettre en rimes. On écrivait beaucoup dans la famille. Le marquis lui-même avait composé

des comédies, des proverbes et d'innombrables chansons qui ne se distinguaient point par l'originalité :

De l'amour la rose est l'image,
Tous deux ont la même fraîcheur,
Tous deux piquent, c'est leur usage,
La rose au doigt, l'amour au cœur...

Aussi ne détourna-t-il pas son cadet des exercices prosodiques et le jeune abbé de Saint-Sulpice ne négligea aucune occasion d'accorder sa modeste lyre. A peine arrivé à Paris, il était devenu l'un des habitués du salon de Fanny de Beauharnais, où trônait Dorat, entouré de Colardeau, de Collé, de Bonnard et de Crébillon le fils, sans parler d'autres écrivains plus médiocres encore. Et il s'enthousiasmait pour Dorat. Cherchant un maître, il avait naturellement choisi le plus fade et le plus fécond. A son exemple, il rima sans trêve des niaiseries. La vie que sa famille lui préparait s'en trouva soudain changée.

Une fois qu'il était allé prendre du repos à Versailles, il trouva, en effet, dans la chambre que le marquis lui fit donner, un pastel de Boucher qui représentait une bergère. Aussitôt accourut sa Muse infatigable, et il écrivit :

*A mon frère, sur le portrait d'une jeune personne
qu'il a fait mettre près de mon lit.*

Ce beau pastel que de mon lit
Tous les matins je considère,
Qui fait naître dans mon esprit

Plus d'un désir à mon salut contraire,
Cette Vénus en habit de bergère
Que dessina le crayon de Boucher,
Pourquoi justement l'accrocher
Vis-à-vis du grabat d'un pauvre solitaire?
Pour mettre le feu dans mes sens
Il n'est pas besoin que je voie
L'image ou les traits ravissants
Du sexe qui fait notre joie ;
Souvenez-vous, hélas ! que j'ai vingt ans !
Malgré ma jeunesse et mon zèle,
Vous êtes plus heureux que moi :
Un portrait enchanteur est tout ce que je vois
Et vous tenez sûrement le modèle.

Ayant achevé ce poème, il en fut si content qu'il le montra, et qu'il le porta à Dorat. Dorat trouva les vers charmants et dignes de l'*Almanach des Muses*, qui, en effet, les inséra. Mais les directeurs de Saint-Sulpice en furent informés. Ils les lurent, et, loin d'y trouver de l'agrément, s'en indignèrent. Et d'autant plus que le même recueil contenait des vers de Dorat lui-même, dédiés à un certain *abbé de C...*, trop aisément reconnaissable, et qui se terminaient ainsi :

Joli pénitent de Cythère,
Tu nous reviens, la chose est claire,
Perversi par tes confesseurs.

Or, les directeurs de Saint-Sulpice n'étaient pas des complaisants. Ils se souvenaient des protestations de Bourdaloue et du courroux de M. Olier :

« S'il y a dans une grande famille un stupide, un lâche, un éventé, on dit aussitôt : il le faut faire d'Église. » Ils firent comparaître cet éventé, qui ne nia point, et fut congédié sur l'heure.

Michel de Cubières n'en éprouva que de la joie. Il allait enfin pouvoir réaliser son rêve, se consacrer entièrement à la poésie et aux lettres, et aller quand il lui plairait chez Fanny de Beauharnais, qu'il adorait, et à qui il ne trouvait aucune femme comparable, puisque Dorat, ce grand homme, en était épris.

Cependant Rivarol demeurait en Avignon. Mais l'exemple de son ami l'échauffa. Et puis, décidément, il préférait Lucrèce aux Pères de l'Église. Il laissa voir son incrédulité, pour quoi Messieurs de Sainte-Garde furent aussi sévères que l'avaient été Messieurs de Saint-Sulpice pour l'immodestie de Cubières. Un beau jour, lui aussi, il dut quitter le séminaire.

Et il disparut.

■
* * *

Il disparut si complètement, et en prenant si grand soin d'effacer ses traces qu'on ne sut jamais quel chemin il avait pris, et comment il avait pu subsister. Il était fort secret, ce grand bavard, et de cette période de sa vie il ne parla jamais à quiconque... « Où est passé le bel abbé ? » durent se demander les dames d'Avignon. Où est-il passé, en effet ? On ne reverra point le bel abbé sur les remparts, et de sa vie entière, il ne s'y promènera

plus. Ni ses parents, ni la bonne tante Françoise, ni la fidèle Rose n'embrasseront encore une fois leur préféré. Le bel abbé est parti. Le bel abbé est en route pour Paris.

Une terrible route ! Une route si longue et si difficile ! Est-ce le bel abbé, ce garçon qui, juché derrière la calèche de l'acteur Préville, divertit les laquais en paiement de son humble place ? Est-ce lui, ce précepteur de Lyon qui se fait appeler Longchamp ? Est-ce lui, trop bien vêtu, qu'une riche vieille héberge et nourrit par amour ? Ou n'est-ce pas lui, ce petit clerc de procureur ? Mais une troupe passe. Voilà vraiment, sous l'habit du Roi, un jeune soldat bien séduisant... Ne serait-ce pas encore notre homme ?

On ne sut pas, et on ne devait jamais rien savoir. Ceux qui, plusieurs années après, assurèrent l'avoir reconnu sous ces travestissements divers, avaient tous d'excellentes raisons de le détester. Et lui, dédaigneusement, les laissa parler. Qu'il eût pris du service dans l'armée, ce n'est point douteux, car, dans un acte notarié, il s'intitula un jour « ancien officier du génie ». Mais c'est toute la confidence qu'on ait pu jusqu'ici arracher aux archives. Il ne raconta rien, et ses amis comme ses parents surent se taire. « Il vint à Paris ». Quatre mots et pas un de plus... : « Il vint à Paris. » Est-il donc si facile de venir à Paris quand on ne peut demander un liard à sa famille, qu'on n'a pas de protecteur, et que personne n'attendra le voyageur à la descente de la voiture ? Qu'il faut de santé aux pauvres,

et qu'il leur faut de gaieté ! Mais Rivarol avait l'une et l'autre. Et il avait en outre son savoir, son esprit, ses manières, qui étaient les plus gracieuses du monde, bien qu'on ne pût dire où il les avait prises. D'ailleurs, ses vrais besoins étaient petits. Comme l'avait noté Cubières, il savait se plier aux usages de tous les pays où il allait.

Mais enfin, si long qu'eût été le chemin, et si mouvementé le voyage, il arriva, sinon à Paris, du moins à Versailles, où il s'établit, par une erreur de provincial qui tenait encore le siège de la Cour pour le centre intellectuel du royaume.

IV

LE CHEVALIER DE PARCIEUX

Sitôt qu'il fut arrivé, il écrivit à Cubières pour l'en aviser, et Cubières accourut. Il avait fallu quatre ans pour tenir la promesse faite dans le parloir de Sainte-Garde. Aussi, quel changement ! Il n'y avait plus d'abbé de Cubières : il y avait le chevalier de Cubières. Et il n'y avait plus d'abbé Rivarol... il y avait le chevalier de Parcieux.

Le chevalier de Parcieux ? Cubières, surpris, demanda des explications. Il ne réussit pas à les obtenir d'un homme qui, par nature, était fort peu enclin aux confidences. Mais comme il savait l'histoire de l'auberge, du déjeuner trop cher et du seigneur vindicatif, il pensa que son ami avait voulu rompre avec un souvenir gênant.

— Certainement, se dit-il, Rivarol a craint qu'on ne lui fît un crime de l'aventure de son père.

Mais cette aventure remontait à quinze ans, et avait fait peu de bruit en France. Qui l'avait apprise et se la rappelait, hors du trou de Bagnols ? Et puis, Cubières connaissait assez bien son ancien compagnon pour ne pas lui prêter tant de vergogne. Aussi chercha-t-il une autre raison. Et il se dit :

— Peut-être aussi, à son entrée dans le monde, veut-il se recommander d'un nom universellement honoré.

Ici, Cubières touchait à la vérité. Dans son impatience de se pousser dans le monde, Rivarol avait cru expédient de prendre un nom tout fait. Et il avait naturellement choisi celui que dans la maison de Bagnols on prononçait avec tant de respect et d'orgueil, celui du cousin de sa grand'mère, le savant Deparcieux, de l'Académie des sciences.

Le bonhomme était mort depuis quelques années, mais avait laissé de vifs souvenirs. Ce n'était pas un théoricien glacé, ce géomètre. Il avait installé à Crécy et à Arnouville des pompes « aussi remarquables, assurait-on, par leur grande simplicité que par leur grand effet ». Paris était plein des cadrans solaires et des méridiennes qu'il avait établis, et qui étaient « renommés pour leur exactitude ». Surtout, il eût voulu fournir à la capitale une belle eau pure et claire, et l'on venait de réimprimer ses *Mémoires sur la possibilité d'amener à Paris les eaux de l'Yvette*. Ce fils de paysans s'adonnait à la science appliquée et au bien public. Il aimait tant son prochain qu'il eût voulu reculer les bornes de la vie, et son *Essai sur les probabilités de la durée de la vie humaine* avait eu du succès jusqu'en Scandinavie. Enfin son nom était populaire, et un jeune ambitieux devait avoir profit à le prendre.

C'est à quoi réfléchit Cubières, qui cependant n'avait pas coutume de réfléchir beaucoup. Ce

garçon était frivole. Le crédit de son frère l'avait fait nommer écuyer de la comtesse d'Artois, lorsque le roi avait formé la maison de cette princesse. Mais vite il avait résigné cette fonction, qui ne lui laissait pas assez de loisirs pour les lettres. Et perpétuellement il écrivait prose ou vers. Sans parler des Bouquets à Chloris dont il remplissait les Almanachs, il avait déjà publié, depuis deux ans qu'il avait quitté Saint-Sulpice, deux ouvrages : une *Lettre de saint Jérôme à une dame romaine*, pleine d'impiété, et la *Réponse d'un jeune penseur à Mme la comtesse de Beauharnais*. Ainsi courait-il en sautillant vers la Gloire, qu'il ne pourrait, pensait-il, manquer d'atteindre. Il venait justement d'écrire à Voltaire avec une désinvolture qui lui semblait du meilleur goût : « J'ai deux maîtresses, une fille de quinze ans et la Gloire. » A quoi le vieux malade de Ferney avait répondu, non sans une pointe de sarcasme : « Vous me parlez de vos deux maîtresses, une fille de quinze ans et la Gloire : je vois que vous avez les faveurs de ces deux personnes. Je vous en félicite et je garde les manteaux. Jouissez longtemps et agréez... »

On imagine si Cubières donna ces détails au nouveau chevalier de Parcieux, qui était resté assez Rivarol pour en rire tout bas. Et il nomma avec complaisance les personnages considérables qu'il connaissait maintenant. Dorat, d'abord, — à tout seigneur tout honneur — et puis l'abbé Delille, Ducis, le comte de Buffon, d'Alembert...

D'Alembert ! la providence des jeunes débutants,

l'ambassadeur à Paris du roi Voltaire ! Oh ! ne pourrait-il présenter son ami à cette puissance ?

Il le promit, et repartit pour Paris. Peut-être aurait-il oublié, dans les délices de ses entretiens avec Fanny de Beauharnais. Mais une lettre vint bientôt le harceler :

« Je vous prie en grâce, si vous ne l'avez déjà fait, d'écrire à M. d'Alembert, et de lui dire en ma faveur tout ce que votre bonté pour moi vous suggérera. Votre suffrage m'est essentiel dans ces circonstances. Faites sentir, je vous prie, à M. d'Alembert que je ne le mettrai jamais dans le cas de regretter de m'avoir accordé sa recommandation. »

Car il ne suffisait pas d'être à Versailles. Il fallait y vivre, et Rivarol comptait que d'Alembert l'y aiderait. En attendant, il se débrouillait comme il pouvait, sinon comme il devait :

— Il y a des vertus, disait-il, qu'on ne peut exercer que quand on est riche.

Il n'était pas riche, et les mœurs étaient faciles au point d'être déréglées. Ne croyons pas tout ce qu'on dit. Mais on dit qu'une femme, qui n'est ni jeune ni jolie, s'est éprise du beau chevalier, et que le beau chevalier trouve son amour bien commode... Et un beau jour on dit aussi qu'un rival a surgi, en la personne d'un apothicaire impatient et atrabilaire, qui a voulu tuer Rivarol à coups de pistolet. Pour échapper à ce furieux, Antoine quitte Versailles, vient à Paris, et loue une chambre à l'hôtel d'Espagne, rue de Richelieu.

Enfin il est arrivé ! Et à peine est-il arrivé qu'il est connu. Il n'a rien. Mais Cubières et quelques autres lui ouvrent leur bourse. Où qu'il ira, dans sa vie vagabonde, il saura trouver des gens qui l'aideront de leurs deniers. Il connaît merveilleusement bien l'art difficile de faire des dettes. Trente ans après, Cubières, racontant les débuts de son ancien compagnon, semblait encore sous son charme séducteur. « Ses amis, écrivit-il, lui prêtèrent de l'argent, et il leur témoigna sa reconnaissance avec tant de grâce qu'ils le remercièrent de l'avoir accepté. »

Il n'est pas besoin de dire que Cubières le mène chez Dorat. Mais faveur plus désirée, il le présente à d'Alembert. Et tout de suite, le nouveau venu plaît si fort à d'Alembert que l'on n'y comprend rien, et que l'on invente une anecdote. On raconte que l'autre jour, au Luxembourg, des badauds rassemblés devant un nouveau cadran solaire qui vient d'être gravé sur la façade du palais, l'examinaient avec étonnement et disaient cent sottises. Mais un jeune homme prend la parole. C'est Antoine, assurément. Il explique le cours du soleil et le temps moyen avec tant de clarté et d'élégance que les applaudissements éclatent dès qu'il a terminé. A ce moment, un petit vieillard qui a écouté sans mot dire, un petit vieillard à l'œil pénétrant s'approche : « Vous destinez-vous aux sciences, mon jeune ami ? » Le démonstrateur improvisé répond qu'il aime les sciences, mais pas plus que les lettres. — « Je ne suis pas non plus ennemi des

lettres, dit le vieillard en souriant. Voici mon adresse, venez me voir... vous demanderez M. d'Alembert. »

Cette fausse histoire est la marque de la surprise qu'inspire aux contemporains une notoriété si prompte. Les hommes ont quelque peine à n'attribuer qu'au mérite les succès qu'ils aperçoivent. Il leur faut faire intervenir les faveurs du destin, et les capricieux hasards des conjonctures. Bonne façon de se disculper de leurs propres infortunes. Le vrai, c'est que le débutant a reçu de la nature le don de plaire. Et c'est aussi que d'Alembert est l'homme du monde qu'il doit séduire avec le moins d'efforts. Ce philosophe fut jadis facétieux et polisson au possible. Ce sublime géomètre faisait mourir de rire les dames en contrefaisant tel acteur célèbre ou tel habitué du salon de Mme Geoffrin. Il voit revivre dans le jeune homme que Cubières lui a conduit sa verve passée, sa causticité, et toute la drôlerie de sa jeunesse. Et il retrouve aussi le fond sérieux de son propre esprit, le grave amour des lettres et des sciences, ce goût de la géométrie qui emplissaient sa tête, et jusqu'à son incrédulité, enfin. La pauvreté même est une ressemblance de plus. Mais le nouveau venu possède ce que d'Alembert a toujours envié, ce qu'il a vainement cherché et ce qu'il regrettera passionnément jusqu'à sa mort : le charme qui attire l'amour. Et le savant vieilli, qui a vu, comme le sage, le néant des connaissances humaines, se revoit non point seulement tel qu'il a été, mais tel, en outre, qu'il aurait voulu être.

— Faites-nous un bel ouvrage, lui dit-il, et je vous promets l'Académie.

L'Académie ! A un jeune homme débarqué la veille à Paris ? Bah ! D'Alembert lui-même n'y est-il pas entré à vingt-deux ans ? Et le neveu de M. Deparcieux ne trouvera-t-il pas des savants bien disposés en sa faveur ? Une brillante perspective s'étend devant lui. Déjà il choisit le sujet du grand ouvrage qui lui ouvrira les portes de la docte compagnie. Il étudiera Galilée. C'est de quoi plaire aux philosophes. Quelle carrière va être la sienne, et avec quelle aisance il va atteindre la gloire, s'il est sage !

Mais Paris est là, avec ses bureaux d'esprit ouverts à tous les carrefours. Il n'est grande dame ou bourgeoise qui ne se pique de réunir dans son salon des hommes supérieurs. Et les cafés littéraires réclament des talents nouveaux. Un soir, Antoine est entré au Caveau. Et il y a été célèbre incontinent. La belle saison du lieu commence à passer. Piron est mort, et ceux qui lui survivent n'ont pas la verve épigrammatique de ce Bourguignon endiable. Mais voici un nouveau venu qui pourrait bien le faire oublier, et qui sera, en tout cas, son digne successeur. Dès qu'il a commencé de parler, chacun a levé le nez vers lui, et a demandé son nom... Le chevalier de Parcieux ? Est-il parent de feu l'académicien ? Son neveu ? Tiens !.. On l'écoute bouche bée. Et ceux qui plus tard raconteront la scène diront qu'un des auditeurs, charmé, s'est levé pour voir de près le causeur prestigieux

qui a fait taire chacun autour de lui, comme le roi des oiseaux éteint les chants sur tous les arbres du jardin. Ce curieux est un homme de belle prestance, et, sous le frac à l'anglaise, garde une étonnante majesté. Il faut lui reconnaître de la race. En effet, la première race du monde. C'est le duc de Chartres, qui sera tout à l'heure duc d'Orléans, et plus tard encore le citoyen Égalité.

Ainsi, quand on veut donner un air vraisemblable à la prompte renommée de ce surprenant personnage, on est réduit à la signer d'un grand nom. Celui du savant le plus renommé, tout à l'heure, et maintenant celui du premier prince du sang. Il faut à un succès si éblouissant des patronymes éclatants, même si ce ne sont que des pseudonymes.



Du jour au lendemain, Paris fut conquis. Le chevalier de Parcieux devint l'homme en vogue. Et comme chacun citait ses mots, célébrait son esprit, son intelligence, son savoir, et le charme incomparable de sa parole, comme on ajoutait qu'il était le protégé du grand D'Alembert, ces propos allèrent émouvoir, dans son cabinet studieux, un véritable Antoine Deparcieux, qui s'était cru jusqu'alors le seul neveu de l'académicien défunt, et qui en tout cas était son héritier.

Cet Antoine Deparcieux n'était pas un sot, ce n'était pas tout à fait un inconnu, et ce n'était pas un espiègle. Il avait écrit jadis, il est vrai, une

tragédie sous le titre d'*Osorio*, et en avait refait une autre qu'à son avis Thomas Corneille avait manquée. Mais il avait su vite reconnaître que la nature l'avait mieux doué pour les sciences que pour les lettres, et il se proposait de marcher désormais sur les traces de son oncle révérend. Dès sa vingtième année, il avait remplacé souvent, de la manière la plus distinguée, le célèbre Brisson au collège de Navarre, et aujourd'hui il songeait à ouvrir lui-même un cours de physique expérimentale. Il parlait bien, lui aussi, et sinon avec autant d'éclat que ce cousin dont la brusque arrivée l'irritait, du moins avec ordre, précision et clarté. Il comptait bien que son nom serait applaudi, même dans les salons.

Car la science, à ce moment, ne semblait revêcher à personne. Ce monde, qui nous paraît aujourd'hui si frivole, se passionnait pour les calculs ardu. Mme de Sabran avait suivi trois cours de physique et parlait fort doctement de l'angle de réfraction. Aux leçons du chimiste Fourcroy, les gentilshommes et les jeunes femmes se pressaient en si grand nombre que le maître dut changer deux fois d'amphithéâtre, et Antoine Petit voyait, à son cours d'anatomie, d'élégants auditeurs juchés jusque sur le rebord des fenêtres. On discutait le soir à souper sur les doctrines écoutées dans la journée. Les bergers et les bergères se piquaient de connaître les mouvements du ciel. Il y avait des globes terrestres en marqueterie dans le bois de rose des horloges, et, sur les pendules, des Amours

dorés jouaient avec des cartes et des compas.

En prenant le nom d'un savant, Rivarol avait donc été bien avisé. Mais M. Deparcieux n'entendait pas le lui laisser. C'était un homme de mauvais estomac, et qui devait mourir jeune d'une obstruction du pylore. Sur son ordre, les gens de loi eurent vite fait de se rendre à l'hôtel d'Espagne et de signifier au chevalier de Parcieux défense de continuer à usurper ce nom.

La mésaventure était cruelle. Antoine essaya de l'écarter. Il se rendit en personne chez son irritable parent dans le dessein de l'apaiser. Mais, pour une fois, ce grand séducteur échoua. A sa vue, le professeur fut saisi de fureur. Quoi ! c'était là ce prétendu chevalier ! C'était là ce voleur qui s'emparait des noms, en attendant, sans doute, de dérober autre chose ! Et il avait l'audace de se présenter, le sourire aux lèvres, pour discuter, au lieu de demander pardon, comme il le devrait ! Ce petit-maître était donc l'effronté qui prétendait succéder au vénérable Deparcieux, qui fut si bon, si simple et si modeste ! Impétueusement, le maître de physique se précipita sur l'intrus, qui prit la porte en toute hâte. Et ce fut une scène que, dans un style devenu comique, raconta ainsi un confident de M. Deparcieux : « M. le chevalier crut intimider notre philosophe en se présentant chez lui avec l'audace de Mercure entrant chez Amphitryon. Mais on lui prouva si énergiquement qu'il n'avait pas affaire à Sosie que le dieu prétendu se trouva

trop heureux de prouver au moins qu'il avait des ailes aux talons. »

•
* *

Rentré dans sa chambre, le jeune ambitieux se trouva humilié et embarrassé. Que faire? Après pareil affront, d'autres noms que le sien lui inspiraient défiance. Mais quoi! Devrait-il donc s'appeler « monsieur Rivarol? » C'était bien petit et bien vulgaire. Quand on a été chevalier, il est dur de ne le point rester. Antoine se mit à rêver à l'histoire de son grand-père : elle contenait une possibilité de légende.

V

CHEZ VOLTAIRE

A beau mentir qui vient de loin.. Les Rivarol n'étaient pas de souche française. Le grand-père d'Antoine était né dans un bourg italien du Novare, et s'appelait proprement Rivaroli. Il avait, tout jeune, fait partie des troupes que le duc de Milan envoya en Espagne pour y mener la longue guerre de Succession, et, licencié par la paix d'Utrecht, s'en était revenu lentement à travers les provinces françaises. A Nîmes, il s'arrêta. Personne ne l'attendait dans sa lointaine patrie. Il avait la liberté d'un orphelin, et, au surplus, celle d'un pauvre diable, qui est chez lui partout où il peut louer ses bras. Durant quelques années, il vécut d'un petit métier, qu'on ne sait pas, seul comme peut l'être un exilé. Mais un jour il s'éprit d'une belle fille qui passait. C'était Jeanne Bonnet, dont le père, à Alais, tenait boutique de tailleur. Ils s'accordèrent, et il l'épousa, après qu'on eut fait au prône trois publications, comme c'est la règle pour ceux qui ne peuvent payer dispense. Elle signa seule avec les témoins. Lui, il ne savait pas écrire. Et le curé mentionna sur son registre : « L'époux est *illittéré*. »

Mais auparavant il l'avait désigné ainsi :

« Antoine-Roch Rivaroli, natif du lieu de Vinsali au diocèse de Novare, dans le Milanais, fils légitime et naturel de défunts sieurs Jean Rivaroli, officier des troupes du duc de Milan, et demoiselle Anastasie Binelly... »

Une demoiselle, un officier... Jeanne Bonnet put croire qu'elle ne liait pas sa vie au premier venu.

A vrai dire, on ne savait pas quel était ce Jean Rivaroli, ni d'où il était issu. Mais il y avait en Italie une ancienne et noble maison dont le nom était pareil à celui de cet officier. C'était la *Casa Rivarola*, dont le blason timbré d'une couronne comtale portait, en souvenir d'anciennes prouesses, un lion et une aigle, avec cette devise : « *Leo meruit aquilam*. Le lion a mérité l'aigle. » On avait connu en France des marquis de Rivarol. Le plus célèbre était un grand diable adroit, vigoureux et gai, qui avait servi dans les armées de Louis XIV. Un boulet lui avait emporté une jambe. Il se fit faire une jambe de bois et continua à batailler et à jouer à la paume pour son agrément. Mais, à Nerwinden, un second boulet brisa sa jambe de bois. Il tomba et se mit à rire : « Voilà de grands sots, dit-il, et un coup de canon perdu. Ils ne savaient pas que j'en ai deux autres dans ma valise. » Il mourut lieutenant général et grand-croix de Saint-Louis.

Pour peu qu'on sache rêver, quand brille le soleil du Languedoc, n'est-il pas tentant de revendiquer une parenté avec ce guerrier mort depuis soixantedix ans, d'imaginer les actes qui manquent, et

d'ajouter une branche milanaise à l'arbre généalogique? C'est dont se soucia peu le soldat fatigué qui avait épousé Jeanne Bonnet. Toute grandeur lui était étrangère. Il bornait ses prétentions à une auberge, et il entassa longuement de petits écus jusqu'au moment où il put l'acheter. Il n'apprit point à tenir la plume, et quand il maria son fils aîné, le curé dut encore inscrire, après son nom : *illittéré*. Mais, devant celui de Jeanne Bonnet, il mit courtoisement ce que, trente ans auparavant, n'avait pas mis le curé de Saint-Castor : « demoiselle ». La famille montait. Un des fils de l'*illittéré* fut prêtre. Une des filles épousa un petit gentilhomme de Bagnols, le comte de Barruel. La greffe italienne, sur l'arbre français, donnait de bons fruits.

Songeant à ces choses, Antoine, dans sa chambre d'hôtel, fit le rêve que, sous le soleil du Languedoc, ni son père ni son grand-père n'avaient rêvé. Le marquis de Rivarol qu'on avait connu en France était Italien, comme son arrière-grand-père. Il était officier, comme lui. C'en était assez pour penser qu'ils étaient frères et que l'aubergiste « *illittéré* » était un comte en dérogance. Hardiment, celui qui était hier chevalier de Parcieux se proclama chevalier de Rivarol. Cet homme si spirituel commettait là une sottise dont il devait porter la peine jusqu'à sa dernière heure.

Mais il ne s'en aperçut pas aussitôt. Il n'avait pas encore assez de renommée pour que son aventure fût scandale. Et, après tout, il avait de quoi se défendre. Il ne s'était attribué que le nom du cousin

de sa grand'mère. Il n'y avait pas tous les droits mais il y avait quelques droits. Ce n'est point d'Alembert qui pouvait en être choqué. Lui-même, enfant trouvé, n'avait-il pas fabriqué son nom? Il s'y était même repris à plusieurs fois, passant de Lerond à d'Aremberg, puis à d'Arembert, puis enfin à d'Alembert. Tout ce que pouvaient dire les mauvaises langues, c'était qu'un véritable descendant des marquis de Rivarol n'eût pas attendu, pour se glorifier de leur nom, qu'un professeur de physique lui eût chicané le sien. Mais bah ! Ce jeune homme ne valait pas encore qu'on fût méchant.

Il se remit donc fort promptement de cette alerte, et retrouva toute son assurance. Il envoya même des vers à Voltaire, en les signant de son nom restauré. Et, de Ferney, Voltaire y répondit par un madrigal :

Au chevalier de Rivarol.

En vain ma Muse surannée
Voudrait, ainsi que vous, rimer des vers aisés.
Je sens que ma force est bornée.
Ma chaleur est éteinte et mes sens sont usés.
Mais vous brillez à votre aurore,
Vous êtes l'ami des Neuf Sœurs,
Et je vois vos talents éclore
Avec les plus belles couleurs.
Seize lustres brisent mon être,
Je respire avec peine l'air.
Mais vous commencez à paraître,
Et l'on voit le printemps renaître
Des tristes débris de l'hiver.

Quels compliments ! On sait que sur ses vieux jours le grand homme n'en était point avare. Néanmoins cette épître ne ressemble point à celle que trois ans auparavant il adressait à Cubières, qui avait la sottise de la montrer. Cette fois, point de raillerie, mais la considération d'un vieil homme de lettres qui rencontre le talent. Voltaire semble sacrer le débutant pour son successeur, et, si grande part qu'on doive faire à l'hyperbole, ces vers sont bons à montrer dans les salons. Celui qui les a reçus ne saurait être le premier venu. Sans doute, il n'a rien écrit encore. Mais, quelque jour, il publiera son *Galilée* et montrera qu'il n'est pas seulement un homme d'esprit, recherché pour ses amusantes saillies.

*
* * *

Quelques mois après, Paris est en rumeur. Voltaire, sortant de son long exil, va arriver. Du tâcheron dans la rue jusqu'au philosophe, une sorte de délire a saisi tout le monde. C'est à qui trouvera le moyen d'approcher le grand homme. Pour Rivarol, la chose est facile. D'Alembert le conduit. Il est reçu. Il parle...

— Oh ! dit bientôt l'illustre, n'avait-on pas dit que vous étiez le neveu de M. Deparcieux ? Pour le croire, il ne faut ni vous voir ni vous entendre.

Si Rivarol a gardé quelque rancœur de son aventure, le voilà consolé. Et il est bien vrai que sa radieuse jeunesse n'évoque point le souvenir du bonhomme Deparcieux, bon citoyen, mais de figure

commune et d'expression pesante. S'il entendait la remarque, le physicien dyspeptique qui a si violemment défendu son nom sentirait ses cheveux se hérissier d'horreur.

Quand le jeune homme prend congé, Voltaire l'engage à revenir, et il revient, en effet, à plusieurs reprises, avant que Tronchin ne force l'octogénaire à fermer sa porte au flot des admirateurs. Il regarde, il écoute, et il parle aussi, sans embarras. Ce n'est pas un garçon qui s'étonne aisément. Il n'aurait pas eu besoin d'aller au séminaire pour apprendre le néant des grandeurs humaines. Par nature, il a coutume d'observer froidement, de peser ce qu'il lit ou ce qu'il entend, et de ne se rendre qu'à la raison. Même un Voltaire que le monde entier admire, il se refuse à le tenir pour un oracle. Il ose discuter.

— Qu'est-ce, demande sur un ton méprisant le grand homme, que cette algèbre où l'on marche toujours un bandeau sur les yeux?

— Oui..., répond Rivarol, il en est des opérations de l'algèbre comme du travail de vos dentellières qui, en promenant leurs fils au travers d'un labyrinthe d'épingles, arrivent, sans le savoir, à former un magnifique tissu.

Que répondre? Déjà, l'autre jour, d'Alembert s'est trouvé quinaud.

— Ne me parlez pas, disait-il, de votre Buffon, de ce comte de Tuffières qui, au lieu de nommer simplement le cheval, dit : la plus noble conquête que l'homme ait jamais faite..., etc. Que ne dit-il simplement : le cheval?

— C'est, sourit le jeune homme, comme ce sot de Jean-Baptiste Rousseau qui s'avise de dire :

Des bords sacrés où naît l'aurore
Aux bords enflammés du couchant

au lieu de dire : de l'est à l'ouest.

Car ses idées et ses goûts sont bien attachés, et il ne saurait y renoncer par une courtoisie qui lui ferait horreur. Le courtisan est au monde ce qui lui semble le plus sot. Il ne rampe pas. Il n'affecte rien. Il est lui-même, et c'est en restant lui-même qu'il compte briller et réussir. Ne réussira-t-il pas ? Il saura s'en consoler par le mépris de ceux qui ne l'auront pas compris.

Il n'a de feintise que sur un point : sa naissance. Là est le petit côté d'un esprit si dédaigneux pour toutes les autres affectations. Mais après tout, ce vieux M. Arouet, qui le reçoit avec tant d'obligeance, est connu du monde entier sous le pseudonyme de M. de Voltaire, et l'ironie magistrale de ce gentilhomme de la chambre s'arrête aux titres et aux particules. Il est difficile de juger de ces choses avec les idées de notre temps. Au reste, Rivarol sera assez puni de son emprunt.

Pour le moment, c'est un jeune homme instruit, spirituel, qui ne pourra manquer de donner quelque jour sa mesure, et que M. de Voltaire apprécie beaucoup. Un jour, une discussion s'engage entre eux sur Dante. Voltaire connaît le Gibelin, et il a même jadis traduit en vers plusieurs passages de

la *Divine Comédie*. Il pense que cette œuvre est un monstre et son auteur un fou. Pourtant, il fait cas d'une trentaine de vers, qui, dit-il en souriant malignement, ne dépareraient pas l'Arioste. Rivarol admire Dante, et pense qu'il faudrait en donner une bonne traduction française. Pour sa part, il y songe. .

— Oh ! dit Voltaire, jamais vous ne le traduirez en style soutenu, ou vous changerez trois fois de peau avant de vous tirer de ce diable-là !

C'est un défi, et Rivarol le relève. Il va se mettre à traduire *l'Enfer*.

VI

LE TRAVAIL DIFFICILE

Traduire Dante en style soutenu, difficile gageure ! Le vieux poète ne se piquait pas de pruderie, et le mot cru ne l'effrayait pas, non plus que l'expression basse. Voltaire doit se demander, en souriant, comment le jeune homme saura rendre, au chant XXI :

Et egli avea del cul fatto trombetta

ou bien, au chant XXVIII :

*La corata pareva, e'l tristo sacco
Che merda fa di quel che si transgugia*

et vingt autres passages rudes et dégoûtants.

Sans tarder, cependant, le présomptueux s'est mis à l'ouvrage. Il s'en promet grand amusement. Aussi abandonne-t-il le *Galilée* à peine commencé, et qui lui est devenu fastidieux pour la peine qu'il a dû prendre dès la première page.

On conçoit une œuvre, et lorsque à l'avance on en parle, il semble que déjà elle soit achevée. Seule reste à accomplir une tâche matérielle, qui est de projeter sur le papier une pensée déjà complète.

Mais on s'assied à sa table, et sous la plume disgracieuse ne viennent que des mots décolorés. La main hésite, et le cerveau indifférent se dérobe à l'effort. Il faut besogner lentement et durement, s'obstiner parfois durant de longues heures, en espérant la récompense d'une minute de verve. La joie d'écrire, ceux qui assurent la connaître n'ont pas le goût de la perfection. Mais Rivarol ne saurait se contenter d'un à peu près. Aussi la création le torture, et d'autant plus douloureusement qu'il est né orateur. Quand il cause, les phrases accourent abondantes et faciles, avec des airs de trouvailles imprévues, et se groupent et s'ordonnent d'elles-mêmes, si vite qu'elles semblent précéder la pensée. Mais, s'il écrit, les expressions s'enfuient et les mots perdent la vie. Il doit batailler contre eux, pour qu'ils consentent à se passer du geste et du sourire, et à remplacer le son par la couleur. C'est le supplice d'un homme éloquent condamné aux langueurs et aux scrupules de l'écriture. Il ne le supporte pas. Il jette sa plume avec fureur :

— Ah ! je déteste, s'écrie-t-il, cette triste accoucheuse de l'esprit, avec son long bec effilé et criard !

Traduire, c'est une chose différente. Un autre a frayé le chemin, et il suffit de suivre la trace de ses pas. Phrase à phrase, Rivarol sera guidé par Dante. Et il ne craint pas la difficulté que lui a signalée Voltaire. Il se sait ingénieux. Remplacer une formule incongrue ou scabreuse par une autre qui soit noble, c'est un divertissement d'école qui séduit ce bon élève des Joséphites. Il entreprend une

grande version, fort malaisée, mais qui lui vaudra autant de renom, après tout, qu'une pénible étude sur Galilée. L'abbé Delille n'a-t-il pas été admis à l'Académie française pour une seule traduction?

Il pense, au surplus, que cette tâche le disposera excellemment pour d'autres tâches plus importantes. Il ne manque jamais de beaux prétextes pour colorer sa paresse. Il se persuade donc fort aisément que la besogne de traduction assouplira son style, enrichira son vocabulaire, et le laissera prêt à écrire pour son propre compte avec moins de peine. En ceci sans doute ne se trompe-t-il pas. Mais la vraie raison, c'est que de petites difficultés à vaincre au jour le jour l'effraient moins que le grand obstacle d'un ouvrage personnel. Et c'est aussi qu'un travail qu'on peut abandonner et reprendre au gré des loisirs convient merveilleusement à la vie qu'il mène.

Car on le dérange beaucoup. Chaque matin, son hôte lui monte toutes sortes de billets. La plupart sont des invitations à souper. A peine était-il là depuis quelques semaines que Paris a su qu'un homme d'esprit venait d'arriver, et il n'est aujourd'hui maîtresse de maison qui ne veuille donner à ses invités le divertissement de M. de Rivarol. Qui est-il? Bah! on ne sait pas très bien, mais qu'importe? Si Rivarol ne s'était pas arrêté à Versailles avant de venir à Paris, il n'eût pas confondu la cour et la ville au point de se croire obligé de prendre un titre et une particule. Ici, on a vu, depuis cent ans, tant d'anoblis, qu'on est porté à

ne pas attacher une importance extrême à ce qui s'achète si aisément. Et c'est ici que sont les philosophes qui n'ont pas grand mal à prêcher l'égalité naturelle.

Au reste, « sur vingt familles nobles, il y en a à peine une en France qui puisse se prétendre d'ancienne noblesse. » C'est Chérin lui-même qui le dit, Chérin, le généalogiste officiel. Il est donc sans conséquence qu'il y ait à Paris un chevalier de plus ou de moins. Un mot heureux lui donnera plus de crédit que toutes les devises féodales, fût-ce *Leo meruit aquilam*. Ce qu'on lui demande, c'est d'amuser. Il amuse, en s'amusant lui-même.

Il arrive, souvent en retard, mais certain qu'on l'excusera, car on ne saurait faire de reproches à un homme qu'on désirait si fort. Il arrive, et aussitôt il cause :

— Je viens de rencontrer M. de Florian. Un manuscrit sortait de sa poche. Je lui ai dit : « Si on ne vous connaissait pas, on vous volerait. »

On sourit. Il y a plusieurs façons de montrer de l'esprit. La plus facile est sans doute de dire ce que les autres n'osent pas dire, et de ne ménager personne. Rivarol ne néglige pas cette façon-là. Il n'est pas méchant. Mais il est malin, et on dirait aujourd'hui qu'il est rosse. Au vrai, il est fort méprisant. On enseigne au séminaire la pitié pour les hommes, sublime alliage de charité et de mépris. Mais si l'on sort du séminaire, il arrive que l'on oublie la charité, et qu'il ne reste plus alors que le mépris. Aussi Rivarol ne retient jamais les sar-

casmes qui font la joie de la compagnie. Tous ne sont pas de même valeur, mais ils lui viennent si vite et en si grande abondance que l'on en demeure stupide.

— Donnez-moi une épigraphe pour ma brochure, quête l'abbé de Balivière.

— Ma foi, je ne puis vous offrir qu'une épitaphe.

L'abbé se détourne vexé, car on a entendu et on a ri. Et une jeune femme interroge :

— Que pensez-vous de ce distique, monsieur le chevalier?

Il écoute le distique, et dit gravement :

— Il est bien, mais il y a des longueurs.

On rit encore. A ce moment, un gros homme qui a beaucoup parlé, et ennuyé tout le monde, soupire :

— Comme il fait chaud ! Je sue horriblement.

— Vous vous écoutez trop ! lance Rivarol, qui excelle dans ces mots à double sens.

Et il continue à semer ses impertinences :

— Je vous écrirai demain sans faute, lui dit quelqu'un qui prend congé.

— Ne vous gênez pas, écrivez-moi comme à votre ordinaire.

— Rivarol ! avez-vous lu les *Oraisons funèbres* de l'abbé de Vauxcelles ?

— Certes ! On ne sent jamais mieux le néant de l'homme que dans la prose de cet orateur.

Ainsi sans discontinuer. On ne l'entend jamais diffamer personne. La vie et les mœurs des gens semblent l'intéresser fort peu, et, quelles qu'elles

soient, ne le sauraient scandaliser. Ce qu'il observe, ce dont il tient compte, ce qui l'enchanté ou l'irrite, c'est l'intelligence ou la sottise. Vivez comme il vous plaira. Il ne songera pas à s'en offusquer. Mais il vous défend d'être sot. Et surtout il vous défend de mal écrire. Sans quoi la rage le prend, il devient cruel. Qu'on le lui reproche, il répondra non sans aigreur :

— Il faut écarter les sots. Ce sont eux qui ont commencé. Ils ont fait vingt blessures avant d'en recevoir une.

Il ne dit pas que les blessures que font les sots sont légères, tandis que celles qu'il fait laissent des cicatrices. Car il ne le pense pas. La bêtise lui cause une souffrance presque physique. Il la hait comme une douleur injuste. Et pour le reste, il n'a pas conscience de s'être montré méchant. Il s'est borné à porter un jugement exact. Et ce n'est pas sa faute si l'on ne peut juger impartialement un homme sans lui déplaire.

D'ailleurs, lorsqu'il a distribué à chacun son petit paquet de malignités, il prouve qu'il est supérieur à ceux dont il vient de se moquer. Les hautes pensées et les ingénieux aperçus fleurissent en bouquets sur ses lèvres. Il n'a qu'un défaut : c'est, parlant si bien, de parler trop. Tout le monde doit se taire quand il est là.

— Une telle supériorité est fatigante, murmurent des grincheux, qui voudraient souper sans se contraindre à penser. Et un soir, chez Mme de Polignac, le duc de Guiche bougonne :

— Si cela continue, les salons deviendront des académies.

— Avant que cela n'arrive, répond Rivarol en toisant le grand seigneur, il faudra que les salons soient composés de gens dignes de tenir leur place dans les académies.

Et le duc rentre aussitôt dans son humilité. Il vaut mieux, avec un pareil adversaire, ne pas courir les hasards d'une discussion. Et puis les soupeurs donneraient tort à qui voudrait rabaisser leur idole. Les soupeuses aussi, qu'il a séduites avant de parler.

* *

Elles l'aiment. Il est si beau ! Elles l'aiment pour ses yeux caressants et ses lèvres écarlates, pour le son de sa voix et l'élégance de ses manières. Elles l'aiment aussi pour sa discrétion.

Jamais un mot ne sort de sa bouche qui puisse désigner une de ses bonnes fortunes. Il en a. On en est sûr. Et l'on a même des raisons de croire qu'elles sont fort nombreuses. Mais elles n'ont pas de nom. Entre toutes ces gracieuses créatures qui s'empressent autour de lui, laquelle a-t-il choisie, et laquelle l'a choisi ? On les soupçonne toutes, sans pouvoir donner de preuves contre aucune. En ce temps de mémoires secrets, de correspondances secrètes, de gazettes clandestines et d'espions mondains, M. de Rivarol ne laisse rien apercevoir de sa vie intime, même aux yeux les plus fins. Perpétuellement monté sur un tréteau, il a trouvé le

moyen de vivre caché. Il ne dit rien sur lui-même et ne laisse traîner aucun billet. La chronique ne peut dénoncer que ses bons mots.

C'est qu'il est honnête homme. Et c'est aussi qu'il n'attache pas grande importance à ses amours. Il s'y jette avec la frénésie de la jeunesse, mais il n'y prend que les plaisirs. Il est galant, empressé, et aussi respectueux que le commandent les bonnes manières, mais, au fond de lui-même, cet homme du Midi méprise le jouet qu'il aime.

— La nature, dit-il un jour, ayant à créer un être qui convînt à l'homme par ses proportions et à l'enfant par son moral, résolut le problème en faisant de la femme un grand enfant.

Cet enfant, il s'en amuse, mais le tient cependant pour un enfant. Aussi, ses multiples amours peuvent bien embraser ses sens, mais non pas troubler sa tête. Et ses partenaires elles-mêmes semblent préférer à la tragédie la comédie légère. Il passe dans leur vie sans y laisser une trace profonde, et aucune d'elles ne creuse dans son âme un grand souvenir. En vérité, M. d'Alembert aurait tort d'envier son jeune ami. S'il est vrai, comme le bruit en court, que la nature a fâcheusement dépourvu ce grand savant de certaines prérogatives, il peut s'en consoler en voyant ce séduisant cavalier ne pas garder grand'chose de ce qu'il obtient si aisément.

En revanche, Rivarol devrait envier son protecteur, qu'une affection clairvoyante arracha à la frivolité, et implorer du ciel la faveur de rencontrer une Mme du Deffand.

Car, pour être légères, ses amours sont absorbantes. Une passion, peut-être, lui prendrait moins de temps. Un ministre n'est pas plus occupé que l'homme en vogue. Les bonnes fortunes, les causeries de salons et les discussions du Caveau suffisent à remplir une vie. Ne se trouvera-t-il personne pour tirer par la manche ce jeune chevalier et lui dire :

« Tu as appris au séminaire qu'on ne sert pas deux maîtres. Laisse un petit Cubières se glorifier faussement de suivre à la fois la gloire et le plaisir. Change ta vie. Renonce au monde, qui plus tard t'en saura gré. Ordonne à ton hôte de ne pas montrer les billets que t'adressent tant de belles dames. Tu parles trop pour avoir le loisir d'écrire beaucoup. Lève-toi de bonne heure et va travailler à la Bibliothèque du roi. Demeure quelque temps encore un élève, mon fils, pour devenir le maître que présagent tes étonnantes facultés. »

Mais on devine le discours qu'opposerait à celui-là un beau fils qui ne reste jamais coi, et que la contradiction ou la critique excitent merveilleusement. Il dirait que c'est la bonne compagnie qui fait les réputations et distribue les grandes places, qu'on ne gagne plus le succès dans un grenier, et que voilà une leçon qui sent le régent de collège. Il dirait aussi que son enfance pauvre, son adolescence privée, tant de mornes années réclament des compensations. Paris, où un mot heureux suffit à donner crédit, a grisé cet aimable cavalier. Paris lui demande-t-il d'écrire? Paris veut seulement qu'il

vienne, parle et plaise. Il plaît, autant par ses propos que par son beau visage et sa charmante tournure : « Ah ! sollicitez-moi bien ! » lui a dit hier une femme déjà pâmée. Il a retenu le mot et l'a noté. Que lui reproche-t-on de ne pas écrire ? Il écrit, mais comme on doit faire à son âge. Un jeune homme doit commencer par bien approfondir sa langue avant de se livrer au public, écrire beaucoup pour lui-même avant d'écrire pour les autres, et ne paraître dans la littérature qu'avec un style tout formé. Il forme le sien par une traduction, et si on lui disait que ce n'est pas assez, il montrerait son « trésor ».

Son « trésor », ce sont de petits sacs où pêle-mêle il entasse des notes, lesquelles, pense-t-il, sont les matériaux pour ses futurs ouvrages. Puisqu'il donne sa journée aux autres, il ne lui reste que la nuit pour lui-même. C'est alors qu'il ajoute quelques lignes à la traduction de *l'Enfer*. Et c'est alors qu'il goûte son plus vif plaisir, qui est de se livrer à la songerie. Il ne se préoccupe point de la diriger. Il la laisse vagabonder à son gré de la grammaire à l'amour, et de la philosophie aux lettres. Pensées, souvenirs, réflexions, sensations, tout ce qu'elle lui apporte, il l'inscrit au fur et à mesure sur des feuilles volantes. A peine rentré dans sa chambre d'hôtel, il se met au lit. Sur sa table de chevet, il a posé les feuilles et un crayon. L'une après l'autre les feuilles noircies vont emplir les sacs. Ceux qui ne l'aiment point auraient beau jeu de

soutenir que c'est là une habitude de procureur, et qu'on reconnaît à ce trait l'ancien clerc de basoche. Il ne répondrait pas. Il ne répond jamais quand on parle de sa vie passée. Mais il pourrait dire plus justement que messieurs de Sainte-Garde lui ont appris à faire oraison chaque soir.

Plus tard, il ne sait quand, cette petite monnaie entassée dans son trésor se fondra en un lingot. Il n'a que vingt-cinq ans. Toute la vie est devant lui.

Mais, en attendant l'œuvre qu'il ne pourra manquer d'écrire, et qui lui vaudra la fortune avec la gloire, il n'a pas un sou. Il est plus beau que personne, plus éloquent que tout le monde, mais plus pauvre que le dernier des sujets de Louis XVI. Ce luxe, que chaque soir il contemple, ne lui est prêté que pour le temps du souper, et encore doit-il le payer avec ses bons mots. Quand on se sépare, et cependant que les convives regagnent leurs riches demeures au trot de leurs grands chevaux, celui dont ils redisent les mots en riant rentre dans sa chambre d'hôtel, se couche et écrit :

Il est bien triste d'en être à désirer le nécessaire comme une chose sans laquelle on est malheureux, et avec laquelle on n'est pas heureux.

Car il est des jours où sa pauvreté le rend mélancolique. Mais le plus souvent il appelle à son aide la philosophie. Il écrit alors qu'il faut avoir l'appétit du pauvre pour jouir de la fortune du riche, et qu'il n'est pas plus étonnant de voir un homme d'esprit sans argent qu'un banquier sans esprit.

Car il n'est pas de ceux que la misère pousse à la

révolte, ni même à l'envie. Il s'accommode de vivre pauvrement jusqu'à l'heure du dîner, et fastueusement ensuite. Un séminariste demeure en lui. Il a peu de besoins. Quand par hasard il dîne seul, c'est le plus sobrement du monde. Sa chambrette lui suffit. Mais il désire qu'elle soit propre. En fouillant dans un des sacs, on trouverait le chiffon de papier sur lequel il a écrit :

La propreté déguise la misère.

VII

L'AIMABLE MISÈRE

La misère. Oui... Mais y eut-il jamais sur la terre un miséreux qui fît moins pitié que celui-là? N'ayant pas une pistole, on le rencontrait chaque soir dans quelque maison opulente, poudré et coiffé à miracle, en habit rouge galonné d'or, jaloué des hommes, admiré des femmes, l'œil brillant, la lèvre moqueuse, heureux de vivre et de parler, et se tenant pour l'égal des plus grands.

Gageure plus étonnante que de parer de style soutenu les rudesses du vieux Dante, il avait trouvé le moyen de vivre à sa fantaisie, sans s'imposer la moindre peine. Quelque autre eût brigué un poste, sollicité un bénéfice ou une pension, à tout le moins. Il ne manquait pas de grands seigneurs et de riches financiers pour protéger les gens de lettres. C'était la bonne compagnie, en ce temps-là, qui dispensait à la fois le renom et l'argent. Ne trouverait-elle point, pour cet homme d'esprit qui l'enchantait, quelque sinécure?

Elle n'y songea point. Il était trop gai, et la gaieté n'inspire pas le respect, ni même l'intérêt. Les hommes ont plus de considération pour ceux

qui les ennuaient que pour ceux qui les divertissent. Sans y prendre garde, Rivarol s'était fait une réputation d'amuseur, qui lui valait des applaudissements, des caresses et des festins, mais l'éloignait des prébendes. On l'invitait comme un acteur ou un chanteur, non pas comme un égal ni même un protégé. Le destin que la fine expérience de Mme du Deffand avait épargné à d'Alembert, aucune tendre amie ne parvint à en détourner Rivarol. Et puis, quel que fût son esprit, ce chevalier tombé du ciel paraissait un peu équivoque.

Quelques-uns, cependant, qui avaient su reconnaître sa valeur sous le clinquant de ses drôleries, tâchèrent de le tirer d'embarras. Mais ce n'étaient pas, apparemment, les plus puissants. Ils ne surent guère lui donner que d'utiles conseils. Ils lui représentèrent que s'il s'attachait à quelque haut personnage, attirait son attention, se faisait reconnaître non plus seulement pour un bel esprit, mais pour un haut esprit, s'il s'efforçait de séduire, il en tirerait certainement, tôt ou tard, quelque avantage. Qui ne fait sa cour n'obtiendra rien.

Il essaya. Mais il était né sans respect, et les hommes en place ne lui imposaient pas. Il voulait parler librement, dire son sentiment sans le farder, fût-ce au risque d'une disgrâce. Il n'avait ni douceur, ni complaisance, et ce n'était pas d'Alembert qui lui eût appris ces vertus si commodes. Tout au rebours, il les eût blâmées comme des lâchetés. On pouvait dire que ce grand homme avait été élu à l'Académie, sinon malgré lui, du moins en

dépît de lui. Quand sa protectrice lui demandait de louer un ouvrage du président Hénault, afin d'obtenir sa voix, il s'y refusait obstinément : « Je n'entreprendrai même pas d'en parler, parce que je n'en pourrais dire autre chose, sinon que son livre est utile, commode, et s'est bien vendu. Je doute que cet éloge le contentât... Dieu et vous, et même vous toute seule, ne me feraient pas changer de langage. »

Cette probité intellectuelle, qui interdit de louer un sot ou un médiocre, Rivarol se sentait plus porté à l'exagérer qu'à y renoncer. Il préférerait emprunter de l'argent qu'il n'était pas sûr de rendre que d'en gagner en parlant contre sa pensée. Aussi, la tentative qu'il fit de trouver un protecteur ne fut pas de longue durée. Un homme aussi dédaigneux ne pouvait supporter que de solennels imbéciles prissent avec lui de grands airs. Puisqu'ils ne savaient pas discerner qu'il était d'un métal rare et fin, et une heureuse combinaison de la nature, il s'éloigna sans insister. Peu de jours s'étaient passés que, à la lueur de sa chandelle, il s'écrivait à lui-même :

« On me dit de faire ma cour ; mais il se trouva que des gens que je méprisais faisaient les renchériss. Jugez avec quelle promptitude nous nous entendîmes. Ils faisaient mine de se retirer que j'étais déjà loin. »

Une place, il eût voulu qu'on la lui offrît. S'il fallait la demander, il s'en passerait. Il ne savait pas demander. L'argent même, il eût souhaité qu'il

lui tombât du ciel. Entre ceux qui s'étaient engoués de lui on comptait M. de La Borde, l'ancien valet de chambre de Louis XV, devenu fermier général. M. de La Borde aurait voulu qu'il se bâtit une fortune. Un jour, il lui proposa, comme on disait alors, des « moyens victorieux », ou, comme nous dirions aujourd'hui, des spéculations sûres. Mais le chevalier de Rivarol, dès les premiers mots, se détourna avec horreur et épouvante.

« Lire Barême, écouter Baculard, et mal dîner, voilà, répondit-il en riant, ce que je léguerais à mes ennemis. »

Ayant dit, et pendant que le fermier général hochait la tête avec un air de blâme, le chevalier improvisa sur les finances un si brillant discours que les auditeurs confondus le comparèrent à Colbert et à Sully. Ils exagéraient, mais tel est le prestige de l'éloquence. Son danger, c'est que l'orateur, ayant parlé, perde l'envie d'agir. Rivarol était fort capable de découvrir en un instant plusieurs moyens de faire fortune, pourvu qu'il y eût autour de lui quelques personnes pour les apprendre de sa bouche. Mais en employer un seul n'était point son affaire. Il tenait seulement à prouver que, s'il l'eût voulu, il aurait pu, lui aussi, s'occuper d'argent comme tant de sots.

Ses plus chères délices, il les trouvait dans la paresse. Il menait, en somme, l'existence qui lui convenait le mieux. Il se couchait tard, traçait sur ses petits papiers quelques réflexions courtes, lisait, et ne consentait à s'endormir que lorsque

la nature l'y forçait. Comme il fallait du sommeil à son organisme nerveux et perpétuellement vibrant, il dormait toute la matinée. Réveillé, il ne se levait pas encore. Il lisait ses billets, y répondait, prenait un livre, rêvait encore. Il sortait enfin du lit pour entreprendre une longue toilette, qui durait plusieurs heures. Il était fort soucieux de son équipage, et attachait une extrême importance à bien nouer sa cravate, à disposer comme il convenait ses cheveux et sa tresse, et à ne pas gâter par une négligence de mauvais ton l'effet que produisait son visage. Quand il était enfin prêt à sortir, l'heure du dîner était venue, ou presque. Et recommençait la parade devant la belle compagnie, et la quotidienne partie d'épigrammes avec ses amis.

Ceux-ci, pas plus que lui, n'avaient de projets suivis, et pas plus que lui ne s'inquiétaient du lendemain. Le plus assidu était le jeune chevalier de Champcenetz, un gros garçon qui riait sans trêve, se moquait de tout le monde sans ménagement, faisait des vers et du scandale, se battait en duel, était toujours blessé, ne respectait ni le roi ni les femmes, aimait les beaux livres, les estampes et l'esprit, chantait, buvait, s'attribuait les mots des autres pour le seul plaisir d'en donner réparation sur le terrain, et s'était proposé deux modèles : Louvois le libertin et Rivarol l'impertinent.

Quand il n'était pas dans quelque prison où la sagesse du roi l'envoyait parfois réfléchir sur la retenue que doit observer un jeune gentilhomme,

Champcenetz ne quittait guère Rivarol. Fils du gouverneur des Tuileries, gouverneur lui-même du château de Meudon, il se souciait peu des grands airs, et d'une vie réglée. Comme son ami Louvois, il jetait l'argent par les fenêtres, et lorsqu'il ne lui en restait plus, mettait sa gloire à en soutirer à des créanciers :

De Louvois suivant les leçons,
Je fais des chansons et des dettes ;
Les premières sont sans façons,
Mais les secondes sont bien faites...

Eh ! qui ne *doit* pas maintenant ?
C'est la chose la plus constante,
Et le plus petit intrigant
De cent créanciers se vante.

Ainsi chantait le chevalier de Champcenetz, et Rivarol, en sa compagnie, ne se sentait pas porté à se plaindre de n'avoir pas d'argent. Un autre de ses amis, d'ailleurs, n'eût pas manqué de le railler. C'était le comte de Lauraguais, qui avait été jadis le plus fastueux et le plus galant des grands seigneurs, et allait maintenant mal peigné, mal vêtu, mais toujours gai, et se félicitant comme d'un grand bonheur d'être enfin complètement ruiné.

Entre ces deux originaux, perpétuellement en état d'épigrammes contre le prochain, Rivarol vivait sans souci. Il avait du crédit chez un tailleur, dont l'épouse, à ce propos, était soupçonnée dans sa vertu. Pour les petites dépenses, il empruntait ici ou là. Il dînait et soupait si bien qu'il pou-

vait passer au lit l'heure du déjeuner. Et l'amour, les dames de Paris n'en sont pas plus avares que celles d'Avignon.



Quelqu'un vint un jour frapper à sa porte. Un homme râblé, solide, d'œil clair et d'esprit net : monsieur Panckoucke.

M. Panckoucke avait obtenu le privilège du *Mercure de France*, et se proposait de donner à cette feuille une prospérité nouvelle. Une idée principale le guidait : s'en remettre sur toutes choses au goût du public. En ceci il était un précurseur. Encore qu'il ne fût ni sot, ni ignorant, et qu'il eût même écrit quelques ouvrages, il sacrifiait ses penchants personnels à ceux de M. Tout-le-Monde, et traçait la voie du journalisme moderne, esclave du lecteur.

Aux acheteurs frivoles, il réservait un conte, des vers, une énigme, un logogriphe, des charades, bouts rimés et acrostiches. Aux curieux, des articles critiques sur les spectacles, les inventions et les découvertes. Aux esprits réfléchis, des pages de morale, de métaphysique et de science. Aux gens en place, la publication des arrêts, édits et déclarations, les nouvelles politiques françaises et étrangères. Aux hommes de lettres, l'analyse des livres nouveaux, les annonces des académies de Paris et de province. A tous des anecdotes, des faits divers et une gazette des tribunaux.

Pour attirer l'acheteur, il se tenait à l'affût des

réputations. Voltaire lui-même n'avait pas dédaigné, jadis, de donner au *Mercury* plusieurs articles. M. de La Harpe était chargé de la littérature et des spectacles ; Suard, de la philosophie et des sciences ; Daubenton, de l'histoire naturelle ; Guyot, de la jurisprudence ; Berquin et Dorat fourniraient des idylles et des romances ; d'Alembert, Marmontel et Condorcet étudieraient les grands problèmes.

Sans doute l'habile homme ne s'abusait point sur l'assiduité de ces éminents collaborateurs. Mais leurs noms étaient beaux à voir sur un prospectus, et il en faisait grand état. Pour le reste, il savait bien que le journal, comme tous les journaux, serait réellement rédigé par des travailleurs plus obscurs. Cependant, dès qu'un homme se signalait par quelque talent, Panckoucke estimait qu'il devait faire partie de la rédaction du *Mercury*.

Il y avait à Paris un spirituel garçon que recherchait la société ? Quel était son nom ? Rivarol ? Avait-il écrit ? Pas encore ? Il commencerait donc au *Mercury*.

Et de courir chez Rivarol.

Il le vit, et lui parla. Il n'eut pas besoin de l'écouter longtemps pour lui reconnaître du goût, l'esprit critique, l'horreur du mauvais style et le culte des maîtres. Tout de suite, il trouva la place et le poste. Rivarol ferait les comptes-rendus des ouvrages qui paraîtraient, ce qu'on appelait, dans le langage du temps, des « extraits ». En échange, Panckoucke lui remettrait cinquante écus par mois.

Cinquante écus par mois ! C'était la fortune ! Rivarol, aussitôt, engagea un valet.

Un valet ? Pourquoi pas ? Un valet était ce qui lui manquait le plus au monde. Un homme aussi élégant a besoin d'un valet qui l'habille. Un homme aussi aimé a besoin d'un valet qui porte ses billets. N'est-il pas plaisant, au surplus, d'employer à une dépense somptuaire le premier argent qui vous vient ? Ses amis ne l'auraient point reconnu s'il avait songé à la moindre économie. Champcenetz aurait ri aux éclats, et Lauraguais aurait fait une moue écœurée. Cubières n'aurait rien dit, parce que, depuis quelque temps, il ne voyait plus Rivarol. Un jour, dans un salon, quelqu'un avait dit :

— Cubières est le singe de Dorat.

Rivarol aussitôt avait ajouté :

— Oui, c'est un ciron en délire qui veut imiter la fourmi.

Le mot avait couru, et le *Courrier de l'Europe* l'avait imprimé. On pense si Cubières avait été vexé, et, par ses soins, le bruit se répandait que le chevalier de Rivarol était proprement le fils du père Jean Rivarol, aubergiste de Bagnols, à l'enseigne des *Trois Pigeons*. Mais ce n'était encore qu'une rumeur légère. Aussi bien, Antoine n'avait pas la maladresse de se défendre. Cubières, entre Dorat vieilli et Fanny de Beauharnais obstinée à demeurer jeune, faisait figure ridicule. On ne disait rien de Dorat, aimable homme en habit brodé. Mais on riait de Fanny sur qui Le Brun

avait lancé une épigramme répétée par tout Paris :

Églé, belle et poète, a deux petits travers :
Elle fait son visage et ne fait pas ses vers.

Et l'on riait aussi de Cubières, fort soupçonné de faire les vers de Fanny, et de suppléer Dorat en des soins plus doux. Ses petites colères étaient sans conséquence. Champcenetz, s'il l'eût fallu, les aurait bien volontiers calmées par quelques coups d'épée.

Rivarol, donc, enchanté de ses cinquante écus, écrivit des articles, d'une plume alerte. Il ne les signait pas, trouvant ces productions indignes de lui. Au fait, il y prenait peu de peine. On ne retrouvait guère son esprit qu'à un détour de phrase, où souriait soudain une épigramme inattendue. Ces articles étaient pour lui une besogne qu'il accomplissait sans plaisir. Il continuait à prendre chaque soir de petites notes, et, indolemment, poursuivait la traduction de *l'Enfer*. Pour le reste, il soupait, causait et rêvait, étendu sur son lit.



Soudain, Champcenetz dut quitter Paris. Ce fut pour un quatrain dont le prince d'Hénin s'était fâché.

Le prince d'Hénin avait succédé, dans les faveurs de Sophie Arnould, à Lauraguais. Celui-ci, depuis longtemps, n'avait plus pour cette belle la passion effrénée dont la chronique avait rapporté jadis tant

de traits touchants ou brutaux. Mais il est des jalousies qu'on pourrait dire posthumes, et qui naissent dans les cendres des amours mortes. Lauraguais ne pouvait souffrir le prince. Le tour qu'il lui avait joué plusieurs années auparavant était encore dans toutes les mémoires.

Il avait réuni quatre médecins, et, gravement, leur avait demandé s'il était possible de mourir d'ennui. Les docteurs, pensant qu'il les consultait pour quelqu'un de sa famille, un de ces Brancas hypocondres et mélancoliques à qui il ressemblait si peu, répondirent qu'en effet l'ennui pouvait porter un homme au tombeau. Alors il les pria de lui indiquer un remède. Ils le fournirent. C'était de dissiper le malade, et, avant toute chose, de soustraire à sa vue l'objet de sa tristesse.

Le comte leur demanda de bien vouloir écrire et signer leur consultation, et, dès qu'il tint le papier, courut chez un commissaire, et déposa une plainte contre le prince d'Hénin, qui allait faire mourir d'ennui Mlle Sophie Arnould, si la prudence des magistrats n'y mettait ordre sans tarder. L'affaire se termina par un duel, mais personne ne mourut, pas même Sophie, qui d'ailleurs connaissait diverses manières de se dissiper, et n'avait besoin de consulter personne à ce propos. Mais, dans la suite, Lauraguais n'avait jamais cessé de poursuivre le prince de ses sarcasmes. Il l'appelait le prince *conservateur*, laissant ainsi entendre que son successeur gardait une beauté pour le plaisir des autres, et il lui prêtait toutes les sottises et tous les ridi-

cules. D'autres faisaient chorus, comme il est naturel. Or, soudain, un quatrain courut :

Chez la doyenne des catins
Ta place est des plus minces.
Tu n'es plus le prince d'Hénin,
Mais bien le nain des princes.

Qui avait commis ce mauvais calembour? Boufflers peut-être, ou plutôt Louvois, ou quelque autre. Mais quand le prince, furieux, chercha l'auteur, Champcenetz s'avança incontinent. C'était sa singulière habitude de réclamer la paternité de toutes les épigrammes dont quelqu'un s'offensait. Et déjà il avait reçu quelques coups d'épée pour des vers qui ne lui appartenaient point. Cette fois il ne fut pas appelé sur le terrain. Mais un exempt se présenta chez lui au lever du jour, et lui fit lecture d'une lettre de Sa Majesté, qui lui retirait sa charge de gouverneur de Meudon et l'invitait, pour le surplus, à se rendre sur l'heure dans une forteresse, où il méditerait à loisir sur les égards qui sont dus aux princes.

Rivarol se trouva brusquement privé de la compagnie du gros garçon, et eut l'occasion de médire avec Lauragais du despotisme et des lettres de cachet. Il n'aimait pas la cour, il n'aimait pas le régime, et, comme le comte, rêvait d'une constitution à la manière anglaise. Royalistes, tous deux l'étaient, mais ils ne respectaient pas le roi, ni aucun de ceux qui l'entouraient, et ils pensaient qu'il fallait remettre à neuf le vieil édifice. Laura-

guais, justement, venait de passer l'hiver en exil pour avoir écrit à M. Necker une lettre insolente, et ce n'était pas la première fois qu'il subissait les rigueurs de l'autorité royale. Étonnant personnage, qui ne savait s'intéresser à rien que passionnément, et qu'habitait un génie tumultueux, il avait aimé à la folie la science et les filles, les chevaux et la politique, le théâtre et les champs, et, tant il mettait de fureur en toute chose, avait dû être enfermé dans la citadelle de Metz, jadis, pour une *Lettre sur l'inoculation*. Sortant de l'alcôve d'une belle impure pour aller s'enterrer dans les bibliothèques où il étudiait les capitulaires de Charlemagne, et sondait les fondements du droit public ; puis jetant dans ses creusets des poignées de diamants pour en observer la décomposition, et tenter de découvrir les lois de la matière ; savant sans sagesse, philosophe sans sérénité, le plus tendre et le plus tourmenteur des amants, cerveau toujours fumant d'où sortaient, par bouffées, autant de raison que de paradoxe, autant de colère que d'arguments, sachant tout et sachant trop, il était incapable d'ordonner et d'assembler en système tant de notions disparates, si bien que Rivarol disait :

— Ses idées ressemblent à des carreaux de vitre entassés dans le panier d'un vitrier : claires une à une, et obscures toutes ensemble.

Mais à son tour, Lauraguais, jugeant l'esprit froid et brillant de son ami :

— C'est un feu d'artifice tiré sur de l'eau.

Tous deux, pourtant, se convenaient. Rivarol était merveilleusement excité par les propos bouillonnants de son aîné, qui admirait en lui ce dont il manquait le plus, l'art de condenser en une formule inoubliable une discussion entière. Celui qui donnait à l'autre davantage était assurément Lauragais, mais la nature lui avait refusé les prestiges littéraires. Il voulait tout dire, et sa plume n'allait pas aussi vite que l'impétueux torrent de ses idées. Cependant il ne manquait pas d'esprit, et on citait de lui les mots les plus plaisants, qui jamais ne se retrouvaient dans son œuvre.

La destinée de Rivarol semblait être d'attirer les originaux, les excentriques et les têtes brûlées, et de réunir autour de lui des passionnés. Son cousin Barruel venait d'arriver de Bagnols, bruyant et pauvre, sarcastique et frondeur. Bientôt débarquait à son tour Claude-François Rivarol, le cinquième des seize enfants de Jean Rivarol.

Quelle carrière allait-il suivre? Quelque expérience qu'eût acquise Antoine de la vie ecclésiastique, il fit entrer son cadet au séminaire Saint-Magloire, pour être d'Église. Le duc de Penthièvre donna une recommandation qui leva tout obstacle, et il y eut à nouveau un abbé dans la famille. Mais les Rivarol, décidément, n'étaient point faits pour la cléricature. Bien vite, Claude-François eut jeté aux orties le petit collet. Moins beau que son frère, mais beau pourtant, grand, solide, hardi et désinvolte, il avait une figure militaire. Il entra comme surnuméraire dans la gendarmerie du roi,

Et alors une question se posa. Rivarol avait bien pu se contenter du titre de chevalier, quand il était seul connu de son nom. Mais puisque maintenant il y avait à Paris deux Rivarol, le cadet devait devenir chevalier, et l'aîné deviendrait comte : ainsi y avait-il un marquis de Cubières et un chevalier de Cubières.

« C'est un comte pour rire que l'on nous fait là », plaisanta Sophie Arnould. Et, quelque temps après, entendant, au foyer de l'Opéra, Rivarol lui-même menacer de rouer de coups un mauvais plaisant : « Dites-lui, souffla-t-elle à son voisin, de faire comme son père, de mettre de l'eau dans son vin. »

Le comte de Rivarol avait maintenant vingt-sept ans. En dépit des agréments de sa vie, il n'était pas heureux. Ces brillantes existences ont un envers morne. Quand il s'était desséché le cœur à se moquer de tout et de tous, l'ancien séminariste, faisant oraison dans sa chambre, se trouvait sans joie :

« Il faut, écrivit-il un jour, de si fortes raisons pour vivre qu'il n'en faut pas pour mourir. »

Il ne s'était asservi à aucun devoir. Il n'avait même pas su s'imposer une tâche. Et aucun cœur ne battait près du sien.

VIII

UN SOT MARIAGE

Les femmes l'aimaient parce qu'il était beau et divertissant. Mais aucune d'elles ne lui demanda autre chose que du plaisir. Ce fut sa faute, ou du moins celle de sa nature. Il n'était pas homme à se laisser emporter dans la tempête d'une passion, et il eût été bien vite las d'un calme et fidèle attachement. Aussi ne connut-il que les charmes du caprice et les piquants attrails de l'aventure. Il faut au grand amour de la simplicité, et il impose la servitude. Ce bel esprit indépendant n'obtint pas ce qu'il ne savait donner.

Mais, au cœur même le plus léger, une voix secrète proteste et se plaint parmi les « enchantements de la bagatelle ». A qui l'écoute, dans une heure de délaissement, vient le souvenir du foyer paternel et l'ambition du bonheur nuptial. Rivarol, à peine avait-il vingt-sept ans, connut le dégoût de ses liaisons fragiles avec tant de belles écouteuses, et se trouva prêt au mariage.

Mais, prendre femme parmi les mondaines authentiques, il ne pouvait y songer. Vainement s'était-il paré d'un titre et d'une couronne. La bonne com-

pagnie voulait bien n'en pas rire trop haut, mais ne s'en laissait pas duper. Il n'était qu'un gazetier, renommé à vrai dire pour son esprit, qui lui valait plus d'ennemis que d'amis, et ne suffisait pas à le pousser plus loin que le salon.

Quand il réfléchissait à cette disgrâce, il ne songeait pas à s'en révolter. Il se bornait à en chercher et à en trouver la raison.

— Pourquoi, s'écrivait-il un soir à lui-même, pourquoi préfère-t-on pour sa fille un sot qui a un nom et un état à un homme d'esprit?

Et il se répondait aussitôt :

— C'est que les avantages du sot se partagent, et que ceux de l'esprit sont incommunicables : un duc fait une duchesse, un homme d'esprit ne fait pas une femme d'esprit.

En conséquence, il ne pourrait épouser une duchesse, ni même quelque baronne. Et il eût fait rire un bourgeois, grand ou petit, en confessant que ses revenus se composaient en tout et pour tout des cinquante écus de Panckoucke.

Mais il ne connaissait pas seulement des nobles et des bourgeois. Il touchait à tous les mondes, comme il est ordinaire aux irréguliers. Aussi avait-il rencontré un maître de langues, qui était Écossais et s'appelait Mather-Flint. C'était un vieil homme, qui avait jadis composé une excellente grammaire anglaise et Rivarol révérait les grammairiens. Un bon élève restera toute sa vie élève par quelque endroit. Ce brillant cavalier était linguiste et philologue. Il ne s'ennuyait point en conversant avec

Mr Mather-Flint, et il trouvait, dans le modeste logis de la rue de Vaugirard, un repos studieux dont il était capable, mieux qu'un autre, d'apprécier le charme. Pour celui qui ne possède rien, vit dans une chambre d'hôtel, et dîne chaque soir chez les autres, de quel doux éclat brille une lampe familiale, et comme sont attendrissants les gestes de la ménagère vaquant à ses humbles besognes ! A celui qui est las des conquêtes faciles et des joies factices d'une vie trop mondaine, comme est attrayante l'image d'une jeune femme penchée vers le foyer !

Or, le vieux Mather-Flint avait une fille.

Elle n'était point mariée encore, bien qu'elle eût trente ans déjà, et qu'elle fût belle et instruite. Rivarol lui plut. A qui ne plaisait-il pas ? Mais elle ne savait pas s'abandonner sans réflexion à un sentiment. Elle était sévère, et la frivolité française lui inspirait du dégoût. Ce beau jeune homme n'avait-il pas contracté des habitudes qui l'empêcheraient à tout jamais d'être constant dans ses amours ? Elle se méfiait du penchant qui l'entraînait vers lui. Elle ne voulait pas aimer seulement. Elle voulait être aimée d'abord, et profondément.

Aussi, quand il la courtisa, se fit-elle prier. Mais il pria, et quand il priait, on ne lui résistait guère. De tels hommes savent dire les mots qu'on attend d'eux, et, aussi longtemps qu'ils n'ont pas obtenu ce qu'ils souhaitent, ils sont ce qu'on veut qu'ils soient. Il lui avait paru trop léger et trop insouciant. Il devint sage, affectueux et bon. En souriant il se

plia à toutes les épreuves qu'elle crut prudent de lui imposer. Elle voulait être rassurée? Il la rassura jusqu'à la griserie. Elle tomba dans ses bras, comme tant d'autres. Et le jour vint où il dut l'épouser, pour lui épargner le déshonneur.

A la fin de janvier 1781, le curé de Saint-Sulpice bénit le mariage d'une Anglaise séduite, mais rigoriste, avec le plus mobile et le plus changeant des hommes du Midi.

*
* *

Louise Mather-Flint pensait faire une grâce à ce jeune époux sans situation si fortune. Elle était fort satisfaite d'elle-même, et quand il lui arrivait de se comparer à une autre créature de Dieu, ce n'était jamais qu'à la plus célèbre. Sa beauté, à l'en croire, était tout juste celle de Mme de Maintenon, et pour l'esprit, elle ne le cédait point à Mme de Sévigné. De sa naissance même elle tirait quelque vanité. Son grand-oncle, Georges Flint, avait été un diplomate connu, disait-elle, de l'Europe entière, et si son père avait mené une humble vie, c'est qu'il était resté fidèle à une cause perdue, et s'était tout enfant expatrié à la suite de son roi.

Pour le reste, elle apportait quelques écus, mais, à vrai dire, en petit nombre. Sa principale richesse consistait en son mobilier. Elle se le réserva avec soin. M^e Trutat, notaire, s'étant de sa personne transporté rue de Vaugirard, le 24 janvier, dressa un contrat sévère. Il ne fallait point que l'époux pût s'emparer jamais des meubles meublans, des

« ustanciles de ménage », de l'argenterie ni d'aucun des effets qui garnissaient l'appartement. Louise ne voulait point de la communauté de biens, ni être tenue des dettes que pouvait bien avoir contractées ce léger garçon qui s'était toujours contenté d'une chambre garnie, et présentement vivait à l'hôtel de Londres, rue du Colombier. Elle toucherait elle-même ses propres revenus, s'il pouvait lui en échoir. Elle emprunterait comme elle l'entendrait. Tous habits, linges, hardes, dentelles, bijoux et diamants servant à sa personne lui appartiendraient sans réserve. En revanche, l'époux si minutieusement écarté des petits biens de l'épouse lui constituait un douaire « préfix » de douze cents livres de rente, exempte de toute retenue. On ne pouvait dire que M^e Trutat eût négligé les intérêts de sa cliente.

Rivarol signa, d'une écriture négligée : Antoine Rivarol. Après lui, Claude-François mit un paraphe solennel : « Le chevalier de Rivarol. » Et Barruel mit le sien : « Le comte de Barruel ». Un autre témoin, M. Bourdon de la Crosnière, avocat aux conseils, signa aussi. Tous avaient une particule ou un titre, sauf, pour un jour, l'époux lui-même qui, dans ce document, n'était point appelé comte de Rivarol, mais seulement « M. Antoine Rivarol, écuyer, ancien officier du génie. » Car il faut qu'un acte authentique désigne les contractants avec exactitude. Le vieux grammairien Mather-Flint se trouva décoré, comme son gendre, de la courtoise qualification d'écuyer. Mais il n'était pas présent,

ou bien il se trouvait si malade qu'il ne pouvait tenir une plume, ou encore il ne pardonnait pas à sa fille la faute qu'elle avait commise. Il ne signa point.

L'épouse, avec ses meubles meublans, et l'époux, bien qu'il promît un pauvre douaire, étaient à peu près sans fortune. Mais Louise Mather-Flint s'en inquiéta peu. Qu'importait? Près d'elle et grâce à elle, son jeune époux travaillerait. C'était un faible. Elle l'en méprisait un peu. Mais, désormais séparé de la mauvaise compagnie où il s'était plu sottement, il écrirait de beaux ouvrages, dont elle serait l'inspiratrice et la conseillère. Leur vie lui apparaissait comme une grande avenue qui s'allonge droite et sévère, et que ne coupe aucun chemin de traverse. A ce dérégulé elle imposerait une règle, et à cet indépendant une discipline, sans quoi elle ne pouvait croire qu'on réussît à être heureux. Rien ne serait plus simple, puisqu'il l'aimait. Car il l'aimait. Elle en était sûre, et ne s'en étonnait point.



Aussi ne prit-elle aucun soin de ménager le passage entre la liberté totale dont jusqu'alors il avait joui, et la sujétion où elle comptait le maintenir. Elle ne comprit point la grande loi de concessions mutuelles et d'indulgences réciproques qui régit le mariage. Elle fit grise mine aux amis impertinents et légers qui venaient bavarder avec Rivarol. Temps perdu, celui de leurs interminables conver-

sations ! Et s'ils l'emmenaient, ou s'il allait les rejoindre, elle s'indignait qu'il les préférât à elle.

Tout d'abord, il supporta humblement ses reproches. Au fond de son cœur, il lui donnait raison. Il savait bien que cette dissipation ne le mènerait pas à la gloire, dont il rêvait.

— Oui, c'est vrai, avouait-il. Il faut que vous me sauviez de ces gens-là. Ne me laissez pas aller avec eux, ou bien je suis perdu.

Mais le lendemain, oublieux de ses résolutions, il retournait à la troupe brillante et sceptique dont il avait été si longtemps le coryphée. Elle s'enrageait. Qu'étaient-ils, tous ? Des gens sans vertu, sans honneur, et qui étaient fort mal instruits. Ce dernier point lui tenait à cœur. Claude-François lui-même ne trouvait pas grâce devant elle. Elle le trouvait mal élevé, grossier, ignorant. Et lui la trouvait insupportable. Elle eût voulu séparer son mari de tous ceux qu'il avait connus avant elle, et de son frère même.

Ce ne fut pas tout. Elle devint jalouse. La jalousie est, en toute occasion, difficilement supportable. Mais une femme vaniteuse la pousse au delà de ce que peut endurer l'homme le plus doux. Louise fit des scènes. Si son intelligence n'avait été purement scolaire, elle aurait compris que la violence éloigne à tout jamais un homme comme celui-là, et qu'il est vite excédé des cris et des querelles. Quelques larmes eussent eu plus d'effet que les invectives. Car il était superficiellement sensible, s'apitoyait aisément, et ceux qui le croyaient mé-

chant ne savaient pas reconnaître qu'il ne disait tant de mots cruels que parce qu'il les trouvait drôles, et sans avoir médité de faire souffrir. En vérité il n'était ni bon ni méchant. Il était froid. Mais il était capable d'un attendrissement facile. Il eût fallu que Mme de Rivarol sût pleurer.

Mais elle eût rougi de cette faiblesse. C'était une doctrinaire. Elle s'étonnait que le même honneur qui interdit aux femmes de tromper leur mari n'interdît pas aussi aux maris de tromper leur femme. Une jalouse peut construire sur ce thème cent discours irrités, et faire mille réflexions qui assombrissent ses yeux, crispent son visage et brouillent son teint. Et Rivarol ne tarda point à regretter sa bonne vie libre de naguère, les amies élégantes et faciles qui ne lui demandaient pas plus qu'il ne pouvait donner, les journées insouciantes dont nul ne contrôlait l'emploi, la gaieté enfin, et les divertissements. Suivant sa coutume, c'est à lui-même qu'il se confia. Il écrivit :

« Ce ne sont pas les peines d'un état qui nous dégoûtent, mais les plaisirs d'un autre. »

Cette réflexion tomba dans un des petits sacs et bientôt, comme Louise devenait chaque jour plus acariâtre, trouvait les amis de moins en moins supportables, et s'obstinait à réclamer une existence bourgeoise et régulière, comme sa jalousie grandissait avec les disgrâces de la grossesse, le « trésor » s'enrichit de trois nouvelles confidences qui commençaient à ressembler à des imprécations :

« Un jour, je m'avisai de médire de l'amour. Il m'envoya l'hymen pour se venger. Depuis, je n'ai vécu que de regrets. »

« Le ciel vous préserve de l'amour d'une Anglaise! »

« Je ne suis ni Jupiter, ni Socrate, et j'ai trouvé dans ma maison Junon et Xantippe. »

Il en vint à s'emporter, lui qui aimait tant rire, et Louise n'y reconnut point un signe menaçant. Elle trouva seulement qu'il déraisonnait, et en reporta la faute sur ses « méprisables » amis. Il est vrai que ceux-ci n'avaient garde d'éteindre la discorde. Ils rendaient à Mme de Rivarol les sentiments qu'elle avait pour eux, et ne manquaient point de donner raison au mari révolté. Ils l'applaudissaient de secouer la gênante tutelle de Junon, et de fuir les aigres propos de Xantippe. Il était sûr, quoi qu'il dît ou fît contre elle, d'avoir leur approbation. Quelques mois à peine s'étaient passés, et déjà il vivait plus souvent avec eux qu'avec elle.

Pauvre Anglaise qui avait pensé construire un *home!*

.

L'enfant vint au monde, et ils l'appelèrent Raphaël.

Penchés ensemble sur son berceau, ce père et cette mère si dissemblables se donneraient-ils le baiser de réconciliation et oublieraient-ils leurs désaccords? La grâce balbutiante d'un petit être accomplit ordinairement ce miracle, au moins pour

un temps. Mais Rivarol, même en ce moment où l'instinct revêt la noblesse de la piété et la grandeur du dévouement, demeura tout esprit. Regardant son fils, il ne ressentit que la curiosité que peut inspirer un phénomène de la nature, et il prit une note :

« L'enfant qui tette n'est qu'un organe, tel qu'un vaisseau lacté qui pompe le chyle. »

L'amour paternel ne troubla point sa belle tête froide, et il ne songea pas à demeurer au logis pour guetter le premier sourire de son enfant. L'épouse l'avait trop lassé pour que la mère pût la faire oublier. Elle-même, au reste, ne luttait plus que par orgueil. Lorsqu'un beau jour il la quitta décidément, il ne fit que traduire matériellement une séparation qui était complète dans leur cœur.

Il partit, retourna librement à son cher Caveau, où d'ailleurs on commençait à tenir des propos fort sérieux. Les espions que le surintendant de la police y entretenait périssaient d'ennui en écoutant les graves dissertations des buveurs. Et Rivarol soutenait sans preuve que M. Suard, du *Mercure* et de l'Académie, avait été envoyé pour les remplacer. Il n'aimait pas M. Suard. Il n'aimait pas non plus Garat, un autre collaborateur du journal de Panckoucke. Il ne tarda pas à se brouiller avec eux. A peine avait-il donné une quinzaine d'articles qu'il y renonçait. Ainsi rompait-il deux esclavages, celui du travail et celui du mariage, qu'il n'avait guère pu supporter plus d'un an. Libéré il retrouva toute sa gaieté, et bientôt donna un éclat de rire à tout Paris,

IX

RIVAROL ET DELILLE

L'abbé Delille était alors dans toute la splendeur d'une réputation que notre temps a quelque peine à comprendre. Pour avoir seulement traduit en vers *les Géorgiques*, ce petit professeur de troisième avait été, à trente-six ans, nommé membre de l'Académie française, et encore l'eût-il été deux années plus tôt, si Louis XV n'avait refréné l'enthousiasme de la compagnie, et sagement observé que le candidat était bien jeune pour entrer en un lieu où Voltaire n'avait été admis qu'à cinquante-cinq ans. On avait généralement trouvé le monarque bien sévère. « Trop jeune ! s'était écrié un prélat qui protégeait Delille, trop jeune ! Il a deux mille ans, l'âge de Virgile ! » Et l'on avait applaudi à ce mot heureux.

Le comte d'Artois n'avait cru pouvoir moins faire pour la poésie que de donner une abbaye au poète. Celui-ci occupait maintenant la chaire de poésie latine au Collège de France, où les savants et les femmes, les littérateurs et les gens du monde accouraient pour l'entendre. Il lisait de manière à les ravir, et ils le surnommaient le *dupeur d'oreilles*.

On attendait avec impatience sa seconde œuvre, dont à l'avance on disait merveille. Depuis plusieurs années, il en promenait des fragments dans les salons et les déclamaient avec tant de charme qu'on ne pouvait douter qu'un chef-d'œuvre allait naître. L'auteur y célébrait la beauté des ombrages et le repos des champs. Pour avoir si longtemps fréquenté Virgile, il était devenu lui-même un nouveau Virgile, le Virgile français. Déjà Garat, Suard et La Harpe préparaient leurs hyperboles, et le *Mercure*, annonçant que l'ouvrage venait de sortir des presses, écrivit : « Après avoir traduit les *Géorgiques* avec toute la fidélité et l'élégance possibles, M. l'abbé de Lille aspire à les égaler dans un ouvrage original, et bientôt nous pourrions dire : *Et nous aussi nous avons un Virgile.* »

Rivarol, nourri dans le respect et l'admiration des lettres anciennes, ne put lire ce mot sans bondir. Lorsque quelque chose l'indignait, sa colère lui donnait de la facilité, et après tout il était ce que nous appellerions un polémiste. En quelques heures il eut écrit dix pages, où il donnait l'avis d'un homme de goût sur le *Poème des jardins*.

Il avait naturellement choisi la forme épistolaire, car elle convient merveilleusement à la paresse, en fournissant des transitions faciles, et permet au causeur de garder le ton de la conversation. C'était donc le comte de *** qui répondait au président de ***, lequel demandait l'avis d'un Parisien sur le poème. Et le comte de *** disait ce que la postérité a depuis ce temps répété mille

fois, que le poème était fatigant et froid, ne « marchait » pas, et que l'auteur, toujours préoccupé de faire un sort à chacun de ses vers, n'avait pas songé à la fortune de l'ouvrage tout entier ; que toutes les idées avaient été pillées à des sources étrangères, et que le style seul pouvait être revendiqué par l'abbé, mais que ce style même lassait l'attention ; qu'on trouvait beaucoup de vers secs et mal faits, des constructions vicieuses, des affectations, des répétitions et des transitions malheureuses.

Il est fort probable qu'un grand nombre de contemporains pensaient comme le comte de ***, car ces quelques pages eurent un succès prodigieux. Enfin, pour une fois, on trouvait un critique capable de dire tout haut ce que tant de gens pensaient tout bas. On demanda le nom de cet auteur que la réputation la mieux établie n'abusait ni ne dupait. On apprit que c'était le comte de Barruel, le cousin de Rivarol. Mais on ne s'y trompa pas longtemps. Ce plat auteur n'était pas capable d'écrire de la sorte. C'était, à n'en pas douter, Rivarol lui-même qui, s'étant diverti à écrire, avait laissé signer son cousin. Par nonchalance, certes, peut-être par prudence aussi. Car il était imprudent, à cette époque, de dénigrer un auteur en vogue. Il arrivait que la victime se plaignît à l'autorité, et fît mettre son Aristarque à la Bastille. Voltaire et Beaumarchais, ces deux esprits si amoureux de liberté, avaient parfois demandé qu'on les délivrât ainsi de l'importunité d'un critique. Et Rivarol n'aimait pas les punitions.

Ce fut donc le comte de Barruel qui s'y exposa.

Mais on ne le mit point à la Bastille, et il ne reçut guère que des félicitations. M. de Buffon lui-même, de sa tour de Montbard, lui écrivit :

« J'ai reçu, monsieur le comte, et j'ai fait lire en bonne compagnie, quoique en province, votre *Lettre* sur le poème des *Jardins*. Nous autres, habitants de la campagne, qui ne nous piquons pas d'être poètes, l'avons jugé comme vous pour le fond, et nous avons admiré votre manière d'analyser la forme.

« Cette critique est non seulement de très bon goût mais d'un excellent sens ; et si vous ne savez pas faire encore des vers mieux que M. l'abbé, votre prose vaut mille fois ses vers... »

Ce n'était point là vains compliments, car, quelques jours après, Buffon, écrivant à sa grande amie Mme Necker, disait encore :

« Connaissez-vous, ma trop indulgente amie, une assez bonne et plaisante critique du poème des *Jardins*, par le comte de Barruel ? Je n'y trouve qu'une méprise, c'est qu'il met Saint-Lambert fort au-dessus de l'abbé Delille et de Roucher, tandis que tous trois me paraissent être de niveau. Je ne suis pas poète, ni n'ai voulu l'être, mais j'aime la belle poésie ; j'habite la campagne, j'ai des jardins, je connais les saisons et j'ai vécu bien des mois ; j'ai donc voulu lire quelques chants de ces poèmes si vantés des *Saisons*, des *Mois* et des *Jardins*. Eh bien ! ma discrète amie, ils m'ont ennuyé, même déplu jusqu'au dégoût, et j'ai dit dans ma mauvaise humeur : « Saint-Lambert, au « Parnasse, n'est qu'une froide grenouille, Delille

« un hanneton et Roucher un oiseau de nuit. »

L'abbé Delille fut ulcéré de la critique de Rivarol, mais il ne se plaignit pas. Malheureusement, il voulut tirer gloire de sa mansuétude, et s'en vanta en pleine Académie. Aussitôt Rivarol s'échauffa. Barruel venait de lui apporter une vingtaine de vers où il faisait dialoguer un chou et un navet sur le poème des *Jardins*. Il s'empara de cette bouffonnerie, la développa, et en fit la plus cuisante satire.

Pourquoi, demandait le chou à Delille, pourquoi n'as-tu pas parlé des jardins potagers?

D'où vient que ton esprit et ton cœur en défaut
Des jardins potagers ne dirent pas un mot?
Enfant dénaturé, si tu rougis de moi,
Vois tous les choux d'Auvergne élevés contre toi.
Songe à tous mes bienfaits, délicat petit-maître,
Ma feuille t'a nourri, mon ombre t'a vu naître.

Le navet essayait de calmer l'indignation du chou :

Je permets qu'aux boudoirs, sur les genoux des belles,
Quand ses vers pomponnés enchantent les ruelles,
Un élégant abbé rougisse un peu de nous...
Son style citadin peint en beau les campagnes,
Sur un papier chinois il a vu les montagnes,
La mer à l'Opéra, les forêts à Long-Champs.
Irait-il, descendu de ces hauteurs sublimes,
De vingt noms roturiers déshonorer ses rimes?

Alors le chou prédisait la chute du poète en un vers qui fut bientôt dans toutes les bouches :

Sa gloire passera, les navets resteront.

On avait vendu sept éditions des *Jardins*. On en vendit trente du *Chou* et du *Navet*. Une gravure même circula, qui représentait l'abbé en contemplation devant un plat de choux et de navets. En légende : *Ma gloire passera, les navets resteront*. Delille eut l'adresse d'en rire. Il colporta lui-même cette drôlerie. Cet Auvergnat ne manquait pas d'esprit, et il était bon enfant.

Rivarol, néanmoins, avait été bien imprudent. Tous les médiocres se sentent menacés dès qu'un critique indépendant démasque une fausse gloire. Quoi ! un petit gazetier s'attaquer au Virgile français ! Et la foule qui applaudit ! C'est une injure impardonnable. Jusqu'alors on avait négligé des bons mots qui ne dépassaient pas un petit cercle. Mais maintenant tous les yeux étaient fixés sur l'impertinent.

Or, quelques mois à peine avaient passé que les rieurs changèrent de camp.

X

LE PREMIER PRIX MONTYON

Depuis deux ans que le volage l'avait quittée, Mme de Rivarol menait une existence difficile. Il lui avait promis un douaire. Mais, des cinquante écus que lui donnait Panckoucke, il ne pouvait distraire grand'chose, et encore oubliait-il le plus souvent. Non qu'il fût méchant, mais il était pauvre et négligent. Il n'eût pas refusé l'aumône à un miséreux sur la route, et il lui arrivait même de secourir un de ceux qu'il détestait le plus au monde, les mauvais auteurs, quitte à le souffleter ensuite d'un sarcasme, s'il continuait d'écrire. Mais le peu d'argent qu'il avait glissait entre ses doigts. Un douaire ! Comment payer un douaire ? Et faut-il être gêné toute sa vie parce que, pendant un an, on a subi une femme acariâtre et jalouse ?

Et, en riant, les ennemis de Rivarol purent raconter de méchantes histoires. A les entendre, la comtesse était venue faire grand tapage chez son époux, réclamant sa pension, et du linge et des draps. Le fait est que la gêne l'assiégeait. Elle ne savait pas, comme ce Méridional insouciant, vivre sans argent, au jour le jour. Et ce n'était

pas elle qu'on eût invitée à dîner pour le plaisir de l'écouter.

Elle tâcha d'emprunter. Mais on ne prête guère à une femme abandonnée. Alors elle mendia, pour elle et le petit être dont elle avait la charge. Elle accablait de lettres suppliantes M. de Beaumarchais, connu de tous les gens de lettres et de quelques gentilshommes pour sa facilité à obliger. De temps en temps il lui envoyait quelques écus, et recevait en retour des remerciements éperdus et dénués de toute simplicité :

« Je cherchais un homme et j'ai trouvé un dieu. Je me bornerai à dire comme Périclès : Ah ! mon fils, nous périssions, si nous n'étions péris ! Ma jolie petite créature n'est pas encore en état de me comprendre. Permettez à la tendresse maternelle de vous le présenter un de ces jours, qu'il vous tende ses jolies petites mains comme à son dieu et à son sauveur ! »

Mais elle n'était qu'une des innombrables quémandeuses qui accablaient Beaumarchais de leurs sollicitations. Et, si généreux qu'il fût, les secours qu'elle en obtenait ne lui apportaient qu'un soulagement passager. On ne sait dans quel dénuement elle fût tombée, si sa servante ne l'avait prise en pitié. Cette simple femme épuisa sa pauvre bourse à acheter du pain. Et lorsque à son tour elle n'eut plus un liard, elle emprunta à de petites gens comme elle, puis se loua comme garde-malade afin de faire subsister sa maîtresse. Un dévouement si rare fut bientôt célèbre dans le quartier, et le

bruit en vint aux oreilles d'un jeune homme de lettres, M. Louvet, qui n'était pas alors aussi connu qu'il le devint plus tard par son *Faublas* et ses malheurs, et n'avait mis encore que quelques pièces fugitives dans les Almanachs.

M. Louvet, au récit qu'on lui fit, s'émut et songea. Justement, un « citoyen anonyme » venait de fonder un prix destiné à récompenser le plus bel acte de vertu que l'Académie française pourrait découvrir chaque année. Le bruit courait que ce citoyen anonyme n'était autre que le baron de Montyon, chancelier du comte d'Artois. Quoi qu'il en fût, l'Académie, dans sa séance publique, à la Saint-Louis prochaine, décernerait, suivant les intentions du donateur, 1 080 livres en argent et une médaille de cinq livres à une personne qui se serait signalée par son abnégation et sa bonté.

Il parut à M. Louvet que cette récompense ne pouvait être mieux attribuée qu'à la servante de Mme de Rivarol. Et s'il se mêla à son projet charitable l'arrière-pensée moins pure d'humilier le beau fils sarcastique qui blessait de ses dédains la troupe des petits auteurs, il n'en laissa rien paraître. A en croire les esprits chagrins, quelque alliage toujours altère les beaux sentiments des hommes. Le fait est que M. Louvet prit sa plume, et d'un style ému narra dans un mémoire les sacrifices que, depuis deux ans, s'imposait la dame Lespagnier, Marguerite-Marie, pour soigner et faire vivre une femme délaissée. Il fit tenir ce mémoire à l'Académie, qui, tout d'une voix, déclara que la vertu

de la dame Lespagnier lui paraissait, en cette année 1783, supérieure à toute autre, et décida de la couronner le jour de la Saint-Louis. Pour tout dire, il se rencontra ici encore des malicieux pour insinuer que l'abbé Delille n'avait pas été fâché de répondre chrétiennement à l'apostrophe du Chou :

Ma feuille t'a nourri, mon ombre t'a vu naître...

Mais ceux qui le crurent trouvèrent la riposte piquante, et chacun attendit avec impatience la séance où l'on pourrait applaudir à la charité tout en souriant à la vengeance.

Cependant, Rivarol, prévenu de ce qui se préparait, s'efforçait de parer ce coup funeste. Il nia. Qu'eût-il pu faire d'autre? Il revint vers sa femme et il nia. A l'entendre, Mme de Rivarol ne s'était jamais trouvée dans une telle misère que Marguerite Lespagnier eût été contrainte de se dépouiller pour la nourrir. Les Quarante allaient se laisser abuser par des récits mensongers. S'ils ne se ravisaient pas, il protesterait publiquement, et prouverait que leur religion avait été surprise.

Mais ni ses plaintes ni ses menaces ne troublèrent l'Académie. Il pouvait discuter, et élever des chicanes sur les circonstances. Mais un fait demeurait, qui dominait tout : pendant qu'il courait les salons, et montrait à tout venant un visage avantageux, sa femme et son enfant en étaient réduits au secours d'autrui. Quoi qu'il pût dire, son rôle et son attitude n'attiraient point la sympathie. On trouvait, en outre, peu élégant, qu'il tentât d'enlever à une

pauvre servante une récompense qui eût été méritée même par un dévouement moins complet. Tout ce qu'accorda la compagnie, fut de ne point nommer Mme de Rivarol, lorsque le directeur louerait sa servante. Au reste, l'éloge devait être bref. M. de Montyon avait spécifié qu'il ne durerait pas au delà d'un demi-quart d'heure. Car ce gentilhomme connaissait notre misérable nature, qui trouve on ne sait quelle fadeur au récit des belles actions.

Et le jour de la Saint-Louis arriva. M. l'archevêque d'Aix occupait le fauteuil de directeur. Il se leva, et fit connaître à l'assemblée que plusieurs actes de charité et de désintéressement avaient partagé l'attention de l'Académie. Il en cita quelques-uns. Mais ce n'était que pour mieux faire valoir celui qui avait obtenu la préférence. Et il célébra le généreux dévouement de la dame Lespagnier, qui « avait sacrifié à la personne confiée à ses soins non seulement tout ce qu'elle possédait, mais encore tout ce que son crédit avait pu lui procurer pendant l'espace de deux ans. »

La foule sensible qui emplissait les galeries apprécia à sa valeur ce trait d'un attachement si rare et si digne d'admiration. Elle applaudit vivement lorsque la dame Lespagnier elle-même s'en vint modestement recevoir la médaille, en attendant les bonnes espèces du baron de Montyon, qui lui seraient remises après la cérémonie. Si l'ombre d'un sourire erra à ce moment autour du visage de l'abbé Delille, nul ne l'aperçut.

« On a eu la discrétion, écrivit Grimm à ses cor-

respondants couronnés, de ne pas nommer l'objet des charités de la garde-malade. On a bien compté que la malignité du public ne l'ignorerait pas longtemps. »

Tout Paris le sut en effet, et Rivarol songea à se défendre en publiant des explications, comme il l'avait dit. Il composa un mémoire. Mais, à la réflexion, il ne le publia point. C'eût été attiser un feu qui devait vite s'éteindre, si on laissait la frivolité parisienne le recouvrir de ses cendres. Mais, pour la première fois, il découvrit qu'il était généralement détesté. On lui avait rendu en un seul coup de poignard ses mille coups d'épingle. Et il avait suffi, en somme, d'un de ces poètes d'almanach qu'il méprisait si fort. Aucun ami n'avait su le défendre. Dans les petits sacs tombèrent des réflexions amères :

« Sur vingt personnes qui parlent de nous, dix-neuf en disent du mal, et la vingtième, qui en dit du bien, le dit mal. »

« Que faire entre des malveillants qui disent étourdiment le mal dont ils ne sont pas sûrs, et des amis qui taisent prudemment le bien qu'ils savent? »

Et ceci, où une grandiloquence insolite et un peu ridicule montre le trouble du penseur :

« Enfermé dans ma paresse, je voyais croître autour de moi ma réputation de méchant, sans

qu'il m'en coûtât d'autres crimes que quelques gaietés, et je me disais : les Néron et les Caligula commettaient bien des crimes pour se faire craindre et haïr, tandis qu'avec quelques plaisanteries ils auraient passé pour des monstres. »

Puis, enfin, une règle de conduite :

« Le mépris doit être le plus mystérieux de nos sentiments. »

Oui. Mais il s'en avisait bien tard. Ses mépris avaient été éclatants, et maintenant il était facile de les lui rendre. Et l'on entend tel barbouilleur de papier, atteint par une flèche brillante, se redresser sous le trait :

« Rivarol? Ce prétendu comte, qui laisse sa femme et son enfant mourir de faim? Je ne sais si j'écris mal, mais du moins suis-je un honnête homme, qui ne fait pas nourrir les siens par une servante. Qu'il dise ce qu'il voudra. Je méprise à l'avance tous ses propos. Qu'est-il, après tout? Un plaisantin de salon, et qui est sans mœurs. D'ailleurs, où est son œuvre, à lui qui juge de si haut? Des « extraits » dans le *Mercur*e, et une fable satirique contre l'abbé Delille, voilà les titres de gloire de ce critique intransigeant. Il traduit Dante, dites-vous? Voilà quatre ans qu'il en parle, en effet. Aura-t-il bientôt achevé? Et pourrons-nous lire ce chef-d'œuvre avant de mourir? En attendant, qu'il travaille, s'il le peut, et qu'il renonce

à juger les autres, que sa vie dégoûte, et que son talent ne peut séduire, puisqu'il ne le montre pas ! »

Le barbouilleur qui eût parlé ainsi ne savait pas que Rivarol venait de s'écrire à lui-même :

« C'est un grand avantage de n'avoir rien fait, mais il ne faut pas en abuser. »

XI

TROIS MOIS DE TRAVAIL

A la lueur du scandale, il avait pu s'examiner, et mesurer la distance qui séparait son vrai personnage de celui qu'il jouait sur la scène de Paris.

Qu'était-il réellement ?

Trop intelligent pour être vaniteux, il savait pourtant ce qu'il valait. Sans fausse modestie, il se reconnaissait un esprit lucide et pénétrant, un goût excellent et incorruptible, une pensée hardie, l'amour des idées et le don de l'expression. Il en eût remercié Dieu, s'il avait su prier.

Mais, ses talents, il était forcé de s'avouer qu'il les avait jusque-là dépensés en petite monnaie, et roulés en papillotes pour les soupeurs frivoles et les jolies soupeuses. Il n'avait tiré de son génie que de la gouaille et de la nargue, et, payé par un sourire ou un battement de mains, s'était satisfait à bon compte de petits succès remportés chaque soir et évanouis avec le matin. L'œuvre qu'il avait extraite d'un cerveau si bien construit, c'était une douzaine d'articles de journaux, une petite fable satirique, et des mots, des mots, des mots, tous envolés !

Après quatre ans il n'avait même pas tenu la gageure qu'il avait acceptée de Voltaire. La traduction inachevée de Dante dormait dans la poussière d'un tiroir. Il en prenait parfois quelques feuillets pour les lire à des amis, et remettait à plus tard le soin de la parfaire. Quelques jours eussent suffi. Il n'avait pas su les trouver encore. Les petits sacs n'étaient gonflés que de réflexions décousues. Où était le temps que d'Alembert lui promettait l'Académie? Ce n'était pas lui qu'on venait d'y applaudir, mais, par sa faute, une humble femme qui, pour toujours désormais, lui en barrerait la route? Il en était réduit à se féliciter que son nom n'y eût pas été prononcé et qu'on se fût contenté de le chuchoter à la sortie. Les Quarante eussent hésité à blesser un écrivain notable, et l'auteur de quelque ouvrage considéré... Mais ils n'avaient vu en lui que le bouffon insolent des cafés et des salons.

Il avait été jusqu'ici un peu suspect ; maintenant il devenait nettement méprisable. Tous les roquets qu'il avait chassés du pied revenaient en aboyant. Il n'avait qu'un moyen de s'en débarrasser. C'était, pour un temps, de cacher ses dédains, de travailler, de publier des ouvrages où il manifesterait la qualité de son esprit, de se classer comme écrivain, et d'opposer à la médisance, sinon la gloire encore, du moins une renommée littéraire.

Sans retard, il fallait écrire. C'était une rude peine. Car il dédaignait cette verve facile qui aurait fait de lui, s'il l'eût voulu, le premier journaliste

de son temps. Ce prestigieux improvisateur n'attachait de prix qu'à une œuvre longuement pensée. C'était l'une des raisons de son indolence ordinaire. Visant à la perfection, il s'effrayait des obstacles qu'il devrait surmonter pour l'atteindre. Il se sentait d'ailleurs assez malhabile à composer un ouvrage étendu. Quand il jetait pêle-mêle des matériaux dans ses petits sacs, il espérait le moment miraculeux où ils se rangeraient d'eux-mêmes, et s'ordonneraient en édifice. Au fond de sa paresse, il y avait quelque impuissance.

Néanmoins, il fallait écrire et obtenir à tout prix les suffrages du public. Une première occasion se présenta incontinent.

Le surlendemain du jour où l'Académie avait porté à Rivarol ce coup fâcheux, tout Paris courut au Champ-de-Mars, où les ingénieurs Charles et Robert devaient répéter une expérience que M. Montgolfier avait réussie quelques semaines auparavant à Annonay. Un ballon gonflé de gaz devait les emporter dans les airs.

Rivarol ne manqua point d'aller assister au spectacle. Il vit le globe s'enlever, nota l'enthousiasme des spectateurs, et songea que Voltaire n'aurait pas laissé passer pareil événement sans y consacrer quelques pages. Ce grand homme avait su attacher son nom à toutes les découvertes de son temps. L'exemple était bon à suivre. Il fallait que le premier écrit qui paraîtrait sur les globes aérostatiques fût sorti de la plume du comte de Rivarol. Et, rapidement, il composa une seconde *Lettre au*

Président. Elle était pleine de verve et d'esprit. D'une plume légère, il décrivait l'expérience, et, en souriant, notait l'état de fièvre où elle avait mis Paris. Il en profita pour célébrer un autre inventeur, l'abbé Mical, qui avait construit des têtes d'airain qui parlaient. Elles disaient des phrases toutes faites mais pouvaient aussi prononcer les mots qu'un opérateur leur dictait en frappant sur un clavier. Rivarol vit aussitôt qu'il ne fallait point limiter l'importance de cette découverte à celle d'un chef-d'œuvre mécanique, et que les têtes d'airain pouvaient avoir une utilité en conservant la prononciation. Comme les Allemands avaient trouvé l'imprimerie des caractères, un Français venait de trouver l'imprimerie des sons. Déjà il imaginait toutes les bibliothèques pourvues de têtes d'airain qui les animeraient, et restitueraient à l'oreille le langage qui n'était encore conservé que pour les yeux. Ainsi l'abbé Mical, si l'on en eût cru Rivarol, aurait été le précurseur de l'abbé Rousselot, et le premier laboratoire de phonétique eût été fondé.

L'opuscule, mis en vente quelques jours après, eut moins de succès que la *Lettre sur les jardins*. On pensa que Rivarol avait été payé pour l'écrire par l'ingénieur Charles, et que c'était en somme un pamphlet contre Montgolfier. Il n'avait pas su en effet se dispenser d'y introduire quelques malignités contre le constructeur d'Annonay. Et sa réputation était présentement si mauvaise qu'on pouvait l'attaquer sans surprendre personne.

Il laissa dire. Il se tenait à son dessein de ménager. Et il envoya un exemplaire à Cubières lui-même, qui pourtant était fort irrité contre lui, depuis que le *Courrier de l'Europe* avait répété le mot qui le comparait à un ciron en délire. Il l'envoya avec un mot poli jusqu'à la déférence :

« Monsieur le chevalier, il n'y a que l'éclat extraordinaire qu'a eu l'expérience d'Annonay qui puisse justifier la liberté que je prends de vous envoyer cet opuscule. Il se ressent un peu trop de la précipitation que j'ai mise à l'écrire ; mais, si le fruit n'est pas bon, c'est du moins une primeur qui a l'à-propos du moment, et qui peut donner une idée légère des sensations, des propos, des démêlés, des espérances folles qui ont été dans Paris la suite de l'expérience des globes. Il me fournit l'occasion de vous assurer du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être... »

Cubières rangea soigneusement dans ses papiers la lettre qui montrait qu'un ciron peut recevoir des témoignages de respect. Il venait d'achever le onzième ouvrage qui déjà fût sorti de sa plume féconde, et il était occupé à préparer le douzième. Rivarol, assurément, ne songeait point à l'imiter. Mais son parti était pris de travailler désormais. Pour échapper aux distractions, il avait quitté Paris et ne savait rien de ce qui s'y passait. Il ignore même que l'abbé Mical, désespéré que le gouvernement ne voulût point acquérir son inven-

tion, avait, dans un moment de fureur indignée, brisé son chef-d'œuvre, et se traînait maintenant comme une ombre hébétée sous la douleur et le remords.

Dans le calme, Rivarol écrivait. En quelques jours, il avait parachevé la traduction de Dante, et sans délai s'était mis à une autre tâche qui devait être terminée en quelques semaines. En effet, l'Académie de Berlin avait mis au concours les questions suivantes :

Qu'est-ce qui a rendu la langue française universelle?

Pourquoi mérite-t-elle cette prérogative?

Est-il à présumer qu'elle la conserve?

Les réponses, sous forme de mémoire, devaient être parvenues à Berlin avant le 1^{er} janvier. Il n'avait plus un jour à perdre s'il voulait être prêt à temps. Or, il avait résolu de remporter le prix, et de faire réparer par une autre Académie le tort que lui avait causé celle de Paris.

L'homme qui écrivit alors ne fut pas celui que Paris connaissait. C'était le Rivarol des méditations nocturnes, l'esprit grave et sérieux qui se cachait ordinairement sous les boutades et les malices. Pour la première fois, il se condamnait à mener sa pensée jusqu'au bout, et, s'étant tracé un plan, s'appliquait à n'en point dévier. Pénible contrainte ! Il fallait pourtant s'y soumettre. Sur les grandes feuilles de papier vergé, la « triste accoucheuse de l'esprit » faisait son office. Quelqu'une de ces personnes présomptueuses qui prétendent lire le carac-

tère sous les lignes de l'écriture eût dû avouer que la forme même des lettres, leur harmonieux rangement, l'élégance et la hardiesse des initiales, le dessin net et clair de tous les signes, l'ordre scrupuleux des accents et des points attestaient un parfait équilibre de la pensée. Chaque page, avant d'être lue, séduisait déjà les yeux.

Mais qui lisait devait être conquis par des beautés profondes. Un style élégant et limpide était ici mis au service d'une miraculeuse alliance de la raison avec la passion. Vainement l'auteur tâchait de garder la froideur de l'analyste. De brefs éclairs d'éloquence traversaient souvent la sobre dissertation. Et même, quand il eut expliqué pourquoi les autres nations n'avaient pu imposer leur idiome à l'univers, M. de Rivarol, à la vue de notre domination intellectuelle, ne put retenir son enthousiasme. Il chanta un hymne à la seule maîtresse qu'il pût aimer : la langue française.

Ce furent quarante-quatre pages seulement, mais vives et claires comme un torrent. Elles arrivèrent à Berlin avant le 1^{er} janvier, comme il était ordonné, et M. Borelli, le secrétaire de l'Académie, les reçut. Il n'était plus que d'attendre le jugement pendant quelques mois. Rivarol rentra à Paris et attendit avec patience. Mis en goût par le travail, il rêvait d'un immense ouvrage, qui serait un dictionnaire de la langue française. Il avait des doctrines grammaticales, et pensait être seul à pouvoir fournir des règles précises sur certaines difficultés, comme le placement des épithètes avant

ou après le nom, et l'emploi de la particule *ne*. En outre, il n'oubliait pas que ce serait jouer un bon tour à l'Académie qui depuis vingt ans entassait indolemment des matériaux.

Mais un dictionnaire ne se construit pas en quelques semaines, et Rivarol avait le droit de se reposer un peu. Il avait retrouvé son frère et ses amis, et décidément renonçait à vivre avec sa femme. Même à la campagne, et quand elle ne pouvait lui reprocher ni ses infidélités, ni ses fréquentations, elle lui était insupportable. On racontait qu'un jour il l'avait emmenée à Fontainebleau et qu'ils s'étaient installés avec Raphaël et une servante dans l'auberge de la dame Meunier. Mais, un beau jour, il partit pour Paris et ne revint pas. Elle courut à sa poursuite, et à son tour ne revint pas. L'enfant avec sa bonne restèrent seuls chez la logeuse qui n'était point payée. Et les ennemis de railler : « M. le comte met son enfant en gage. Albuquerque se contentait d'y mettre ses moustaches, et l'Égyptien ses momies. »

Décidément, leur différend était trop profond pour s'effacer jamais. Louise, qui maintenant avait trente-quatre ans, finit par comprendre qu'elle ne retiendrait jamais ce mari trop jeune et trop beau. Elle le jugea d'un mot que personne ne put trouver faux. Elle dit :

— Il a mis son esprit à la place de son cœur.

Et elle ne se rappela plus à lui que par des demandes d'argent.

Elle était pauvre.

Si, de la rupture définitive, quelqu'un se réjouit plus que le mari, ce fut Claude-François, qui jamais n'avait pu s'entendre avec son irritable belle-sœur. Elle reprochait à ce grand garçon de compromettre son aîné, et peut-être n'avait-elle pas tort entièrement. Au voisinage d'un homme qui était tout esprit, on finissait par mépriser tout autre art que de parler et d'écrire. « Le chevalier » avait quitté la gendarmerie du roi et se mêlait maintenant de prose et de vers. Déjà il avait présenté un poème à l'Académie, qui s'était bien gardée de le couronner, et il avait publié *les Chartreux* en vers français et italiens. Il préparait un roman : *Isman ou le fatalisme*. Rivarol, qui haïssait si fort les mauvais auteurs, se trouvait obligé d'être indulgent au moins pour celui-là. Mais ce n'était pas sans le railler. Un jour, Claude-François arriva tout enchanté. Il venait de lire une tragédie de sa façon à un auditeur complaisant, dont il dit le nom. Aussitôt Rivarol leva les bras au ciel :

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-il, je vous avais dit que c'était un de nos amis.

Mais Claude-François ne se fâcha point. Il trouva le mot si charmant qu'il le colporta lui-même à travers Paris. Tout ce que disait son frère lui inspirait une admiration prodigieuse, et il s'enthousiasmait de ce qui aurait pu justement le blesser. Non qu'il fût patient. Tout au rebours, il était plus

querelleur que quiconque, hormis Champcenetz. Mais il aurait tiré flamberge contre le roi lui-même avant que de faire à Antoine le plus petit reproche. S'il lui arrivait de montrer de l'esprit, tout le monde pensait aussitôt qu'il l'avait emprunté à son aîné. Celui-ci ne disait-il pas communément, en parlant de Claude-François :

— C'est une montre à répétition. Il sonne bien quand il me quitte.

De même il disait de Champcenetz :

— C'est un gros garçon d'une gaieté insupportable, je le bourre d'esprit.

Car il ne renonçait pas à juger ceux qu'il fréquentait le plus assidûment, et s'il les aimait c'était avec indulgence. En leur compagnie il ne faisait guère que s'écouter. C'était ce qui lui permettait de la supporter. Il n'aimait pas la solitude. Un Barruel, un Champcenetz, un Claude-François lui étaient, à n'en pas douter, fort inférieurs. Mais il avait besoin de leur gaieté et de leur animation, qui le secouaient. Seul, il eût rêvé assez tristement. Ils l'arrachaient à ses pensées, et formaient l'auditoire indispensable pour qu'il pût parler.

En outre, il était assuré, parmi ces compères, de n'encourir jamais un blâme. Il est vrai que Paris avait oublié le scandale de l'Académie, et Rivarol pouvait se montrer sans risquer des mots déplaisants. On le vit même au Théâtre-Français, le jour d'avril où fut enfin représenté *le Mariage de Figaro*. Et Beaumarchais, tout essoufflé, vint une minute s'asseoir auprès de lui.

— Ouf ! dit-il, j'ai tant couru aujourd'hui que j'en ai les cuisses rompues.

— C'est toujours cela ! répondit prestement Rivarol.

Réponse qui fut aussitôt dans toutes les bouches. Il n'aimait guère Beaumarchais. Il y avait entre eux une obscure histoire de journal américain. Et il suffisait qu'il le rencontrât dans une maison pour n'y plus remettre les pieds. Mais en outre, une pièce comme *le Mariage* ne pouvait manquer de déplaire à un homme si fortement épris de l'ordre classique. Il se révoltait de voir les Comédiens-Français s'abaisser jusqu'à jouer une pièce de boulevards. Et il était incapable de prendre plaisir à regarder Rosine et Almaviva. En habit rouge brodé d'or, M. de Rivarol, cravaté de dentelle, n'était pas un de ces petits-maîtres qui applaudissaient la pièce sans en apprécier la portée. La lèvre moqueuse et l'œil froid, il s'étonnait que le pouvoir supportât, sans la punir, tant d'insolence. Pour une fois il se trouvait d'accord avec M. Suard et M. La Harpe. Et il avait autant d'agacement que le seul esprit fin de la famille royale, Monsieur, comte de Provence, lequel était si mécontent qu'il faisait jeter dans la salle des satires anonymes.

XII

L'AUBE DU SUCCÈS

Cependant les semaines avaient passé, et M. Borelli, secrétaire de l'Académie de Berlin, avait dépouillé les envois. Il ne put manquer d'être frappé par le bref mémoire qui l'emportait de si loin, par la pensée et la forme, sur les ouvrages du même genre. Et il adressa à sa compagnie un rapport enthousiaste :

« ...Son style est brillant. Il a de la chaleur, de la rapidité et de la mollesse. Ses pensées sont aussi profondes que philosophiques, et tous ses tableaux, où l'on admire souvent l'énergique pinceau d'un Tacite, intéressent par le coloris, par la variété, et j'ose le dire encore, par la nouveauté. Cet écrivain a, dans un degré supérieur, l'art d'attacher, d'entraîner ses lecteurs par ses raisonnements et son éloquence... On voit bien qu'il s'est nourri de la lecture des maîtres fameux de l'antiquité. En un mot, il est peu d'ouvrages académiques qu'on puisse comparer au sien, soit pour le fond des choses, soit pour le style... »

Et l'Académie partagea l'avis du rapporteur. Elle couronna Rivarol. Toutefois, comme la tra-

dition est puissante, et qu'il y a quelque scandale à récompenser un ouvrage d'une forme trop nouvelle, elle donna une partie du prix à Jean-Christophe Schwab, professeur de philosophie à l'Académie Caroline, de Stuttgart, qui avait envoyé un sage et épais traité. Mais personne ne s'y trompa en Europe. Le triomphateur était Rivarol. Les savants de tous les pays lui écrivirent pour le complimenter, et plusieurs souverains. Le roi de Prusse, « le Salomon du Nord », lui envoya personnellement ses félicitations. On se réjouit même à Versailles : « Comme il est bien Français ! disait Monsieur, comme il nous fait bien valoir ! » Son talent était désormais hors de conteste. Et peu lui importait qu'on ne lui rendît pas une certaine estime qui n'est due qu'à la dignité de la vie ! La primauté qu'il souhaitait de tenir n'était autre que celle du talent.

La gent littéraire, qui l'avait cru écrasé, ne fut pas satisfaite. Le premier qui laissa voir son irritation fut un certain M. de Sauseuil. Il venait justement d'achever un grand ouvrage en huit volumes sur l'anatomie de la langue française, et craignait que le succès de Rivarol ne nuisît à cette publication. Il fit distribuer cinquante mille prospectus, où il assurait que le *Discours* avait besoin d'être traduit en français, qu'il était fâcheux qu'on ne l'eût point écrit dans l'idiome dont il traitait, et qu'on attendait qu'une plume savante en fît une traduction digne de son auteur. Rivarol, dans une lettre au *Journal de Paris*, le corrigea vertement.

Il ne répondit pas au successeur de Fréron, à l'abbé Royou, qui, dans *l'Année littéraire*, lui avait reproché un ton trop marqué de « philosophie ». Les suffrages qui lui venaient de toutes parts suffisaient à le contenter. Les esprits impartiaux étaient d'accord pour le louer, et Grimm lui-même, qui n'avait point pour lui une complaisance particulière, écrivit : « Depuis longtemps nous n'avons rien lu qui nous ait paru plus digne d'être remarqué. A quelques idées, à quelques tournures près, que l'ambition de paraître neuf et original a pu seule faire hasarder à l'auteur, nous connaissons peu d'ouvrages de ce genre tout à la fois plus finement pensés, plus ingénieusement écrits. »

Mais *le Mercure* se taisait. Garat, qui y était chargé du compte rendu des ouvrages nouveaux, détestait Rivarol. Non seulement il se rappelait avec amertume certains mots anciens dont Rivarol l'avait blessé : *Il y a des gens qui sont toujours prêts d'éternuer; Garat est toujours prêt d'avoir de l'esprit et du bon sens. Ou bien : Certains auteurs ont une merveilleuse fécondité; Garat a une malheureuse fécondité.* Mais surtout il venait de lire un court *Dialogue* entre Voltaire et Fontenelle, qui n'était pas signé, mais où tout Paris avait sur-le-champ reconnu la verve du critique de l'abbé Delille.

En effet, Rivarol, ayant appris que Garat présentait à l'Académie un *Eloge de Fontenelle* qui serait inévitablement couronné, s'était divertie à composer un *Dialogue des Morts* à la manière classique. Fontenelle, La Motte et Voltaire, se rencon-

trant sous les myrtes élyséens, y échangeaient des propos sur leur gloire. Voltaire racontait la réception dernière qui lui avait été faite à l'Académie et raillait malignement :

... « Tout était en règle, mon cher Fontenelle, et tout alla dans l'ordre accoutumé : l'Académie parla, on lut des Éloges, tout le monde fut loué et chacun parut sortir avec plaisir ; mais vous le dirai-je ? Le siècle s'est affadi sur le sublime, on s'ennuie à l'Académie. »

Sur quoi il faisait le procès de la vénérable compagnie, et Fontenelle lui objectait qu'elle avait du moins le mérite de veiller à la pureté du langage. Mais Voltaire-Rivarol répondait que c'était précisément la chose dont elle s'occupait le moins.

— N'est-il pas étonnant, disait-il, qu'elle ne nous ait pas fait encore un bon dictionnaire ?

— Vous ne comptez donc pour rien, ripostait Fontenelle, les éloges qu'elle donne pour prix chaque année ?

— Ah ! ciel ! s'écriait La Motte, de quoi parlez-vous là, Fontenelle ? Vous raillez sans doute ; le Léthé nous apporte chaque année un éloge académique ; c'est un deuil général parmi les ombres quand le moment approche... Celui que l'Académie a choisi pour victime pâlit tout à coup ; sa gloire et sa couronne, que le temps avait respectées, se flétrissent visiblement. Voyez, sous ces ombrages, Montausier, Suger ?... Voyez dans quel état leurs panégyristes les ont mis : ces têtes illustres paraissent avoir passé deux fois par les ombres de la mort ;

et vous-même, Fontenelle, malgré votre philosophie et votre amour pour tout ce qui vient de l'Académie, vous n'avez pu vous défendre d'une secrète horreur en voyant approcher votre tour. Vous savez à quelle main vous êtes destiné...

Or, Garat, qui allait faire l'éloge de Fontenelle avait déjà remporté le prix en faisant celui de M. Montausier et de Suger. Il se trouvait donc désigné avec abondance. Et l'on devine que la satire, où Rivarol se vengeait à la fois de lui et des Quarante, lui avait été particulièrement amère. Aussi affectait-il d'ignorer le succès du *Discours*. Mais Rivarol avait de quoi s'en consoler. La traduction de *l'Enfer* allait paraître, et assurer définitivement sa renommée.

Enfin elle voyait le jour. « Elle va être jugée à la rigueur, » écrivit-il à un de ses amis. Elle fut en effet jugée à la rigueur. *Le Mercure* la trouva assez mauvaise pour en parler. M. Framery y découvrit de nombreuses infidélités, et encore ne les signalait-il pas toutes. Le jeu était facile. Rivarol ne s'était pas piqué de faire du mot à mot. Tout au contraire, relevant le défi de Voltaire, il n'avait cherché qu'à montrer quelle souplesse peut prendre la langue française sous la plume d'un écrivain qui en connaît les ressources. Le *style soutenu* force aux inexactitudes, surtout lorsqu'on veut l'imposer à Dante. Et certes Rivarol avait senti les beautés et l'originalité de son modèle. Mais il avait songé à en restituer l'esprit plus que les mots. Les censeurs avaient donc la partie belle contre un traducteur

si dédaigneux du mot à mot que rencontrant le vers fameux : « ...Et ce jour-là nous ne lûmes pas plus avant, » il le rendait ainsi : « et nous laissâmes échapper ce livre par qui nous fut révélé le mystère d'amour. »

Ils y mettaient cependant de la mauvaise foi, car Rivarol avait expliqué son dessein dans sa préface : « Les traductions, écrivait-il, éclairent les défauts et éteignent les beautés, mais on peut assurer qu'elles perfectionnent le langage. En effet la langue française ne recevra toute sa perfection qu'en allant chez ses voisins pour y commercer et pour connaître ses vraies richesses. Un idiome étranger proposant des tours de force à un habile traducteur, le tâte pour ainsi dire en tous les sens : bientôt il sait tout ce que peut ou ne peut pas sa langue ; il épuise ses ressources, mais il augmente ses forces... »

Aussi prit-il la peine de répondre aux critiques du *Mercure*. Et sa lettre laissait paraître une irritation hautaine. Quelques jours avant il venait d'être nommé membre de l'Académie de Berlin. D'un coup, il s'était définitivement classé. Son plan avait réussi. Il pouvait montrer son mépris aux barbouilleurs sans que le public s'en étonnât. Par surcroît, il se sentait fort des suffrages de l'élite. M. de Buffon venait de lui dire : « Ce n'est pas une traduction, c'est une suite de créations. »

Il écrivit donc :

« On vient d'imprimer dans le *Mercure de France* que la traduction de *l'Enfer* de Dante n'était pas

fidèle. On a imprimé ailleurs que le discours sur l'universalité de la langue française n'était pas français. Je dois, sans doute, beaucoup d'égard et de reconnaissance aux deux écrivains qui m'ont fait successivement l'honneur de me critiquer, mais je suis pourtant fâché que l'un de mes critiques (M. de Sauseuil) ait cru devoir faire beaucoup de solécismes pour mieux prouver que je ne savais pas le français, et que l'autre (M. Framery) ait si bien prouvé qu'il ne savait pas l'italien, pour démontrer que je n'avais pas pu traduire Dante.

« ...Au lieu de relever les mots, peut-être eût-il été plus agréable et plus utile d'examiner si celui qui avait fait l'histoire didactique de la langue française avait connu les richesses poétiques de cette même langue ; s'il l'avait rajeunie par des expressions créées ; s'il avait eu à la fois du goût et de l'étrangeté dans le style, comme il en faut pour traduire *l'Enfer* ; s'il avait plus songé à rendre l'intention que l'expression d'un poète qui est toujours vague, impropre ou bizarre, et avec qui l'extrême fidélité serait une infidélité extrême...

« ... J'aurais pu opposer au jugement de M. Framery celui de Diderot, qui n'était pas un contempteur du Dante, et celui de M. de Buffon. Ils ont pensé bien différemment de la traduction de *l'Enfer*, et leur opinion eût balancé l'autorité de M. Framery ; mais, en vérité, c'est trop parler d'une traduction. Les gens de lettres, pour qui surtout elle a été entreprise, la liront et la jugeront indépendamment de l'arrêt du *Mercur* ; et sans doute

qu'un journal qui n'a point encore parlé du discours sur la langue ne pouvait être favorable à la traduction du Dante. »

Cette dernière pointe émut les gens du *Mercur*. Il paraissait en effet singulier qu'un journal qui se piquait d'être un journal d'informations, eût négligé jusqu'alors, à travers tant de louanges dithyrambiques à des livres insignifiants, de parler d'un ouvrage qui avait fait tant de bruit, et dont le sujet seul offrait tant d'intérêt aux Français. Panckoucke dut le sentir. Le samedi suivant, Garat sortit du silence où sa rancune se plaisait.

Il prit un ton noble :

« Nous tâcherons de donner à M. de Rivarol l'exemple d'une impartialité et d'une justice qu'il ne s'est pas piqué d'avoir en jugeant les talents supérieurs. »

Ayant dit, il mêla l'éloge et le blâme en phrases alternées. Les amis de Rivarol s'en indignèrent. L'un d'eux, le marquis de Ximénès, qui avait renoncé aux armes pour les lettres, et était d'ailleurs un personnage fort ridicule, adressa une plainte au lieutenant de police :

« Monsieur, si vous avez le loisir de lire le *Mercur*, vous aurez vu avec quelle irrévérence M. Garat se permet de parler du discours couronné à Berlin. M. Thibaut, l'un des membres de cette Académie les plus distingués, dans laquelle M. de Rivarol est admis, et qui est maintenant à Paris, en est

un peu scandalisé. Je crois qu'il est de votre justice d'ordonner que la satisfaction soit égale à l'injure. »

Quant à Rivarol, il ne se souciait point d'appeler la police à son secours. Il faisait ses affaires lui-même. Il se contenta donc de publier une *Épître au roi de Prusse*, où Garat était baptisé Lourdis :

Sur ses feuilles de plomb, il trace mon arrêt.
Pour cinq ou six lecteurs, je suis mort en effet.
Mais qu'importe? Aux Lourdis il est beau de déplaire.

.....Si Lourdis ne le hait

Le succès d'un bon livre est encore imparfait.
Ah ! je vous reconnais, mes généreux confrères,
Vous pleurez un succès, vos larmes sont sincères.

Mais le marquis de Ximénès, qui ne décolérait point, ne put se retenir de prolonger la querelle. Il adressa une longue missive versifiée à Rivarol lui-même :

Qu'importe que ta prose, à Berlin couronnée,
A Paris chez Panckoucke ait été condamnée,
Poursuis, jeune vainqueur !...
Et de Voltaire absent console un jour le monde !

Ce lyrisme indisposa le *Journal de Paris* qui s'apprêtait à le railler. Le marquis l'apprit. Derechef il écrivit au lieutenant de police :

« J'ai lieu de croire que le *Journal de Paris* prépare une critique amère de mon épître en vers adressée à M. de Rivarol... Cette critique est encore chez l'imprimeur Quillau ; et je vous serais très

obligé d'ordonner qu'elle ne soit point publiée sans de nouveaux ordres de votre part. »

En effet, M. de Crosnes imposa silence aux journalistes, et la dispute ouverte fut terminée. Mais la troupe des petits auteurs n'était pas contente, et, sous le manteau, commencèrent à courir les épigrammes :

Lorsque, autrefois, ce monsieur Rivarol,
Vrai Laridon, né dans un tournebroche,
Se nomma comte, en descendant du coche,
Bien est-il vrai qu'il a fait, par son vol,
Rire Paris et son bourg de Bagnols ;
Mais aujourd'hui que Garat lui reproche
D'avoir pillé Condillac et Buffon,
On ne rit plus, et de par Apollon,
Au pilori du Parnasse on accroche
Le plagiaire et le comte gascon.

Car il était trop aisé de l'attaquer sur sa noblesse, et l'on ne s'en privait pas. Jusqu'à son dernier jour, Rivarol devait s'entendre reprocher d'avoir usurpé son titre et sa particule. Mais il y tenait fort, et cela se conçoit. Allant chaque soir dans le monde, il lui eût été pénible de n'y être admis que comme un ténor. Il voulait se persuader qu'il était l'égal de ceux qui le recevaient. Jamais il n'avoua sa roture à personne, même à ses plus intimes amis. Annonçant à l'un d'eux l'envoi de sa traduction de *l'Enfer*, il allait jusqu'à écrire :

« Vous sentez que c'est un assez bon moyen de faire ma cour aux Rivarol d'Italie, que de leur traduire un poète qu'ils idolâtrèrent... »

Hélas ! les Rivarol d'Italie, à supposer qu'il en existât encore, semblaient se soucier fort peu de leur « cousin », qui de son côté ignorait profondément s'ils aimaient Dante ou le détestaient. Mais il s'entêtait à rendre vraisemblable l'illustre origine qu'il s'était attribuée. Peut-être avait-il fini par y croire lui-même. Certaines gens, à force de répéter les mêmes mensonges, réussissent à les tenir pour vérités.

XIII

PLAISIRS SANS JOIE

On aurait pu croire, en cette année 1785, que le comte de Rivarol trouvait du plaisir à vivre. Le fait est qu'il avait surmonté, dans les mois qui venaient de s'écouler, beaucoup d'obstacles, dont le moindre n'était pas sa paresse. Il avait mis au jour deux ouvrages considérables, sans parler de trois opuscules qui n'étaient pas négligeables. De sa vie il ne travaillerait jamais autant. Mais il en avait reçu sa récompense. Membre de l'Académie de Berlin, écrivain admiré dès son premier essai, il lui suffisait de poursuivre la carrière où d'autres triomphes l'attendaient. Il n'avait que trente-deux ans, et il était beau, aimable et spirituel.

Mais il s'ennuyait.

« La vie que je mène, écrivit-il à un de ses amis, est un drame si ennuyeux que je prétends toujours que c'est Mercier qui l'a fait. Autrefois je réparais en une heure huit jours de folie, et aujourd'hui il me faut huit grands jours de sagesse pour réparer une folie d'une heure. Ah ! que vous avez été bien inspiré de vous faire homme des champs ! »

Il avait goûté tous les plaisirs de son temps, et

il en connaissait maintenant la mélancolie. La civilisation s'épanouissait alors en une fleur si capiteuse que ceux qui s'en étaient grisés demeuraient blasés pour jamais. « Je ne veux plus aimer que les arbres et ma vieille Sophie », avait écrit deux ans auparavant Lauraguais, qui, déjà, quand sa fortune s'écroulait, avait songé à se retirer aux champs. Mais il lui avait manqué cent mille francs, et vainement avait-il essayé de les emprunter à Beaumarchais. Celui-ci, actif et fort, ne comprenait point ces goûts de retraite... « La campagne ! Plaisir de vieillard ! répondit-il. Surtout, monsieur le comte, pour un cerveau très allumé, comme le vôtre. »

Plaisir de vieillard, en effet. Mais combien de jeunes vieillards emplissaient la France, en ce temps-là ! L'effroyable maturité des cerveaux, qui se révélerait, si peu après, dans la grande crise dont on apercevait les premiers prodromes, s'accompagnait d'une immense fatigue. Cette société croyait aimer la nature par philosophie, et ce n'était que par un instinct de malade.

Ainsi, à trente-deux ans, et déjà célèbre, M. de Rivarol ne réussissait pas à être heureux. Qui l'était, d'ailleurs, autour de lui ? Seul peut-être le gros Champcenetz était capable de rire de tout, de la prison et des coups d'épée, de la fortune et de la gloire, comme il rirait plus tard de la mort même. Mais ni Lauraguais, toujours indigné contre quelque chose ou quelqu'un, ni l'amer Chamfort, que Rivarol voyait souvent, ni le sot marquis de Ximénès, ni même Claude-François n'étaient heureux.

Ce dernier surtout n'avait aucune raison de se louer de l'existence. Sa prose ni ses vers ne plaisaient à personne, *Isman* ne se vendait pas mieux que les *Chartreux*. Et il songeait à reprendre du service. Justement, le comte de Maillebois, qui levait une légion pour les États généraux de Hollande, était disposé à y accepter le chevalier de Rivarol en qualité de lieutenant. Mais quelque argent était indispensable pour le premier équipement. Avec vingt-cinq louis, Claude-François se tirerait d'affaire. Où les trouver? Il se tourmentait d'autant plus qu'il venait d'épouser une fille noble, mais pauvre.

Dans son désarroi, il eut recours à Beaumarchais, comme tout le monde. Et si sa belle-sœur avait lu la lettre qu'il écrivit, elle aurait pu répéter à bon droit qu'il compromettait son aîné :

« Il y a longtemps, monsieur, que je parle de vous, à haute voix, dans les sociétés où je vais. J'ai souvent relevé avec vigueur de jeunes sots et de vieux imbéciles, qui, sans fondement et sans raison, cherchaient à vous déprécier, à vous noircir même. Je suis parvenu à les faire taire en prêchant la vérité et en leur disant : « Connaissez-vous M. de « Beaumarchais? L'avez-vous jamais fréquenté? » On n'osait pas me dire oui. »

Beaumarchais, lisant ce préambule, dut sourire, en pensant à Lauraguais et à Rivarol lui-même. Étaient-ce eux, les jeunes sots et les vieux imbéciles? Mais le chevalier continuait :

« C'est ainsi que va le monde, monsieur. La

calomnie distille éternellement son venin sans précaution et sans ménagements. Moi-même j'en ai été la victime pour avoir fait imprimer quelques misérables vers dans les papiers publics. Une foule de garçons littérateurs se sont élevés contre moi. Ils ont cherché à tourmenter ma vie, et ils y ont réussi parce que je suis violent et sensible. Aussi ai-je absolument abandonné ce triste métier. Je vais continuer celui des armes, que j'avais négligé pour l'étude des lettres, et je tâcherai de m'y distinguer comme mes aïeux. »

Ici, Beaumarchais sourit de nouveau, et poursuivit sa lecture :

« J'ai obtenu depuis peu un emploi au service des États généraux de Hollande. Ma famille demeure en Languedoc et je dois partir incessamment ; je n'ai pas le temps de m'adresser à elle. A Paris, j'ai beaucoup de connaissances et je n'y ai qu'un ami, et cet ami n'est pas du tout à l'aise.

« D'après ces aveux, monsieur, je vous prierais instamment d'avoir la bonté de me prêter vingt-cinq louis : me les refuser, ce serait me faire manquer l'état qui peut me donner l'existence que je n'ai pas... Permettez-moi, monsieur, de vous faire le petit cadeau d'un petit poème que je publiai l'année dernière et d'un petit roman que je viens de faire imprimer... »

Beaumarchais ne prêta pas les vingt-cinq louis qui lui étaient demandés. Il mit la lettre dans le dossier des emprunteurs, où déjà se trouvait une si abondante correspondance de la comtesse de

Rivarol. On peut penser qu'il n'est pas agréable, pour un homme dédaigneux, d'avoir une famille besogneuse. Rivarol détestait Beaumarchais, que son frère et sa femme sollicitaient. Il méprisait Restif de la Bretonne, dont il disait, comme de Mercier, que ses ouvrages étaient pensés dans la rue et écrits sur la borne. Mais Restif pouvait montrer à tout venant des billets comme celui-ci :

« La comtesse de Rivarol prie M. Restif de vouloir bien lui faire l'honneur de passer chez elle, demain vendredi dans la matinée, ou samedi, si cela lui convient mieux. Elle a l'honneur de lui souhaiter le bonjour, et de lui faire mille compliments sur la *Paysanne*. Cet admirable ouvrage l'a fait revenir de sa prévention contre les hommes, puisque c'est un homme qui a su peindre avec tant d'énergie l'âme sublime de deux femmes... »

Et l'on ne sait quels billets eussent pu montrer ceux qui connaissaient une des sœurs de Rivarol, Françoise, qui, elle aussi, avait quitté Bagnols, et se disait mariée à un baron de Beauvert, que ne nommait aucun nobiliaire, et que personne n'avait jamais rencontré, ce qui faisait douter qu'il existât. Elle était belle et vivait librement. Son aîné, cependant, ne songeait pas à la renier et il se montrait parfois avec elle. Un soir, il s'était écrit à lui-même :

« Ce qu'il faut éviter en morale, c'est de placer sa vertu dans les actes indifférents, comme de garder sa virginité. »

Dès lors, Françoise, sans le scandaliser, pouvait se comporter comme elle l'entendait. Il ne l'en

blâmerait point. De même, son frère pouvait écrire humblement à Beaumarchais. Il en avait le droit, puisqu'il n'était pas riche, et que « il y a des vertus qu'on ne peut exercer que quand on est riche ». Quant à sa femme, il s'en désintéressait. Une seule chose pouvait l'irriter ou le choquer : une phrase mauvaise ou sottie. Mais un frère agaçant, une sœur suspecte, une femme geignante et pauvre, bah !

Le monde était complaisant, et Rivarol, en dépit de sa sœur et de sa femme, allait dîner chez Mme de Polignac, ou chez cette belle et spirituelle marquise de Coigny, si adulée que Marie-Antoinette disait : « Elle est reine à Paris, et je ne suis que reine de Versailles. » Cependant il arrivait que certains convives, éblouis, après tant d'autres, par la conversation incomparable du virtuose, chuchotaient parfois, avec regret, en quittant le salon :

— Il est dommage qu'il soit sans mœurs. On ne peut, sans crainte, le recevoir chez soi.

Et certains jours, on rapportait à Rivarol les propos peu bienveillants que l'on avait tenus sur lui. Mais il haussait les épaules :

— Que m'importe que quelques oisons femelles me jugent nonchalamment en jouant au loto !

Claude-François aurait crié. Champcenetz se serait battu. Lauraguais eût écrit des lettres cinglantes. Le comte de Rivarol dédaignait. Il ne sentait aucune injure qui ne visait point son style.

Mais le dilettantisme et le scepticisme ne font pas des heureux. Il ne s'amuse pas. Il y avait si peu d'hommes qu'il jugeât dignes de son commerce !

Et pour les femmes, il en était las. Déjà il avait dépassé l'âge où les sens impérieux jettent dans les aventures, et, de son élégante écriture, il avait recopié sur une de ses feuilles le précepte épicurien : « *Namque voluptates commendat rarior usus*, la volupté s'augmente de sa rareté même. » Sur une autre feuille, une confidence jetée attestait qu'il avait renoncé aux liaisons suivies :

— Pourquoi ce libertinage éternel ? Toujours la fille !...

— Eh ! oui, félicitez-moi ; ma maîtresse a toujours quinze ans, et je ne reçois pas de billets du matin.

L'amour est une lourde charge pour un cœur sans dévouement. M. de Rivarol voulait bien échanger de fins propos avec les belles. Il savait qu'aucun auditoire n'est plus aimable et n'excite mieux l'esprit. Il aimait à plaire. Mais toutes ses expériences étaient faites, et il ne voulait plus de chaînes.

Non qu'il eût envie de travailler. Il se contentait de parler ses futurs ouvrages. Il parlait même son dictionnaire. Mais les libraires n'obtenaient rien de lui. L'un d'eux vint un matin le trouver :

— J'ai si bien vendu tous vos livres, lui dit-il, que l'idée m'est venue de vous proposer un accord. Donnez-moi un volume par mois, sur le sujet que vous voudrez. Et je vous compterai mille livres.

— Ah ! dit Rivarol en riant, un volume par mois ! Y pensez-vous, mon ami ? Allez chez Restif de la Bretonne. C'est l'homme qu'il vous faut.

— Restif ! s'écria le libraire, bon ! Je ne lui don-

nerais pas quarante francs de ce dont je vous offre quarante louis !

Il est vrai qu'il était fou de lui demander douze volumes par an. Mais du moins aurait-il pu en écrire un. Or il n'y songeait point. Il se reposait dans son succès et dans sa paresse, et, pas plus que par le passé, ne songeait à gagner de l'argent. Il avait espéré obtenir, après le *Discours*, une pension du roi. Le ministre vit un jour sur la liste de gens de lettres demandant à participer aux générosités de la cassette, les deux lignes suivantes :

« M. le comte de Rivarol, auteur du *Discours* sur l'Universalité de la langue française. Est sans fortune. »

Et le conseiller chargé de préparer la décision du ministre avait ajouté :

« Le ton de philosophie qui règne dans son *Discours* a été fortement relevé par l'*Année littéraire*. Il a beaucoup d'esprit, et un encouragement qu'on lui continuerait chaque année, s'il se dévouait aux bons principes, serait une considération pour l'empêcher de suivre son inclination vers ceux qui sont dangereux. »

Mais le ministre, peu convaincu, écrivit sèchement en marge :

Rien.

Rivarol n'avait rien de ce qu'il fallait pour plaire au vertueux Louis XVI.

Il reçut néanmoins une pension. Ce fut de Monsieur. Ce prince malicieux et lettré devait naturellement avoir de la sympathie pour un homme d'esprit qui écrivait si bien.

XIV

UNE TEMPÊTE DANS LES ENCRIERS

Rivarol retomba dans sa chère paresse. En vain Panckoucke, désireux de retrouver un collaborateur devenu célèbre, lui avait rouvert les portes du *Mercur*. Il n'obtint de lui, en un an, que trois articles. M. le comte de Rivarol, membre de l'Académie de Berlin, se reposait sur ses jeunes lauriers. L'ouvrage qu'il projetait de donner au public, ce fameux dictionnaire où il devait, assurait-il, « refondre entièrement la langue française et la brasser jusque dans ses fondements, » était une si vaste entreprise que personne ne pouvait s'étonner qu'elle exigeât de longs délais. Au vrai, c'est à peine si quelques notes grammaticales ou philosophiques glissaient parfois dans les petits sacs, sans ordre ni plan.

Il passait sa vie avec Champcenetz, plus jovial que jamais et qui n'était pas homme à le presser d'écrire un dictionnaire. Ce gros garçon riant sans cesse n'aimait que la plaisanterie, et tout lui était bon qui ressemblait à une farce. Il venait encore de passer dix-huit mois au château de Ham, pour avoir trop vilainement parlé, en petits vers, de ses

créanciers et même de sa famille. Mais les emprisonnements ne le corrigeaient point. Il s'obstinait, et chantait :

Qu'à dire ainsi son avis
On trouve mille ennemis,
Et qu'avec un peu d'adresse,
D'impudence et de bassesse
On puisse avoir quelque éclat,
C'est plat,
Très plat,
Et je n'en fais nul état.
Moi, je trouve qu'il faut tout dire
Et j'aime à rire.

Dans sa cellule de Ham, il avait composé un petit ouvrage qu'il publia dès qu'il fut libre, et où il se flattait d'être « sans frein » :

L'inimitié des sots est le plus noble apanage
Des mortels sans frein comme nous.

Il est vrai qu'il ne respectait personne. Aussi se plaisait-il particulièrement avec Rivarol qui n'aimait personne. A eux se joignaient Barruel, qui, pour se distinguer d'un homonyme, se faisait maintenant appeler Barruel-Beauvert, et puis le beau comte de Tilly, dont la vie, à vingt-trois ans, était déjà pleine d'orages, et Claude-François, enfin.

Claude-François, décidément, n'était point parti pour la Hollande. A peine était-il resté trois semaines inscrit sur les contrôles de la légion étrangère du comte de Maillebois. Il y avait gagné un beau brevet de lieutenant, timbré d'un large cachet

de cire rouge, et rédigé en allemand, où il était officiellement appelé « le chevalier de Rivarol ». Ainsi y aurait-il maintenant pour l'avenir une preuve que les Rivarol étaient nobles, et même il n'y aurait jamais que celle-là. Sitôt qu'il avait tenu en mains son brevet, Claude-François était passé aux gardes du corps. Contrairement à ce qu'il avait écrit à Beaumarchais, il ne renonçait pas aux lettres. Il s'était lancé dans la tragédie, et venait d'achever une mauvaise pièce : *Guillaume le Conquérant*. Son aîné l'avait lue et critiquée. Puis tout bas il avait dit en souriant :

— Jérémie serait un bouffon à côté de lui.

Pour lui, il ne voulait point être un Jérémie. Quand il ne faisait pas penser, il entendait faire rire, et aux dépens de quelqu'un, s'il était possible. Or, M. de Beaumarchais, qu'il ne pouvait supporter, fit représenter à l'Opéra une manière de comédie musicale, qui était intitulée *Tarare*. C'était une œuvre étrange où l'auteur s'était proposé de célébrer, avec le concours de l'orchestre et des meilleurs chanteurs, la dignité de l'homme. Aussitôt parut le *Récit du portier du sieur Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais*. Ce portier racontait, en parodiant le récit de Thérémène, les déboires de son maître, et l'on reconnut en quelques-uns des vers la railerie ailée de Rivarol. Mais, à vrai dire, on crut sentir en mille endroits la moquerie plus pesante de Champcenetz. La pièce n'était pas des mieux réussies, et mieux eût valu que Rivarol s'en abstînt. Ces opuscules ne convenaient point à son nouveau

personnage. Mais le vieil homme s'était réveillé en lui. Un ami gai arrive, souffle un bon mot. On le saisit au vol, on l'encadre en une courte pièce qui est bientôt imprimée. Ainsi avait-il fait pour *le Chou et le Navet*, jadis. Ainsi fit-il pour le *Récit du portier*. Ainsi allait-il faire quelques mois après pour une parodie du *Songe d'Athalie*, dirigée à la fois contre Mme de Genlis et contre Buffon lui-même.

Naguère encore il révérait ce grand homme. Il en avait reçu des compliments dont il tirait gloire, et souvent s'était assis à sa table. Mais, pour des raisons qu'il ne disait à personne, il était maintenant brouillé avec lui. Il ne s'était encore permis que des mots contre le fils de Buffon. Il répétait dans les salons :

— C'est un des plus mauvais chapitres de l'*Histoire naturelle* de son père.

Et il assurait même avoir dit à l'écrivain :

— Il y a une si grande distance de vous à lui que l'univers passerait entre vous deux.

Mais ce n'était point là de quoi irriter Buffon, et amener une rupture complète. On ne sut jamais les mystérieux motifs de cette antipathie soudaine.

Buffon fréquentait assidûment le salon de Saint-Ouen, où il entourait Mme Necker de ses soins octogénaires. Rivarol n'y allait point. Il avait les mêmes ennemis que Lauraguais et détestait par conséquent Necker et sa maison. A quelqu'un qui lui demandait son opinion sur Mme de Staël il avait une fois sèchement répondu : « Je n'aime que les sexes prononcés. »

De même on rencontrait souvent Buffon dans le salon du Palais-Royal, où trônait Mme de Genlis, et Rivarol professait pour le duc d'Orléans, ses favoris et son entourage une haine qu'il n'expliquait pas plus que ses autres sentiments. Or, Mme de Genlis, en cette année 1787, s'avisa de publier un ouvrage sur « la religion considérée comme l'unique base du bonheur et de la véritable philosophie », et Buffon lui écrivit à ce propos des félicitations majestueuses. C'en fut assez pour irriter Rivarol, demeuré voltairien et « philosophe ». D'un trait il parodia le *Songe d'Athalie*. Mme de Genlis parlait :

L'image de Buffon devant moi s'est montrée
Comme au jardin du roi pompeusement parée :
Ses malheurs n'avaient pas abattu sa fierté,
Même il usait encor de ce style apprêté
Dont il eut soin de peindre et d'orner son ouvrage
Pour éviter des ans l'inévitable outrage.
Tremble ! ma noble fille et trop digne de moi,
Le parti de Voltaire a prévalu sur toi ;
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille !... En achevant ces mots épouvantables,
L'Histoire naturelle a paru se baisser :
Et moi je lui tendais les mains pour la presser.
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
De quadrupèdes morts et traînés dans la fange.
De reptiles, d'oiseaux et d'insectes affreux
Que Bexon et Gueneau se disputaient entre eux.

Bexon et Gueneau (de Montbéliard) étaient les collaborateurs de Buffon, et, dans une note, Rivarol

faisait observer que le style de leur maître n'était sans doute pas aussi remarquable qu'on le pouvait penser, puisqu'ils l'imitaient si parfaitement qu'on ne distinguait point leurs phrases des siennes. Il raillait le grand homme, en rappelant « la belle et modeste statue de lui qu'il est exposé à rencontrer tous les jours sur son escalier », et montrait enfin tant d'impertinence que l'opuscule eut le plus grand succès de méchanceté.

Il ne le signa point de son nom, ce qui n'était pas étonnant puisque telle était son habitude. Mais il eut l'audace de le signer du nom d'un autre. Il l'attribua sans aucun scrupule à Grimod de la Reynière, qui, effaré, désavoua. Mais Rivarol imprima dans une seconde édition un faux désaveu qui fit douter du véritable, et il fallut de longues semaines avant que la mystification fût dévoilée.

« Je suis fort aise, écrivit Grimod à un de ses amis, que le public commence à être un peu détrompé sur ce libelle, et il est inouï que M. de Rivarol, à qui je n'ai jamais fait de mal, et qui est l'ami de plusieurs des miens, se soit permis cette gaieté sur mon compte. J'ai été obligé de répondre, d'écrire, tout cela m'a fatigué, tracassé ! On dit que je suis méchant, et l'on se permet contre moi des noirceurs qui ne me tomberaient pas seulement dans l'idée. »

Bah ! qu'importait à Rivarol et à Champcenetz, pourvu qu'ils prissent quelque amusement à cette « noirceur ». Déjà ils étaient sur le point de susciter la fureur de plus de six cents auteurs, d'un seul coup.



Le 1^{er} janvier 1788 apporta les innombrables almanachs qui voyaient le jour à chaque nouvelle année. C'étaient de charmants petits volumes, soigneusement imprimés et galamment reliés, mais remplis de fadaises. *Almanach des Muses*, *Almanach des Grâces*, *Étrennes lyriques*, *Étrennes de Polymnie*, ou *Étrennes de Mnémosyne* offraient au public une indigente moisson de sonnets, de couplets, de chansons et d'épigrammes, signés de noms obscurs, parfois comiques... Et l'on entend rire Champcenez, découvrant des poètes qui s'appelaient Minau de la Mistringue, Doigni du Monceau, Fenouillot de Falbaire, Landreau de Maine-au-Pic, Delormel de la Ratière ou Cailhava de Lestandoux.

Les deux amis eurent l'idée de dresser la liste de ces insectes de la littérature, et d'en composer à leur tour un almanach qui serait la critique des autres almanachs. Tous les mauvais poètes, tous les dramaturges ridicules, tous les écrivains impuissants ou ratés défileraient par ordre alphabétique. Ils défilèrent en effet. Un seul manqua au cortège. Ce fut un certain Claude-François de Rivarol.

Chaque nom était suivi d'une brève notice. Tantôt en trois mots, tantôt en quelques lignes, on les accablait sous des éloges incroyables. L'ouvrage s'appelait le *Petit Almanach des Grands Hommes*, et on ne parle aux grands hommes qu'avec

respect. Aussi Rivarol et Champcenetz usèrent-ils le plus souvent de l'ironie et de l'antiphrase :

— Si on nous laisse faire, disait en riant Rivarol, il n'y aura bientôt plus un mot innocent dans la langue.

Feuille à feuille, ils envoyaient l'ouvrage à l'imprimeur. Ils l'eurent achevé en quelques soirées et, dès les premiers jours de février, les libraires purent le mettre en vente.

Aussitôt une tempête de colères et de haines souffla à travers les cafés littéraires. M. Morandet apprenait que « ses épigrammes ont fait honneur à son cœur ». M. Raté, que « sa manière est tellement à lui qu'on nomme ses couplets : les Ratés » ; M. Richer, que son nom irait à la postérité « comme le nom d'Orphée, de Musée et de tant d'autres dont il ne reste plus en effet que le nom ». Ainsi tout au long de deux cent cinquante pages. Aucun auteur minuscule n'était omis. Mais de moins petits se trouvaient en leur compagnie. Garat, ouvrant le recueil, put voir que son ennemi ne l'avait pas oublié. Rivarol affectait de ne point le reconnaître sous le pseudonyme dont il usait au *Mercur*, et de le prendre pour « un moine basque de la plus grande réputation ». Mais dans un errata, placé à la fin du volume, il écrivait :

« Cosseph de Ustariz. — On vient de nous apprendre que ce n'est point un moine basque, mais M. Garat, professeur au lycée, qui se déguise quelquefois ainsi pour savoir ce qu'on pense de lui quand son nom n'en impose pas. On assure que

le Grand Seigneur a souvent recours à ce stratagème, et qu'il attrape de fort bonnes vérités dans les cafés de Constantinople à la faveur de ses déguisements. »

Beaumarchais n'était pas non plus négligé. Après son nom, il y avait cette seule indication :

« Beaumarchais. — Voyez M. Gudin de la Brenellerie. »

Gudin de la Brenellerie était un auteur fort plat, mais l'ami intime de Beaumarchais. Le seul fait de les désigner l'un par l'autre était déjà une injure. Mais, au surplus, la notice de Gudin de la Brenellerie était ainsi conçue :

« Gudin de la Brenellerie. — Moins célèbre par six volumes de beaux vers et les cabales qui ont fait tomber ses pièces au Français que par son amitié pour M. de Beaumarchais... M. Gudin, charmé que son ami écrasât Quinault, le console des cris de l'envie par l'exemple de Socrate, d'Aristide et de Voltaire, avec qui M. de Beaumarchais a en effet des rapports frappants. Seulement on peut dire que M. de Beaumarchais, ainsi que feu M. de Ramponeau, est infiniment plus connu que Socrate et Voltaire : son nom a toute la vogue d'un pont-neuf. »

Cubières chercha son nom. Il le trouva, avec cette indication : Voyez M. le chevalier de Palmezeaux. Car c'est ainsi qu'il se faisait maintenant appeler, on ne sait pourquoi. A l'article Palmezeaux, il y avait diverses gentilleses :

« Le plus pur, le plus riche et le plus brillant modèle que nous puissions proposer à la jeunesse :

ses soixante volumes de vers et de prose forment aujourd'hui une collection qui ne laisse plus d'excuse au jeune écrivain qui ne demande que des exemples. L'extrême activité de M. le chevalier de Cubières, et son admirable régularité dans les Almanachs, devraient faire rougir plus d'un homme de lettres. Nous avons en ce moment onze recueils de vers sous les yeux, dans lesquels tout manquerait plutôt que M. le chevalier de Cubières ; et ce n'est pas un seul morceau à chacun qu'il distribue mesquinement ; ce sont des douzaines de pièces à la fois jetées avec magnificence dans les almanachs riches ou pauvres, sans distinction. Il est de ces recueils indigents pour qui M. le chevalier de Cubières est une vraie providence. Parmi les quatre-vingts pièces qu'il nous a données en ce mois de janvier, sans préjudicier en rien à la collection de ses œuvres qui va toujours, on a distingué un *Dialogue entre les Fauteuils de l'Académie*. » Le premier fauteuil prend la parole et dit :

De l'Impromptu le dieu troublant ma fantaisie
De raisonner en vers me souffle le désir ;
Raisonner en vers ! quel plaisir !
Cédons à la fureur dont ma bourse est saisie, etc.

Le second fauteuil répond :

Mes coussins sont enflammés, etc.
Le feu jaillit de mes clous menaçants, etc.

On ne fait pas ces vers-là sans son tapissier. »

A cette lecture Cubières s'enflamma. Il se mit

d'abord à la recherche des auteurs, et ce fut naturellement Champcenetz qu'il rencontra le premier. Le gros garçon, comme on pense, ne se déroba point. Il se déclara l'auteur de la notice. Et le lendemain, suivant son habitude, il reçut un coup d'épée en combat régulier. Son énorme personne fournissait aux ferrailleurs une cible si vaste que le plus maladroit savait l'atteindre.

Mais Cubières, après ce duel heureux, ne se trouva point vengé. Il avait reconnu les traits de son ancien camarade, et il brûlait de s'en prendre à lui.

Aussi écrivit-il d'un jet une satire en vers. C'était un dialogue entre un certain comte Grifolin et un certain marquis Zinzolin. Le premier racontait sa vie à l'autre qui bientôt en était écœuré :

Par mon père jeté dans la cléricature,
J'étudiai Sanchez, de *Matrimonio*
Et du grand saint Thomas la somme *in-folio*.
De ces graves docteurs j'épuisai la science
Et m'instruisis à fond des cas de conscience.
J'aurais pu terrasser Bayle, Servet, Jurieu
Et, soit dit entre nous, je ne crois pas en Dieu.
Messieurs de Sainte-Garde aiment peu qu'on s'avise
De préférer Lucrèce aux livres de Moïse :
C'était là mon défaut.....

Ici, Cubières, se rappelant le jeune compagnon qui, dix-sept ans plus tôt, l'émerveillait par ses propos, ne put se retenir de piquer une note. Il écrivit :

« Le comte Grifolin a été quelque temps à Avignon, au séminaire Sainte-Garde. On l'appelait alors

le bel abbé. Il avait des dispositions très heureuses aux belles-lettres, et annonçait un génie supérieur. Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé? »

Puis il continua, racontant en vers trop faciles la transformation de Rivarol en Deparcieux, le passage au *Mercur*, le pamphlet contre l'abbé Delille, traitant le Discours sur l'Université d'insipide harangue, etc., etc., jusqu'à ce qu'enfin le marquis Zinzolin, dégoûté des aveux du comte Grifolin, lui signifiait leur rupture :

Comte, je ne veux plus tuer les gens pour vous.

.
Ainsi donc, retournez aux rives du Gardon.

De vos nobles aïeux cultivez l'héritage

Et plantez-y des choux ; les choux dans votre ouvrage
Ont avec les navets caqueté longuement.

Il vaut mieux s'en nourrir et vivre honnêtement.

Où Cubières ferait-il imprimer ce factum? Il songea à Beaumarchais qui avait établi à Kehl une imprimerie, d'où sortait la fameuse édition des œuvres complètes de Voltaire. Fanny de Beauharnais était liée avec l'auteur de Figaro. Sur ses instances, quelques années auparavant, il avait prêté à Dorat une très grosse somme. Il prêterait certainement ses imprimeurs à Cubières, et avec d'autant plus de complaisance qu'il devait être furieux lui aussi. Elle lui écrivit. Mais il ne répondit pas sur-le-champ. Son ancienne popularité avait beaucoup diminué, et il n'avait pas grande envie de se jeter lui-même dans la bataille. Ce ne fut qu'au moment

où Cubières avait découvert un éditeur que Fanny de Beauharnais reçut la réponse que voici :

« Madame la comtesse, si je n'ai point fait ce que vous me demandiez, c'est que j'ai jugé que votre demande n'était point ce qu'il fallait faire. Tout ce qui s'imprime à Kehl a le cachet de cette imprimerie, qui ne se sert que des caractères de Baskerville ; de plus on attendrait six semaines, c'est trop long pour de petits pâtés qui doivent se manger tout brûlants.

« J'ai donc fait chercher un bon limier de librairie, et mon intention était de l'adresser à M. le chevalier de Cubières. Le diable d'homme n'est venu qu'hier. J'avais porté mes vues si juste, qu'il m'a appris lui-même que Roger, libraire, quai des Augustins, imprime votre affaire. Ainsi, tout concourait à vous servir pendant que vous pensiez que je vous négligeais.

« La pièce est fort jolie... Mais à quatre lieues d'ici personne ne sait que Grifolin et Zinzolin s'appellent *tel* et *tel*. Il faudrait, je crois, qu'on imprimât en tête : Dialogue entre Griffolin *tel* et Zinzolin *tel*, et laisser le poème comme il est.

« J'ai trouvé encore qu'on n'avait pas fait porter le cinglon sur la partie sensible : qu'un nommé Longchamp, fils d'un cabaretier de Bagnols, se fait appeler comte un tel, cela mérite une place, soit dans les vers, soit dans la prose. »

Ayant donné ces judicieux conseils, Beaumarchais ajoutait :

« Au reste, madame, je crains qu'on ne donne

à ces pamphlets l'importance qui leur manque en s'en occupant trop. Toute réponse est l'aliment d'une réplique dans cette guerre de mauvaise foi. Je rends grâce à l'auteur de sa bonne opinion de moi ; mais ma plus chère qualité est l'indifférence profonde que j'ai pour toutes ces attaques. On répond trop à ces gens-là. »

Ce haut dédain ne l'empêcha point de composer lui-même un quatrain :

Au Noble Hôtel de la Vermine :
On loge ici très proprement,
Rivarol y fait la cuisine,
Et Champcenetz l'appartement.

Car il pensait en effet que le plus sûr moyen d'offenser et de blesser Rivarol était de lui rappeler sa famille. Et tous les petits auteurs exaspérés pensaient de même. Une pluie d'épigrammes s'abattit sur le pamphlétaire détesté :

Jadis je tournai la broche,
Aujourd'hui je suis seigneur.
Je suis comte sans reproche
Et je prouve ma grandeur,
Car le roi de la basoche,
Pour m'accorder cet honneur,
Me fit clerc de procureur.

De l'état judiciaire
Bientôt je laissai l'état
Et je m'en fus à Cythère
Faire l'amour en rabat.
Pour l'honneur de la tonsure,

Je quittai mon saint métier.
Je voulus une autre allure
Et me fis chevalier.
Mais une triste aventure
Me fit tomber mon cimier
Jusques au fond d'un borbier.

Un tel coup de la police
Eût fait trembler un poltron.
Moi qui ne suis pas novice
Je pris bien un autre ton.
Mon art, malgré la justice,
Me fit comte sans façon
Et je le suis tout de bon.

Ou bien :

Çà, mon cher Rivarol, par ma foi tu nous gausses?

Toi, fils d'un si bon cuisinier,
Toi qui devrais à fond connaître le métier,
Pourquoi ne mets-tu pas plus de sel dans tes sauces?

Et d'autres, infatigablement, venaient à la res-
cousse :

Le vin qu'au Pont-du-Gard ton père a débité
Ne ressemblait en rien au céleste Breuvage.

Garat ne bougeait pas. Mais son ami M.-J. Chénier se jeta dans la bataille. Il figurait, lui aussi, dans l'almanach. Deux lignes l'accusaient de diriger les *Étrennes de Polymnie*, ce qui, d'ailleurs, était inexact mais peu méchant. Il entra pourtant en fureur, car il était susceptible et irritable comme une femme, et la seule présence de son nom sur

une liste de gens ridicules était une offense qu'il ne pouvait supporter. En quelques jours, lui aussi, il composa un dialogue en vers. Cette fois c'était le Public qui conversait avec l'Anonyme. Mais les vers lourds et violents montraient trop de colère. Tous ceux qui répondaient à Rivarol semblaient donner des coups de bâton en échange de coups de griffe. Si bien qu'à travers cette longue querelle, il demeurait assez sympathique, comme un subtil Athénien injurié par des Béotiens.

Certains, d'ailleurs, ne se contentèrent pas des outrages et lui donnèrent effectivement des coups de bâton. Un soir, dans la rue Saint-Honoré, près de la rue de l'Échelle, il fut assailli par quelques gaillards qui l'assommèrent à demi. Il ne se plaignit pas. Il n'aimait pas faire de bruit autour de sa vie. Et du reste, il ne songeait déjà plus au *Petit Almanach*. Il s'était mis à écrire un petit ouvrage en réponse à M. Necker.

*
* *

M. Necker venait de publier un ouvrage sur l'importance des opinions religieuses. Quelques esprits, sentant venir une tempête épouvantable, commençaient à s'effrayer de l'impiété. Et il est curieux que Mme de Genlis et Necker, à quelques mois de distance, se fussent voués à la même tâche. Rivarol répondit à Necker autrement qu'il n'avait répondu à la « savante gouverneur ». Il ne se contenta point de parodier quelques vers. Il entama une discussion en deux longues lettres fougueuses.

Jamais peut-être son style ne fut plus brillant. Chaque page était semée de sentences frappées en médailles. L'expérience n'était pas encore venue qui lui montrerait que le ministre, cherchant un frein au déchaînement qu'il prévoyait, avait raison. Ses *Lettres à Necker*, si elles avaient été répandues dans le public, seraient peut-être rangées aujourd'hui parmi les ouvrages qui hâtèrent la Révolution. Mais ce n'était point pour le peuple qu'il écrivait, et une note l'exprimait formellement : « Je n'aurais pas publié cette lettre si je n'étais assuré de cette vérité que le peuple ne lit point. » Car il connaissait le danger des propagandes. Mais il pensait pourtant que la religion était inutile, et qu'on pouvait bien le dire entre soi, sans que le peuple en sût rien. Plus tard, au sein de l'orage, il abjura cette doctrine qui eût paru excessive à Voltaire lui-même. Il regrettera l'ancre qui retenait le navire. Mais, pour le moment, il était un révolutionnaire intellectuel. A travers les arguments philosophiques qu'il opposait à Necker, apparaissaient des phrases inquiétantes :

« Plaisant dédommagement à proposer à un peuple écrasé d'impôts et opprimé par les puissances, que l'enfer pour les riches et le paradis pour les pauvres ! Les mauvais gouvernements ne demandent pas mieux qu'un langage qui tend à faire des esclaves plus soumis et des victimes plus résignées.

« La religion met une barrière autour des possessions du riche ; et, si le pauvre est opprimé, il n'y a que la religion qui puisse rendre sa lâcheté méritoire.

« Si la religion est si nécessaire au peuple, c'est moins pour le rendre heureux que pour lui faire supporter son malheur. Quand on a rendu ce monde insupportable aux hommes, il faut bien leur en promettre un autre.

« Que mon laquais ne me tue pas au fond d'un bois parce qu'il a peur du diable, je n'irai pas ôter un tel frein à cette âme grossière, comme je ne voudrais pas lui ôter la crainte du gibet ; ne pouvant en faire un honnête homme, j'en fais un dévot.

« Dire que la religion est nécessaire au peuple, c'est convenir qu'on reste sans garantie avec lui dès qu'il vient à s'éclairer ; c'est dire, en un mot, qu'on est sans garantie avec les gens d'esprit.

« Les enfants du peuple, plus immédiatement soumis aux prêtres, gardent leurs pratiques religieuses pour expier un jour les péchés où l'occasion les poussera. Les enfants des riches perdent en entrant dans le monde leur éducation théologique, et, comme si on les avait trompés en tout, ils ne retiennent pas même, dans cet abandon général, le peu de morale mêlée aux leçons de l'enfance. Il résulte de tout cela une société d'égoïstes et de dupes, d'hypocrites et de malheureux. »

Et il prêchait une éducation sans religion, et, si l'on peut dire, la morale laïque :

« Que le gouvernement forme une institution publique où les principales familles du royaume enverront leurs enfants (je dis les principales familles, car c'est surtout en France qu'il faudrait

faire tourner au profit de la vertu la superstition de la naissance) ; qu'on donne à ces enfants l'éducation morale des Spartiates, ou celle de Cyrus chez les Perses, ou celle de Télémaque, et la nation aura bientôt des hommes que la religion n'a pas pu produire, et que la cour ne pourra corrompre. Si on les marie ensuite à des filles dignes d'eux et que ces nouvelles maisons soient inexorablement fermées à tout homme immoral, la nation elle-même changera. La vertu ne demande qu'habitude, mais l'habitude exige l'enfance.

« Il faut que les philosophes mettent enfin autant d'ardeur à répandre la morale que les prêtres en ont toujours mis à propager la religion.

« La religion ne serait pas si indispensable aux pauvres si les riches ne manquaient pas tant de morale. »

Tous ces propos, Rivarol devait plus tard les contredire à la lueur de l'immense incendie qu'il ne voyait pas couvrir. Ici, Necker montrait une clairvoyance supérieure à la sienne. Il semble que peu de gens aient aperçu la catastrophe avant qu'elle se fût produite. Ce garçon froid, si pénétrant, semblait ne rien deviner encore. Tant d'autres, il est vrai, parmi les plus grands et les plus haut placés, ne devinaient rien ! Cependant, il fréquentait assidûment chez le principal ministre, Loménie de Brienne, et l'on disait même qu'il lui avait prêté sa plume pour la rédaction des fameux édits. Il faut croire que les ministères sont de mauvais postes d'observation.



Il habitait maintenant avec Françoise, et une autre de ses sœurs, Paule, qui n'avait que seize ans, et venait d'arriver de Bagnols. Sa femme était complètement oubliée. Il reçut bien une réclamation du sieur Jourdain, avocat au conseil, qui, « sachant qu'elle était absolument à la merci de ce monde, n'ayant rien ni personne sur qui compter, lui avait avancé quatre cent soixante-deux livres pour satisfaire à ses plus pressants besoins de nourriture comme de logement ». Mais il répondit au sieur Jourdain :

« Il est naturel et indispensable que je paye d'abord mes dettes personnelles. Je songerai ensuite aux dettes de Mme de Rivarol. »

Et il loua, pour ses deux sœurs et lui, un appartement dans la maison du confiseur Cherrain, rue Neuve-des-Petits-Champs. Ses ennemis en profitèrent pour répandre des bruits infâmes :

Ce tavernier, blasphémant la pudeur,
En enrageant, de cuistre s'est fait comte.
Il vend son encre, et sa femme et sa honte,
De ses sœurs mêmes il vendit la laideur.

Car la querelle ne s'éteignait pas. En 1789, pouvait-on penser à autre chose qu'au rappel de Necker, à la convocation des États généraux et au désordre des finances. De loin nous avons peine

à le croire. Mais, au moment où les convulsions sociales se préparent et même quand elles sont déclarées, les gens cependant vont, viennent, lisent, écrivent, et poursuivent leurs petites affaires. C'est en 1789 que parurent les *Bagnolaises*, ou « Étrennes à M. le comte de Rivarol, présentées à Son Excellence par une société de grands hommes ». C'était un long pamphlet de quatre-vingt-deux pages, spirituellement écrit, et dont on ne sut jamais avec certitude quel était l'auteur. On soupçonna Cérutti, qui pourtant n'avait pas été nommé dans le *Petit Almanach*. Si c'était lui, il avait dû, avant d'écrire, tenir quelques conversations avec Cubières.

Ce pamphlet prenait la forme d'une correspondance supposée entre Rivarol et son père. Les premières lettres le montraient au collège où l'évêque payait sa pension. Il portait une culotte de peau de mouton teinte en noir, des bas de laine, des souliers à double couture garnis de clous tout autour et un mouchoir bleu au cou. Le dimanche, il mettait des petits sabots neufs, le bonnet de coton que lui avait fait sa sœur et son habit de peluche. Plus tard il entra au séminaire mais s'en échappait, partait pour Paris à pied, sans argent. Il rencontrait les valets de l'acteur Préville, soupait avec eux, et, affublé d'une vieille redingote qu'ils lui prêtaient, montait en leur compagnie derrière la voiture. A Paris, la femme d'un tailleur imbécile subvenait à ses dépenses. Il était précepteur à Versailles chez un gentilhomme, écrivait les lettres galantes d'un duc sans esprit et soupait en habit

violet chez des impures. Marié enfin, avec une personne qu'il avait rencontrée au Luxembourg, il découvrait bientôt que, au rebours de ce qu'il avait cru, elle était d'humble famille et n'avait pas d'argent. Il s'en séparait alors, vivait avec ses sœurs et son frère, publiait le *Petit Almanach*, refusait de se battre en duel avec Beaumier qu'il y avait nommé, et qui le rouait de coups de bâton. Il fréquentait Loménie de Brienne et, tombé avec ce ministre, écrivait mélancoliquement :

« Mes épaules sont condamnées à jamais à payer les lettres de change que mon estomac a tirées sur mon esprit. »

En un autre temps il est possible que cette satire eût obtenu quelque succès. Elle contenait sans doute, à côté de faussetés, des détails exacts dont la malignité publique eût pu se divertir. Mais le temps approchait où d'autres disputes allaient remplacer les disputes littéraires. Paris bientôt n'eut plus d'oreilles pour les démêlés des gens de lettres. Quelques semaines encore, et ce fut la Révolution.

XV

L'APPROCHE DE LA TOURMENTE

Ah ! qu'importe maintenant un grimaud racontant que Rivarol fut un pauvre gamin, coiffé d'un bonnet de coton et chaussé de sabots ! Qu'importent les petites ironies, les méchantes histoires, les brouilleries misérables des écrivailleurs ! Le drame commence. Le rideau vient d'être tiré, et l'on entend les premières répliques de la plus grande scène de l'histoire. Sous le flot immense des papiers de toute sorte qui soudain a recouvert les étalages des libraires, les quatre-vingts pages des *Bagno-laises* disparaissent submergées. Rivarol lui-même a-t-il pris le temps de les lire ? Son œil intelligent et glacé est tourné vers la salle où délibèrent, étonnés de leur jeune puissance, les députés de ce Tiers, qui n'était rien hier, et qui est tout aujourd'hui.

Il n'aimait pas la cour. Il n'aimait pas ce faible roi « dont le premier travail, en montant sur le trône, fut avec son maître serrurier, et la première ordonnance, une ordonnance sur les lapins. » Il n'aimait pas un régime qui tenait peu de compte des

valeurs intellectuelles, et ne donnait aux philosophes aucune place dans les conseils. Il voyait les abus, connaissait les désordres, haïssait le despotisme et considérait que la France avait un gouvernement indigne d'elle. Il était favorable à un changement. Mais nul n'était moins que lui démocrate et républicain. Il tenait pour un axiome l'affirmation de Montesquieu que la monarchie seule convient aux grands États. Une révolution était nécessaire. Elle lui semblait inévitable. Mais il pensait qu'elle devait être légale, et conduite par le monarque lui-même.

Sur ce point, il empruntait son opinion à Lauraguais, qui, depuis vingt ans, méditait sur ce problème, et qui avait écrit à Louis XVI dès 1787 : « Le seul moyen d'éviter une révolution quelconque est d'en faire une. Le seul moyen d'empêcher une destruction totale est de passer à la Constitution anglaise. » Mais Lauraguais, plus pessimiste, voyait plus clair et plus loin que son disciple. Sitôt qu'on annonça les États généraux, il prédit « une insurrection qui armerait les passions humaines contre les intérêts de la société. » Rivarol riait encore. Lisant la liste des notables, il se contenta de dire : « Grand Dieu ! que de zéros pour une simple soustraction à faire ! » Il était fort éloigné de craindre une insurrection, ni, à plus forte raison, une destruction totale. Il crut un moment qu'allait se fonder une nouvelle Salente, et que la politique se laisserait enfin guider par la philosophie.

Néanmoins, étant allé à Versailles pour assister

à une séance des députés du Tiers, il ne partagea point l'enthousiasme de la plupart des curieux, que l'éloquence et la fermeté des orateurs enchantaient et qui croyaient voir, comme Cinéas, un consistoire de rois. Il les sentit disposés au bien, et aspirant à une sage constitution. Mais cherchant leur pensée sous l'éclat des mots, il trouva qu'ils agitaient peu d'idées, et qu'au surplus les avocats étaient en trop grand nombre parmi eux. Le plus grave défaut du parlementarisme apparut aussitôt à ce parleur :

« Si l'on eût choisi, écrivit-il, des gens moins exercés à s'exprimer, on aurait entendu des choses plus substantielles, et le fond l'aurait emporté sur les formes. »

Il ajouta :

« Les hommes en se réunissant ne gagnent pas des idées, mais de la résolution et du courage... La supposition la plus favorable qu'on puisse faire pour une Assemblée est de la comparer à une tête médiocrement bonne. »

Il faut noter qu'il apercevait parmi les députés des communes quelques personnages qu'il connaissait fort bien, et ne pouvait souffrir. Garat lui-même s'y trouvait, mais il est vrai qu'il gardait le silence. En revanche, Mirabeau tonnait de toute sa voix. Or, aucun homme au monde n'était plus antipathique à Rivarol que celui-là. Il n'aimait point les gens qui occupent le public de leurs aventures. C'était l'une des raisons de son irritation contre Beaumarchais. Lui qui déroba sa vie aux curieux, et se fût accommodé de n'être

qu'une tête pensante, pardonnait malaisément aux autres de faire scandale. Au surplus, la fougue éclatante du tribun devait inspirer de l'aversion à un philosophe. Mais ce n'était pas tout. Rivarol reprochait à Mirabeau ses immenses appétits. « Il est capable de tout pour de l'argent, disait-il, même d'une bonne action. » Il l'attaquait même sur sa puissante laideur : « C'est l'homme qui ressemble le plus à sa réputation : il est affreux. » Bien avant la Révolution, quand Mirabeau n'était encore qu'un écrivain, il s'était fâché du mépris littéraire où le tenait Rivarol.

— Vous êtes une plaisante autorité ! lui cria-t-il un jour. Vous devriez observer la différence qu'il y a entre nos deux réputations.

— Ah ! monsieur le comte ! répliqua Rivarol, je n'aurais jamais osé vous le dire !

Il devait donc avoir quelque défiance d'une Assemblée sur laquelle Mirabeau exerçait son empire, et où Sieyès était révérend. Car il n'avait jamais négligé une occasion de se moquer de Sieyès, qu'il trouvait lourd et désagréable, et dont la figure puritaine lui déplaisait autant que le style. Mais il pensait encore que la Révolution n'était pas détestable, puisqu'elle ferait cesser les abus, mettrait à la raison une cour insolente et sottée, et enfin procurerait aux Français une constitution.

Il respectait cependant le roi. Il ne lui reprochait que sa bonté, et lui aurait assez volontiers reproché ses vertus mêmes. « Un roi honnête homme et qui n'est que cela n'est qu'un pauvre homme de

roi, disait-il. La bonté ne convient qu'à la puissance. Les vertus de Louis XVI le rendent étranger à son peuple. » Quant à la reine, il n'était point de ceux qui l'attaquaient, parfois si bassement. Un soir qu'à souper une duchesse disait qu'il la faudrait fouetter :

— Madame, murmura-t-il, quand on fouettera la reine, que pensez-vous qu'on fera des duchesses?

Pourtant certains s'y trompaient. Le duc d'Orléans pensa qu'il pourrait acquérir sa plume malicieuse. Il lui dépêcha le duc de Biron, qui lui demanda d'écrire un pamphlet sur les dilapidations de la cour. Menton levé, bouche dédaigneuse, Rivarol lut le canevas qu'apportait Biron. Puis il le lui rendit :

— Monsieur le duc, dit-il, envoyez votre laquais chez Mirabeau. Joignez à ceci quelques centaines de louis, et votre commission est faite.

Car il voulait une Constitution pour la France. Mais il voulait aussi le maintien de l'autorité royale. Et quoiqu'il tint Louis XVI pour un pauvre roi, c'était le roi héréditaire, à qui la nation devait obéissance. Les menées de la faction d'Orléans le révoltaient. Il voyait avec peine que l'Assemblée, depuis que le clergé et la noblesse s'étaient réunis au Tiers, changeait d'esprit. Le pouvoir royal s'effondrait :

— Il y a interrègne, écrivait-il. La France n'a plus de roi.

Et il tâcha de faire comprendre au souverain les

dangers de la situation. Il lui fit remettre un mémoire. Il demanda au comte d'Artois de signaler à Sa Majesté la duplicité de Necker. Mieux : dans les premiers jours de juillet, il imagina une démarche hardie, qu'il s'en fut confier au maréchal de Broglie et à M. de Breteuil : le roi viendrait soudain à Paris, se rendrait à l'Hôtel de Ville, et proposerait lui-même les principaux articles d'une bonne Constitution, laquelle ne laisserait que peu de prérogatives à la noblesse et au clergé. Le peuple, assurément, serait séduit. Quelques distributions d'argent l'auraient préalablement bien disposé. Une foule enthousiaste reconduirait Louis XVI à Versailles, et imposerait à l'Assemblée le vote des réformes proposées par le monarque. Celui-ci reprenait de la sorte un contact direct avec la nation, par-dessus la tête des représentants, obligés désormais de compter avec lui.

Le plan n'était pas sot. On en discuta à Versailles. Mais on ne put se résoudre à l'adopter. Et Rivarol se contenta d'en effrayer le duc d'Orléans, par l'intermédiaire de Sieyès.

Il avait été jusque-là un indépendant et un sceptique. Soudain, dans le péril de la monarchie, il devenait un partisan, et demandait à servir. Il savait les fautes passées. Mais il était trop tard pour gémir sur les causes. C'est au problème actuel qu'il fallait s'attaquer, et on ne devait regarder en arrière que pour y chercher des enseignements. Le roi avait commis l'erreur de convoquer les États généraux, et maintenant n'était plus roi. Comment

le pourrait-il redevenir? Voilà ce qui importait. Les idées se pressaient dans la tête de Rivarol avec tant d'ardeur et de rapidité qu'on put les prendre pour des sentiments, et l'impatience de sa raison eut la couleur d'une passion.

XVI

UN COMBAT SANS ILLUSIONS

Or, M. l'abbé Sabatier de Castres vint le trouver.

C'était un habile homme, qui avait commencé par s'attacher aux philosophes, et puis leur avait déclaré la guerre. Aussi avait-il connu, avec les malédictions de Voltaire, les faveurs du comte de Vergennes, et il jouissait maintenant de quatre pensions. La première venait du roi, la deuxième de l'économat, la troisième était gagée sur le *Mercur*e, et la quatrième sur les papiers-nouvelles des Affaires étrangères. Il les eût vues disparaître avec déplaisir, et ne pouvait s'empêcher de les trouver fort menacées. Pour les défendre, il fallait influencer sur l'opinion ; donc faire un journal, qui aurait assurément un grand succès, si Rivarol consentait à le rédiger.

Rivarol accepta.

Mais il n'entrait pas dans sa pensée de raconter les événements au jour le jour, comme un Garat ou un Prudhomme, ni même de composer, à l'instar de Camille Desmoulins, un libelle tout fumant de la colère d'un soir. Pour écrire, il avait besoin

de temps et de loisir, ainsi qu'il l'avait trop prouvé. En outre, il voulait travailler non pour la chronique, mais pour l'histoire. Il serait un penseur voué à un grand ouvrage qui paraîtrait par tranches successives. Il ne consentit à rien d'autre. L'abbé ne servirait que d'éditeur aux livraisons.

Aussi le journal eut-il pour titre : *Journal politique national*, publié par M. l'abbé Sabatier, et tiré des annales manuscrites de M. le comte de R...

Les Parisiens en reçurent bientôt le prospectus qui n'était nullement contre-révolutionnaire :

Nous nous arrêterons à cette grande révolution, pour en expliquer les causes et en calculer les effets. Et véritablement elle est bien digne des méditations du sage, cette révolution qu'on ne peut contempler sans attendrissement. *Quelle nation a jamais pu se promettre ou se vanter d'être régénérée sans effusion de sang ? Voilà, en effet, ce dont la France pourra seule se glorifier...* L'auraient-ils crue, l'auraient-ils même prévue, cette révolution, les Français du siècle de Louis XIV, eux qui voyaient tout l'État dans la personne du prince ? Et leurs enfants qui ont vu Louis XV vivre encore splendidement des débris du despotisme ? Et tous ceux enfin qui ont trouvé plus simple que le trône brillât des dépouilles que de l'éclat de la nation ?...

...Nous donnerons cette feuille trois fois la semaine : si bien que les mauvais politiques et les mal intentionnés n'aurent pas d'ennemi plus régulier que nous. Par cette exactitude nous pourrions épargner à messieurs les députés le temps qu'ils consomment dans leur correspon

dance avec les provinces. C'est un honneur auquel nous aspirons...

Le premier numéro parut le 12 juillet. Insoucieux de l'actualité, Rivarol y narrait les débuts de l'Assemblée, qui remontaient à trois mois. Il n'écrivait pas pour les badauds, mais pour la postérité.

Or, le jour même où sortait des presses le second numéro, la Bastille fut prise. Et il ne fut plus question, même pour l'abbé Sabatier, de se féliciter que la Révolution n'eût pas été sanglante. Rivarol vit la populace maîtresse, promenant au bout des piques les têtes coupées de M. de Launay et du prévôt Flesselles. La crainte et l'horreur gagnaient la bonne compagnie. Beaucoup portaient déjà. Rivarol partit comme l'abbé Maury, qu'il rencontra à Péronne, arrêté par la municipalité de cette ville. Dans les heures les plus graves, il ne perdait pas le sens de l'ironie. Il écrivit, de la capture de l'abbé, un récit étincelant. Messieurs de Sainte-Garde, jadis, eussent-ils pu prévoir que leurs deux élèves se trouveraient ainsi réunis? Mais les temps étaient fertiles en surprises. Le prélat qui avait, vingt-cinq ans plus tôt, sauvé de l'ignorance le petit Rivarol, Mgr des Achards de Labaume, célèbre dans tout son diocèse par une bienfaisance qui lui faisait distribuer aux pauvres ses revenus jusqu'au dernier liard, venait de voir son palais épiscopal envahi par une foule furieuse, qui l'accusait d'avoir accaparé le blé, et de détenir en ses gre-

niers toute la moisson, dans l'intention d'affamer le peuple. Et au même moment où Rivarol fuyait Paris, Cubières s'y promenait avec ostentation, allait visiter, au bras de Fanny de Beauharnais, la Bastille démantelée, et de sa plume infatigable écrivait un récit enthousiaste qu'il dédiait à sa cousine de Bagnols. Les routes des hommes sont divergentes.

Rivarol trouva une retraite près de Noyon. Son ami Lauraguais y avait un château, dans un village appelé Manicamp. Là, dans le calme, loin des clameurs de la Grève, il continua son ouvrage. Il suivait son dessein qui était d'exposer impartialement les causes de la Révolution, et d'en « calculer les effets ». Mais au jour le jour, il apprenait les excès populaires, et vainement essayait-il de garder une tête froide. Sans doute il savait écrire que « la populace avait encore bien des crimes à faire avant d'égaliser les sottises de la cour ». Ces crimes, pourtant, lui arrachaient des apostrophes dignes de retentir dans la chaire. Certaines pages furent écrites par l'abbé Rivarol, nourri de la lecture des Prophètes :

Était-ce donc à toi à commencer une insurrection, ville insensée?... L'herbe croîtra un jour dans les sales rues. Pour te perdre il n'est pas besoin de te prendre : il n'y a qu'à te quitter. C'est aux provinces à t'assiéger de loin. Que, par un blocus aussi heureux pour elles que funeste pour toi, elles cessent de t'envoyer leurs denrées que tu consommes, leur argent que tu dissipes, leurs enfants que tu corromps ; qu'elles cessent un jour, et tu n'es plus !

Déjà, retraçant l'assassinat de Foulon et de Berthier, il avait cédé à l'éloquence du sermonnaire :

Malheur à ceux qui remuent le fond d'une nation !... La populace est toujours, et en tout pays, la même, toujours cannibale, toujours anthropophage. Souvenez-vous, députés des Français, que lorsqu'on soulève un peuple, on lui donne toujours plus d'énergie qu'il n'en faut pour arriver au but qu'on se propose. Législateurs, vous voulez faire marcher devant vous cette métaphysique que les anciens législateurs ont toujours eu la sagesse de cacher dans les fondements de leurs édifices. Ah ! ne soyez pas plus savants que la nature ! Si vous voulez qu'un grand peuple jouisse de l'ombrage et se nourrisse des fruits de l'arbre que vous plantez, ne laissez pas ses racines à découvert. Craignez que des hommes auxquels vous n'avez parlé que de leurs droits et jamais de leurs devoirs ; que des hommes qui n'ont plus à redouter l'autorité royale, qui n'entendent rien aux opérations d'une Assemblée législative et qui en ont conçu des espérances exagérées, ne veuillent passer de l'égalité civile que donnent les lois à l'égalité absolue des propriétés, de la haine des rangs à celle des pouvoirs et que, de leurs mains rougies du sang des nobles, ils ne veuillent aussi massacrer leurs magistrats... Au premier bruit qu'on a semé de l'abolition des droits féodaux, les paysans n'ont voulu ni attendre ni entendre que l'Assemblée distinguât entre les droits réels et les droits personnels. Ils ont marché par troupes vers les abbayes, vers les châteaux. Le feu, le sang, la ruine et la mort ont marqué partout la trace de ces tigres démuselés, et vous êtes déjà forcés d'implorer contre ces furieux le secours de ces mêmes troupes réglées dont vous avez

trop loué la désobéissance pour que vous puissiez espérer jamais de vous en faire obéir.

Son œuvre l'enflammait. Sa passion était assez forte pour triompher de la paresse. Tous les deux jours, régulièrement, il faisait parvenir ses pages à Paris. Mais elles n'étaient pas du goût des vainqueurs. Les imprimeurs se déroberent bientôt, et les libraires refusèrent de recevoir les abonnements. Ils avaient peur. On avait proclamé la liberté de la presse, et il n'y avait plus de censeurs. Mais, écrivit lui-même Rivarol à ses lecteurs, mais « il y a des bourreaux. Les imprimeurs de la capitale, pour être assis à la table de la liberté, n'en ont pas moins sur leurs têtes les réverbères de Paris. »

Il fallut chercher des typographes à Bruxelles. Cela coûtait cher en frais de voyage, et le journal ne rapportait pas grand'chose. Cependant il avait du succès parmi les gens éclairés, notamment à l'Assemblée. Rivarol s'en enorgueillissait. Du fond de la campagne, sans souci du lucre, il continuait à écrire ce qu'il pensait :

« Nous aimons mieux nous exiler avec la liberté et la vérité, que de nous enfermer à Paris avec la licence et la calomnie. Si certains journalistes avaient eu le même amour que nous pour la vérité, ils ne seraient pas restés à Paris pour la voir immoler tous les jours sous le fer des bourreaux dont ils sont environnés ; ils auraient fui, comme nous... »

Les facteurs et les laquais escamotaient les numéros. Les abonnés avaient de quoi se plaindre.

Mais, en dépit de tous les obstacles, le journal paraissait. Il ne ressemblait à aucun autre. Il n'y fallait point chercher de nouvelles, mais une occasion de méditer. Ce n'est pas ainsi, assurément, qu'un bon journaliste doit chercher à séduire le lecteur, et s'il attend la fortune, il sera déçu. Aussi le bruit courut que Rivarol était vendu au ministère. Mais il se défendit, non sans humeur :

« Si cela est, nous sommes vendus et non payés. D'ailleurs, il est clair que nous tombons également sur les sottises du gouvernement et sur les fureurs du peuple. »

C'était vrai. Il détestait l'insurrection et la révolte. Mais il ne se dissimulait nullement et ne cachait pas à ses lecteurs les fautes de la cour. Il disait : « Les vices de la cour ont commencé la Révolution, les vices du peuple l'achèveront. » Et sans doute il reprochait aux démagogues de ne parler au peuple que de ses droits, jamais de ses devoirs, mais il s'exprimait en termes pareils sur les princes : « Les princes, à qui on parle toujours de leurs droits et de leurs privilèges, et jamais de leurs devoirs, sont, en général, une mauvaise espèce d'hommes. »

Il demeurait l'élève et le disciple des encyclopédistes et des philosophes, méprisant la noblesse de Versailles et prônant l'aristocratie de l'intelligence.

La France offrait depuis longtemps le spectacle du trône éclipsé au milieu des lumières. Ce spectacle est dégoûtant et ne saurait être long. Il faut des rois administrateurs aux États industriels, riches et puissants ;

un roi chasseur ne convient qu'à des peuples nomades.

Il est singulier que la patrie s'accorde à dire à un enfant qui a des parchemins : « Tu seras un jour prélat, maréchal de France, ou ambassadeur à ton choix, » et qu'elle n'ait rien à dire à ses autres enfants.

Aussi ne pouvait-il attendre de la cour de Louis XVI ni secours, ni prébende, car Monsieur seul était assez dégagé des préjugés pour le comprendre et lui donner raison. Parfois il en concevait quelque amertume. S'il imaginait la restauration de l'ordre, il apercevait aussitôt qu'alors les pires adversaires du roi seraient ceux qui obtiendraient le plus de faveurs et de récompenses. « Car on fait plus pour ceux qu'on craint que pour ceux qu'on aime. » Et il se disait qu'il avait pris le mauvais parti. Mais, aussitôt il relevait le front, et reprenait :

— Oui, sans doute, mais c'est le parti honorable.

*
* *

Il était seul maintenant. L'abbé Sabatier avait émigré, et s'était néanmoins arrangé pour garder ses quatre pensions. Rivarol n'émigrerait pas. Il blâmait ceux qui partaient, laissant la place libre aux émeutiers. Il se contentait de se mettre à l'abri pour écrire librement.

Vint le triste octobre. Dès les premiers jours, la Révolution alla chercher le roi et l'enferma aux Tuileries.

Alors Rivarol revint à Paris.

Il y retrouva Claude-François, qui s'était déclaré contre la Révolution avec sa fougue coutumière.

Il y retrouva aussi Françoise.

Mais Françoise n'était plus seule.

Elle venait de faire la connaissance d'un officier général fort distingué, un petit quinquagénaire spirituel et passionné : M. Dumouriez, maréchal de camp. Il était marié. Mais sa femme, une mystique dolente et acariâtre, l'avait quitté et s'était retirée dans un couvent. Il lui versait une pension annuelle de six mille livres, qu'il avait peine à trouver. Françoise l'y aida. Elle l'aimait. Ils vivaient en liaison déclarée. Il accepta son hospitalité et son argent, ce qui, dans ces temps, ne surprenait personne. Aussi bien, il retrouverait quelque jour un poste éclatant. Il avait des relations importantes, parmi les amis de la cour et parmi les révolutionnaires aussi. Rivarol n'eut aucun embarras à le rencontrer. Il n'avait jamais été un puritain. Et puis, il ne songeait présentement qu'à son œuvre.

Il la poursuivait avec une régularité qui avait de quoi surprendre. Il avait trouvé un libraire et un imprimeur à Paris même, et il en informa ses lecteurs : « La présence du roi dans cette forteresse nous ayant donné le courage de nous y établir, nous avons trouvé des collaborateurs intrépides, et le public sera servi avec une exactitude rigoureuse. »

Quelle épreuve pour un paresseux ! Quel courage aussi pour un homme qui ne tenait point à être

pendu au réverbère ! Mais il estimait remplir un devoir, et il l'expliqua dans un Avertissement à ses lecteurs :

« Ce qui nous encourage à vaincre et notre indolence naturelle et les terreurs de nos agents, c'est l'importance de la cause que nous soutenons. C'est la périlleuse situation où l'Assemblée nationale a mis la France, et la capitale, son roi. C'est le besoin que tant d'infortunes ont d'être soulagées. C'est la nécessité de rétablir l'autorité royale, unique planche qui nous reste dans le naufrage. C'est qu'on ne peut influencer sur l'opinion qu'en frappant sur elle des coups répétés, c'est-à-dire par un écrit périodique. »

Et puis, il était fier d'être lu par une élite :

« Nous comptons dans la liste de nos souscripteurs les meilleurs esprits et les plus grands noms de la France et de l'Europe. Voilà les lecteurs qui nous flattent. Nous n'écrivons que pour les gens de bien, de goût et d'honneur. »

Ainsi s'obstinait-il dans une tâche pour la première fois de sa vie. Il y voyait un apostolat nécessaire. Et il ne s'abaisserait point à être un marchand de nouvelles. Il laissait aux autres « ces petits événements dont la rapide vicissitude sert d'imagination aux journalistes et de pâture à la curiosité ». Il voulait ne considérer que « les événements qui influent sur la fortune publique », et écrire « l'histoire que voudra lire un jour la postérité ».

Aussi fut-ce seulement au commencement de 1790 qu'il entreprit le récit des journées d'octobre.

Mais il écrivit là un chef-d'œuvre que nul historien de la Révolution ne devait jamais dépasser. Il avait entendu des témoins innombrables, et de l'amas de leurs dépositions il avait su tirer le récit le plus net, le plus précis et le plus vigoureux, sans se laisser distraire par les détails superflus, mais sans négliger aucun de ceux qui pouvaient être utiles. Ce fut un tableau de lumière et d'ombres, ordonné avec un art qui surprit ceux même qui connaissaient le mieux son talent. Mais il ne se bornait pas à peindre. Un philosophe avait tenu le pinceau, et des pensées profondes traversaient la page comme des éclairs.

Maintenant qu'il voyait clairement la route qu'avait prise la Révolution, il lui était impossible de conserver la moindre illusion. Nul ne retiendrait plus le peuple déchaîné. La France s'agiterait dans les convulsions de l'anarchie, jusqu'au jour où elle retomberait dans le gouvernement monarchique. « Ou le roi aura une armée, ou l'armée aura un roi, prédisait-il. Nous aurons quelque soldat heureux. » Au moment où il parlait ainsi, il ignorait, avec l'univers, l'existence d'un petit lieutenant du régiment de la Fère, un certain Buonaparte, élève des philosophes, lui aussi.

Mais il voyait plus loin encore : « Les pauvres et les bourgeois ont marié leurs fureurs ; mais le moment du divorce approche... Les uns et les autres voudront la liberté comme ils l'entendent, chacun à sa manière. Rien n'a l'air de l'union comme des haines communes. » Et il se demandait si dans le

siècle futur « les mêmes motifs par lesquels on avait irrité le peuple contre la noblesse et le clergé ne militeraient pas aussi victorieusement contre le Tiers. » On peut apprécier si cette prévision, aujourd'hui encore, n'a pas gardé sa jeunesse.

Il ne défendait pas, il ne défendit jamais l'ancien régime. Même au moment où il s'indignait le plus contre les excès populaires, il ne regretta pas la cour. C'était pour la monarchie qu'il luttait, mais non point pour un sot monarque et ses conseillers incapables. « La cour a déployé une profondeur d'ineptie, d'imprévoyance et de nullité d'autant plus remarquable qu'il n'y a que des hommes au-dessous du médiocre qui aient figuré dans la Révolution : prince du sang, militaire, député, philosophe, peuple, tout a été mauvais, jusqu'aux assassins. »

Ainsi rangeait-il dans l'énumération des sots les philosophes eux-mêmes. Combien y avait-il de mois qu'il avait écrit ses *Lettres à Necker*? Déjà cependant il les contredisait lui-même. Il ne pensait plus qu'il était sans importance d'attaquer la religion dans des livres que le peuple ne lit point. Car ces livres en enfantent d'autres que le peuple peut comprendre, et on fait révolter le peuple contre la religion d'abord, et ensuite contre l'autorité. La politique le ramenait ainsi à révéler la religion comme une force sociale. Et cet incrédule regrettait le temps où la foule se consolait aux pieds de Dieu.



Il s'était proposé d'écrire l'histoire de la Révolution sans défaillance. Hélas ! il était incapable d'un effort prolongé.

Quand il eut achevé le tableau des journées d'octobre, une fatigue le saisit. Il continua, de temps à autre, à publier un numéro de son journal. Mais en plusieurs mois il ne parvint à en composer que huit seulement, au lieu de vingt-quatre qu'il avait promis aux souscripteurs. Il se décourageait. « C'est disséquer les vivants, dit-il, que d'écrire une histoire si récente. » Et puis, tout était perdu, tous les grands coups étaient portés. Il voyait le mal sans remède. Le curé de Bagnols lui-même venait de lui écrire une lettre en style révolutionnaire. La campagne désormais n'était pas plus sûre que Paris.

Il allait encore au château de Manicamp chez son ami Lauraguais. Et les mauvaises langues soutenaient qu'il écrivait sous l'inspiration de ce gentilhomme. Le fait est que l'un et l'autre pensaient de même, et que leurs conversations étaient comme le pressoir d'où était sorti le vin généreux du *Journal politique*. Mais il fallut bientôt renoncer aux soirées de Manicamp. Un jour, les paysans du village voisin étaient venus en troupe au château. Ils demandèrent à parler au comte. On leur dit qu'il était aux champs. Alors, un tout jeune homme qui les commandait fit un geste à la Tarquin. D'une

baguette qu'il tenait à la main, il coupa la tête d'une fougère qui se trouvait sous les fenêtres du château, et puis, sans dire mot, suivi des paysans silencieux comme lui, fit volte-face.

C'était M. de Saint-Just, qui n'était encore qu'une célébrité de bourgade.

Ainsi ne courait-on pas plus de dangers à Paris qu'en province. Et du moins y pouvait-on rencontrer quelques compagnons plaisants. Tous les amis de Rivarol, sauf Chamfort, étaient monarchistes. Tilly, Champcenetz, Barruel-Beauvert, le vicomte de Mirabeau qu'on appelait Mirabeau-Tonneau et Claude-François, à qui s'étaient joints le vaillant Suleau et le comte de Montlosier, s'étaient rassemblés autour d'un exubérant Méridional, nommé Peltier, et rédigeaient avec lui un journal, *les Actes des Apôtres*, où ils raillaient cruellement en prose et en vers les révolutionnaires de tout acabit. Ils ne ménageaient rien et luttaient par le ridicule sans négliger la grossièreté. Courageux d'ailleurs, et voyant sans crainte la foule du Palais-Royal envahir le restaurant où ils rédigeaient après boire, au dos du menu, leurs chansons satiriques et leurs pamphlets sans retenue, ils étaient « aristocrates » et ne s'en cachaient pas. Aucune de ces têtes folles ne songeait à émigrer. Rivarol, tête froide, n'y songeait pas davantage. Il voyait que par l'émigration, l'autorité royale avait perdu ses meilleurs défenseurs. Et il déplorait qu'au lieu d'aller hors des frontières, les monarchistes n'eussent pas entrepris la lutte contre-révolutionnaire chacun sur son terrain.

Aussi bien la vie à Paris n'était plus ce qu'elle avait été naguère, mais les agréments n'y faisaient pas totalement défaut. Il y avait encore des peintres pour représenter au-dessus des portes des Amours s'ébattant sur un lit de nuages roses. Et il y avait encore des acteurs pour monter chaque soir sur les tréteaux. Claude-François venait même de soumettre aux Comédiens-Français son *Guillaume le Conquérant*. Ils avaient refusé la pièce mais avaient accordé à l'auteur ses entrées, « afin de le mettre à la portée, en voyant le spectacle plus souvent, de développer ses heureuses dispositions ». Vexé, il leur réclamait un « tour », promettant de remplacer sa mauvaise pièce par une autre dont il avait déjà écrit le premier acte. Dans le grand drame qui se déroulait en France, les vanités jouaient encore quelques intermèdes comiques.

En la compagnie des *Apôtres*, Rivarol se remit à plaisanter. Parfois il leur abandonnait quelques pages. Comme après ses œuvres premières il s'était accordé du repos, il se reposait après le *Journal politique*. Et pareillement il préparait un *Dictionnaire des grands hommes de la Révolution* qui serait le pendant du *Petit Almanach*. Il le composa pour son amusement et le fit imprimer sans retard. Ses coups de griffe firent quelques blessures cruelles. Mais le public effrayé n'acheta point ce petit volume avec l'empressement qu'il avait montré deux ans plus tôt. On tremblait trop pour savoir rire encore, et le temps des épigrammes était passé.

XVII

LE CONSEILLER DU ROI

Françoise avait maintenant un salon : celui du général Dumouriez que les Girondins portaient vers les plus hauts emplois. Rivarol y allait, ainsi que Barruel. Et les Jacobins en concevaient une grande méfiance. « La Beauvert » était accablée d'injures par leurs feuilles. Dans le monde politique elle passait pour savoir accepter des commissions lucratives. Mme Roland la tenait en dédain.

Cependant la Révolution poursuivait sa route. Et Rivarol prévoyait le pire. Il apercevait clairement que Louis XVI perdait chaque jour les derniers restes de sa popularité. D'autre part, il constatait qu'un pouvoir grandissait à côté de celui de l'Assemblée. C'était ce pouvoir populaire qui résidait dans les sections. Ne pourrait-on opposer celui-ci à celui-là ? Si l'on gagnait les orateurs populaires, les Danton, et quelques autres de cette espèce, on parviendrait à les persuader que l'audace de l'Assemblée, qu'ils n'aimaient point, ne pouvait être refrénée que par l'autorité royale. Il fallait donc travailler le peuple lui-même par l'intermédiaire de ses conseillers ordinaires, qu'on séduirait en des dîners.

Il est étrange qu'un homme aussi sûr de ses raisonnements et qui regardait les événements d'un œil si pénétrant eût pu croire que ces moyens misérables arrêteraient le mouvement irrésistible du peuple, et imaginer qu'on endiguerait la Révolution par des conversations de dessert. Il faut penser que le désarroi avait gagné les meilleurs esprits. Rivarol trouvait son plan excellent. Mais comment le faire parvenir au roi? Et surtout comment le décider à le suivre? Rivarol pensa que M. de La Porte, l'intendant de la liste civile, fort attaché à Louis XVI et au surplus ami de Dumouriez, serait un bon intermédiaire.

Justement il venait de recevoir une lettre de Bagnols. Son père se trouvait dans un grand embarras. Son petit emploi venait d'être supprimé. Ne pourrait-on lui en attribuer un autre dans les domaines du roi?

Il alla chez M. de La Porte sous prétexte de le lui demander. Et courtoisement, M. de La Porte promit de s'en occuper. Mais ceci dit, Rivarol ne se leva point pour sortir. Il se mit à parler des affaires publiques. Il ne s'arrêtait pas aisément quand il était en train. Suffoqué, et se gardant bien de laisser échapper son sentiment, M. de La Porte écouta pendant une heure et demie l'étonnant causeur développer ses idées. Il ne se livra point, et n'attacha pas assez d'importance à l'entretien pour en rendre compte au roi.

Mais, au bout de quelques semaines. Rivarol revint, et s'installa, cette fois, pour deux heures. Il soumit son plan, avec une si grande abondance

de mots que M. de La Porte finit par être troublé. Après tout, pourquoi ne pas essayer ce moyen puisque les autres n'avaient pas réussi? Tant de millions, déjà, avaient été répandus en pure perte! A tout risque, il prit l'adresse de Rivarol, et, après s'être donné deux jours de réflexion, il écrivit à Louis XVI pour lui raconter les visites que lui avait faites « le sieur de Rivarol ». Car la noblesse de son interlocuteur ne lui en imposait pas.

« Je ne pourrais rendre à Votre Majesté tout ce qu'il m'a dit. Cet homme est d'une loquacité très rare ; les idées, dans sa tête, se culbutent les unes sur les autres. Il les rend avec la même rapidité qu'elles se présentent. Il faut pour le suivre l'attention la plus fixée. »

Puis, ayant résumé tant bien que mal ce qu'il avait pu retenir, il finissait par conseiller au roi de tenter l'expérience. Pendant qu'on agirait sur les provinces suivant un plan qui avait déjà été arrêté, et qui ne coûterait que six mille livres par mois, on agirait sur Paris par Rivarol, ce qui coûterait beaucoup moins cher.

« Ce sont, en apparence, de petits moyens, concluait La Porte, mais qui ne sont pas sans apparence de succès. »

Louis XVI en jugea ainsi. Et La Porte demanda à Rivarol un plan écrit. Il le reçut très promptement. Mais il était vague.

« J'expliquerai de vive voix des moyens compliqués mais sûrs, écrivit Rivarol. Les moyens que je développerai ne seront pas extrêmement chers. »

A ce moment il habitait rue Notre-Dame-des-Victoires. Mais il loua, rue Saint-Marc, n° 193, un bel hôtel, qu'il s'occupa de garnir de meubles. Il eut des chevaux, un équipage et tint un état de maison. Et le bruit courut aussitôt qu'il était payé par le roi, lequel avait avec lui des entrevues secrètes. Beaucoup de monde venait chez lui, et jusqu'à une heure avancée de la nuit les concilia-bules se prolongeaient. Ceci n'échappa point aux espions qui pullulaient dans Paris. Un mois ne s'était point passé qu'ils signalaient que toutes les nuits se tenaient chez « le baron de Rivarol » des assemblées d'ennemis de la liberté et de la Constitution. Et vite le club des Cordeliers, où cependant trônait Danton, qu'il avait pensé séduire, envoya des commissaires faire une perquisition, et interroger le suspect. Il s'en tira, mais il se rendit compte que les conspirations n'étaient pas aussi faciles qu'il l'avait cru. Aussi bien, dès le mois suivant, un événement qu'il n'attendait pas se produisit : le roi venait de prendre la fuite.

Vite rejoint à Varennes et ramené, lirait-il encore des Mémoires? Et ne fallait-il pas désespérer? Les Apôtres désorientés interrompaient leur journal. Suleau et l'abbé Royou, rédacteur de l'*Ami du roi*, venaient d'être décrétés d'accusation. Et le substitut du procureur de la Commune envoyait au Comité des recherches une note concernant « le sieur Rivarol ».

Celui-ci crut bon de quitter Paris. Mais il ne s'éloigna pas beaucoup. Il ne dépassa point Maisons,

qu'on appelle aujourd'hui Maisons-Laffitte, et où il s'installa, comptant écrire un ouvrage qu'il portait en lui, qui le préoccupait beaucoup et dont il parlait sans cesse, un ouvrage sur la *Souveraineté du peuple*.

De là, il écrivit à La Porte :

« Me voici, monsieur, comme saint Rustique, dans un ermitage, d'où j'observe depuis quelques jours les mouvements orageux de notre vaisseau politique... »

Écrire un ouvrage? La passion politique, qui l'avait envahi trouvait chaque matin trop d'aliments. Il ne pensait qu'aux moyens que pourrait employer le roi pour regagner sa popularité. Et il avait composé un discours qu'il imaginait, déjà, proféré par la bouche royale. Si Louis XVI le prononçait, il ramènerait les têtes les plus rebelles. Rivarol en était sûr. Cet excellent critique était un médiocre conseiller.

Le roi ne prononça point le discours de M. de Rivarol. Il mit le papier dans l'armoire de fer, à côté d'autres consultations inutiles. Aussi bien, il n'aurait pu se sauver que par des actes, et encore était-il trop tard.

*
* *

On était en 1792. Dumouriez était ministre. Par Françoise, Rivarol connaissait quelques secrets. Il n'y avait plus guère que ses salons où il pût aller encore. Et des patriotes écœurés s'étaient rendus chez le général pour le sommer de se séparer de « la Beauvert » et de surveiller ses fréquentations. Mais il les avait chassés.

Paris était triste. L'orage allait crever. On vivait, pourtant. Rivarol vivait. Il avait installé dans sa belle maison de la rue Saint-Marc une jolie fille de petite vertu, qui s'appelait Manette, et dont l'ignorance l'enchantait. Il lui dédia de petits vers, dont les deux premiers eussent jadis beaucoup fait rire les auteurs de l'*Almanach des Grands Hommes*, mais dont les deux derniers étaient charmants :

Vous dont l'innocence repose
Sur les plus aimables pivots,
Pour qui tout livre est lettre close,
Et qui de tous les miens ne lirez pas deux mots,
Qui, loin de distinguer les vers d'avec la prose,
Ne vous informez pas si les biens ou les maux
Ont l'encre ou le papier pour cause,
S'il est d'autres lauriers ou bien d'autres pavots
Que ceux qu'un jardinier arrose,
Et qui ne soupçonnez de plumes qu'aux oiseaux,
Vous qui m'offrez souvent l'aide de vos ciseaux
Dans les difficultés que l'étude m'oppose
Ou quelques bouts de fil pour coudre mes propos,
Ah ! conservez-moi bien tous ces jolis zéros
Dont votre tête se compose.
Si jamais quelqu'un vous instruit
Tout mon bonheur sera détruit
Sans que vous y gagniez grand'chose :
Ayez toujours pour moi du goût comme un bon fruit
Et de l'esprit comme une rose.

Il était fatigué d'avoir trop pensé et la simplicité de cette grisette le reposait. Tout était perdu. Il ne restait qu'à se couronner de fleurs et à attendre.

Cependant le 7 juin, il écrivit encore un mémoire pour M. de La Porte. Dumouriez allait partir et Rivarol craignait qu'en son absence la Reine ne fût dénoncée, et mise en prison. Il traçait la conduite qu'à son avis, il fallait suivre, et instruisait son correspondant des divisions qui s'étaient produites parmi les ministres.

Mais ce mémoire ne fut jamais envoyé. Averti de quelque danger, Rivarol décida soudain de prendre la fuite. Il appela Manette, et plaisantant le peuple souverain :

— Si vous voulez être *souveraine*, lui dit-il, restez à Paris. Si vous voulez rester Manette, il faut me suivre.

Elle y consentit. Mais pour ne pas attirer l'attention, ils ne partirent pas ensemble. Aussi bien Rivarol devait à tous les fournisseurs du quartier d'assez grosses sommes, qu'il n'avait point l'intention de payer. Et il était préférable qu'il eût l'air de partir seulement pour un court délai. Accompagné par deux voisins, il s'en fut à la section des Filles Saint-Thomas, et demanda un passeport pour l'Angleterre. Il voulait, disait-il, régler des questions d'intérêt avec les parents de sa femme. Mlle Flint, une Anglaise. On le crut. Il obtint le précieux papier. Il le fit viser, selon la loi, par la municipalité, et s'éloigna en toute hâte. Une berline l'emporta jusqu'à la côte, où il s'embarqua, non pour l'Angleterre, mais pour Ostende. Manette le rejoignit quelques jours plus tard.

XVIII

LOIN DE L'ÉCHAFAUD

Il est parti. Que craint-il? Et Françoise lui aurait-elle donné un avis? C'est le 10 juin 1792 qu'il a quitté sa belle maison. Sept jours après, une troupe de sans-culottes y pénètre, criant : « Où est-il, ce grand homme? Nous venons le raccourcir ! » Encore huit jours, et le peuple, conduit par Santerre et Saint-Huruge, envahira les Tuileries et coiffera le souverain du bonnet rouge. Puis il ne faudra plus que quelques semaines pour que le roi soit enfermé au Temple. Gamain livrera le secret de l'armoire de fer, où Louis XVI a enfermé les lettres de La Porte et les Mémoires de Rivarol... Il est parti, habile et sagace, quand il n'avait plus à attendre que l'échafaud. Pendant qu'il roule sur la route ensoleillée, les journalistes jacobins continuent à l'accuser d'aller chez Dumouriez et invectivent contre le ministre à ce propos. Ces bonnes gens devraient se renseigner avant de continuer leurs diatribes. Ils apprendraient que Rivarol leur a échappé pour toujours.

Il a de l'argent pour la première fois de sa vie. Ses amis disent que le *Journal politique* lui a rapporté une grosse somme, et ses ennemis, que M. de

La Porte a été généreux. Pour lui, suivant sa coutume, il se tait. Il n'a de comptes à rendre à personne. Le voici à Ostende où il rencontre trois gardes du corps, envoyés en mission auprès des princes par Louis XVI. Ils portent des lettres suppliantes et trois mille louis. Le malheureux roi fait ce qu'il peut pour échapper aux embarras que lui cause la politique de ses frères. Rivarol hausse les épaules. Est-ce ainsi qu'il faudrait gouverner? La noblesse est perdue. Il ne reste plus qu'à l'abandonner et à s'appuyer sur la partie forte de la nation, c'est-à-dire sur le Tiers, comme il l'a si souvent répété à M. de La Porte. Et il gagne Bruxelles où il s'installe dans un appartement meublé, rue de la Pépinière. Manette l'a rejoint comme elle l'avait dit. Le séjour de Paris n'a plus rien qui puisse plaire aux jolies filles.

Quelques semaines auparavant, Rivarol eût trouvé à Bruxelles une foule d'émigrés. Mais la plupart aujourd'hui étaient allés rejoindre l'armée de Brunswick, qui se disposait à envahir la France. Il ne partagea point l'enthousiasme général. A peine arrivé, il écrivit à l'un de ses amis, réfugié en Angleterre, quelques mots ironiques :

La trompette qui sonne du côté de Coblentz a tout appelé. La gloire n'a laissé ici que des veuves et quelques abbés destinés de tous temps à faire autant de cocus qu'elle peut faire de héros. Vous avez su qu'une des premières opérations du moderne Agamemnon (*le duc de Brunswick*) a été de défendre absolument au général Beaulieu de garder et d'employer aucun volon-

taire français dans son armée. De sorte que ceux de nos jeunes gens qui s'étaient d'abord avancés pour cueillir quelques lauriers de primeur ont été forcés de se replier sur la gamelle de Coblentz. Les émigrés, loin d'être pièce principale, ne seront que très accessoires, et toujours sous les ordres du duc de Brunswick, qui les remettra au roi, si ce malheureux prince échappe aux derniers coups des Jacobins...

Et il termina ainsi :

Adieu. Allez, je vous prie, chez Mme de Coigny ; donnez-moi de ses nouvelles et dites-moi si elle m'aime toujours de tout son esprit. C'est la *great part* chez elle ; Dieu lui-même eût changé avec elle les termes du premier commandement...

Ainsi faisait-il à ses amies le même reproche qu'elles eussent pu à bon droit lui adresser. Il atteignait quarante ans et son cœur inemployé réclamait des amours simples. Aux charmes de l'esprit, il préférait, non peut-être sans quelque regret, les grâces animales et l'aimable visage de l'ignorante Manette. Mais ceci ne l'empêchait point de reconnaître le prix des belles manières, et il avait son couvert mis chez la fille du baron de Breteuil, Mme de Matignon, que l'évêque de Pamiers entourait de ses soins. Au reste, dès qu'il eut mis le pied dans la capitale de la Belgique, un cercle d'admirateurs se forma autour de lui. Et il put se remettre à parler de la souveraineté du peuple, ce qui le dispensait d'en écrire.

Il retrouvait à Bruxelles parmi les principaux

émigrés les mêmes divisions qui séparaient en France les absolutistes, les constitutionnels et les monarchiens. Quant à lui, il n'avait pas changé et demeurait l'observateur indépendant et lucide qui eût souhaité le rassemblement, autour du roi-principe, de toutes les forces monarchiques. Il savait bien que la noblesse ne recouvrerait jamais ses anciens privilèges, même si elle entraît en maîtresse derrière les lances prussiennes dans le pays qu'elle avait eu tort d'abandonner. Et il se rangeait avec le sage Breteuil contre Calonne l'insensé.

Or, l'armée des coalisés allait se mettre en marche, et Louis XVI, qui en attendait sa délivrance, redoutait cependant l'affolement qui pourrait saisir les Parisiens au premier bruit de l'invasion. Il prévoyait aisément qu'on l'accuserait d'avoir appelé l'étranger. La famille royale courrait péril de mort. Il était donc indispensable d'adresser à la nation française un manifeste pour la rassurer sur les motifs et les buts de la guerre prochaine.

De sa prison des Tuileries le Roi envoya Mallet du Pan à Coblenz. L'illustre publiciste apportait des instructions précises. Louis XVI recommandait que le document ne laissât percer aucun sentiment d'animosité ni de vengeance, afin que la multitude fût persuadée qu'aucun ressentiment personnel n'animait les princes et la noblesse. Il spécifiait qu'il fallait éviter « toutes les expressions qui, à différentes époques, avaient pu occasionner des divisions entre les ordres ». Il ordonnait en

outre, que ni les princes ni les émigrés ne prissent part aux opérations militaires.

Mais loin d'accepter ces prudents avis, le comte de Provence et le comte d'Artois s'en indignèrent. En vain, Mallet du Pan essaya-t-il de leur faire sentir les dangers auxquels leur désobéissance exposerait le roi. Pleins d'altières illusions, ils tenaient tous les ennemis de l'ancien régime pour des factieux que seule la force pourrait mettre à la raison. Déjà leur manifeste était prêt. Rédigé par un personnage véreux, le marquis de Limon, ce document provocateur avait naturellement soulevé l'admiration de Calonne. Les princes l'approuvèrent, et le firent signer par le duc de Brunswick qui le publia, non sans hésitation. Dès que les Parisiens le connurent, ils bondirent sous l'outrage.

Rivarol, en cette occasion, demeura le fidèle sujet du pauvre Roi des Tuileries. Il interpréta sa pensée dans une *Lettre à la Noblesse française au moment de sa rentrée en France*, qui demeure un modèle de bon sens et de raison. Il y donnait les meilleurs conseils aux gentilshommes qui allaient entrer en campagne. Il leur prêchait la clémence et les rappelait à la soumission envers le trône :

N'oubliez jamais que vous n'êtes point en rapport avec l'énorme population de la France; que si, avant la Révolution, vous viviez en sûreté au sein de ce peuple immense, c'est qu'on ne l'avait pas accoutumé à vous regarder comme son ennemi. Qu'une fois rentrés et comme répandus dans ce vaste royaume, vous y péririez une seconde fois par une conspiration universelle, si

vous ne consolidiez, par la sagesse, le nouvel ordre que la force de la contre-révolution nous prépare.

Les bourgeois exigeront surtout les lumières de votre raison... Ce sont eux qu'une fausse philosophie a tant irrités contre vous ; c'est parmi eux que vous retrouverez longtemps encore les racines de l'arbre que vous allez extirper. Vous les surprendrez souvent dans le rêve de l'égalité. Il faudra une main légère et délicate pour toucher à des cœurs si ulcérés et pour diriger des esprits si malades.

Vos embarras commenceraient le lendemain de vos succès, et vous jetteriez, sans le savoir, les germes d'une nouvelle révolution, si vous ne vous reposiez pas aveuglément sur la sagesse d'un roi qui a vu le mal et le danger plus longtemps et de plus près que vous. Il n'oubliera pas que tout peuple est enfant, que tout gouvernement est père, et il fondera la justice sur la raison, et la raison sur la clémence.

Ainsi, au milieu de l'enthousiasme général, et dans l'ivresse des espérances, il ne perdait pas son sang-froid. Il voyait clairement que le succès même des armées de Brunswick ne terminerait pas pour toujours la Révolution, et qu'elle renaîtrait si on voulait imprudemment l'étouffer sous la violence. Il se rappelait le mot de Lauraguais qu'il avait jadis publié dans l'un des premiers numéros de son Journal : *On ne tire pas des coups de fusil aux idées.*

Mais, ayant achevé, le penseur, selon sa coutume, fit une pirouette, et prit la batte d'Arlequin. Il ne put se retenir de s'égayer aux dépens du marquis de Limon et il traça, en quelques heures, un de ces

petits dialogues où il excellait. Un « homme de goût » s'y entretenait avec le rédacteur du manifeste et, comme on pense, le couvrait de ridicule. « Je ne me rappelle point, écrivit la marquise de Coigny, avoir ri d'aussi bon cœur ; c'est plus fin que le comique, plus gai que le bouffon, et plus drôle que le burlesque. »

Car il prêchait aux autres la conciliation et les moyens persuasifs. Mais il était fort incapable lui-même de suivre les conseils qu'il donnait. Il le montra bien lorsque La Fayette, quittant son armée après le 10 Août, passa chez les Autrichiens. De tous les révolutionnaires, c'est celui qu'il détestait le plus. Il ne pouvait admettre qu'un gentilhomme, nourri à la cour, se fût mis à la tête de la Révolution. Il lui reprochait d'avoir été l'un des premiers auteurs de la Déclaration des Droits de l'homme, « préface criminelle d'un livre impossible », et d'avoir sottement rapporté d'Amérique des idées qui pouvaient bien convenir à un peuple neuf, mais non point à une nation lentement formée par les siècles, et dont l'armature était constituée par ses traditions. Enfin, passionnément, il l'accusait de n'avoir pas su défendre le roi et la reine aux journées d'Octobre, et d'être allé dormir quand le danger approchait, ce pourquoi il lui avait donné un surnom insultant ; il l'appelait le « général Morphée ».

Quand il le sut emprisonné, il ne fut point touché par ce tragique renversement de la fortune. D'un jet, il écrivit dix pages terribles. « Quel est donc

cet homme que le malheur n'empêche pas d'être vil et méprisable? » Ainsi commençait l'attaque, qui se terminait ainsi : « Ce n'est plus un homme décidé entre la sottise et la scélératesse, mais un homme qui se compose sans cesse de l'une et de l'autre ; toujours faux dans les plans, toujours cruel dans l'exécution, absurde dans l'ensemble, et criminel dans les détails. » Enfin une épigraphe : *Et dubitamus adhuc mercedem extendere factis!* (et nous hésitons encore à lui donner le salaire de ses actes), phrase que les émigrés comprirent si bien qu'ils se rassemblèrent autour de la prison de Nivelles, et auraient assassiné le général s'ils n'avaient rencontré de résistance.

Cette pièce si violente, Rivarol ne la regretta jamais. Tout au rebours, il ne cessa, jusqu'à son dernier jour, d'en parler avec complaisance. Il n'eut jamais que des haines de tête. Mais elles étaient fougueuses et tenaces. Lorsque le duc d'Orléans eut été exécuté, il en fit un portrait que seule la fureur la plus violente pouvait inspirer.

XIX

NOUVELLES DE PARIS

Il reçut, quelques jours après le 10 Août, une lettre de Claude-François. Celui-ci, au premier bruit de l'insurrection, s'était porté au château, comme Tilly et comme Barruel-Beauvert, pour défendre le Roi, s'il y consentait. Barruel avait même eu quelque peine à s'échapper quand le peuple vainqueur était entré. Après avoir défoncé plusieurs portes, il était sorti par l'escalier du cabinet des médailles. Sur le quai, il appela un fiacre. « Vous sortez du château, je ne vous mènerai point ! » lui dit le cocher. Mais Barruel ne se démonta pas. « Il t'appartient bien de me répondre de la sorte ! dit-il. Conduis-moi tout de suite chez le président de la section de l'Unité, rue des Saints-Pères ! » — « Ah ! c'est différent », fit le cocher qui crut avoir affaire à un ami du peuple. Et, fouettant ses chevaux, il le transporta en une minute à l'adresse indiquée. Là habitait, en effet, le président de la section de l'Unité. Mais ce président était Cubières, le chevalier de Cubières lui-même, qui avait renoncé à son titre, et se faisait maintenant appeler le citoyen Dorat-Cubières, pour hom-

mage à la mémoire de son ancien maître en poésie.

Il fut noble en cette occasion. « Je justifierai votre confiance, dit-il. Restez ici. Vous serez en sûreté. Personne ne s'avisera de venir vous y chercher. Voilà ma bibliothèque. J'irai moi-même avertir votre valet de chambre, afin qu'il vous apporte ce dont vous aurez besoin. Mais je lui recommanderai de ne pas venir pendant le jour, de crainte qu'il ne vous fasse découvrir, ce qui nous perdrait l'un et l'autre. »

Claude-François était simplement rentré chez lui, et écrivait à son frère pour lui donner des détails. Rivarol pensa qu'il était opportun de les communiquer à Fersen, l'ami de la Reine, lequel habitait Bruxelles. Il alla chez lui : « Il parla fort bien, mais dit peu de choses, écrivit Fersen dans son journal. Il fit la réflexion que le roi avait eu tort d'abandonner le château et de se mettre sous le glaive des décrets jacobins de l'Assemblée ; que, s'il était resté, la canaille aurait toujours été repoussée, et les constitutionnels auraient eu le dessus, ce qui valait mieux, puisque du moins la vie de Leurs Majestés était assurée. Il a raison, mais pour juger, il faut bien connaître toutes les circonstances. »

Rivarol n'avait pas besoin de connaître toutes les circonstances pour comprendre que désormais le roi était condamné et ne sauverait pas ses jours. Au reste les gazettes françaises parvenaient à Bruxelles. Il y lut que M. de La Porte venait d'être guillotiné, après un procès où sa fermeté avait

forcé l'admiration des juges. Il pensa qu'il avait bien fait de partir.

Cependant on n'avait pas trouvé dans les papiers de l'intendant les lettres et les mémoires qu'Antoine lui avait écrits, et nul ne songeait dans ce moment à l'accuser, sauf un particulier inconnu qui se présenta un matin chez le juge de paix de la section des Filles Saint-Thomas, auquel il fit connaître que le sieur de Rivarol avait émigré, et que la prudence ordonnait, d'accord avec la loi, que les scellés fussent posés dans la maison abandonnée.

Le magistrat, comme on pense, ne se fit point prier, et se transporta aussitôt rue Saint-Marc, où il procéda à cette opération. Mais Françoise en fut avisée sans retard. C'était une femme de tête, et l'amour de Dumouriez la protégeait. Elle réclama avec vivacité. Son frère émigré ! On voulait rire. Des affaires de famille l'avaient appelé en Angleterre, patrie de la demoiselle Flint son épouse. Il était muni d'un passeport régulier, et on ne lui pouvait rien reprocher.

Le juge de paix ne se laissa point troubler par ces explications. Il demanda que le passeport lui fût montré. Rien n'était plus simple. Françoise se le fit envoyer par Rivarol, et hardiment le présenta. Mais une grande méfiance emplissait l'âme du juge. Il observa que le document n'indiquait point les motifs du voyage, et que rien ne prouvait que le sieur Rivarol ne fût pas allé rejoindre l'armée de Coblenz. Aussi refusa-t-il de lever les scellés, et

même il menaça de faire vendre les meubles, comme il en avait le droit.

Vendre les meubles ! Les premiers meubles que jamais Antoine eût possédés ! Françoise s'irrita, et écrivit incontinent au citoyen Roland, ministre de l'Intérieur, une supplique audacieusement mensongère. Elle répétait que son frère réglait en Angleterre « des objets d'intérêt avec les parents de sa femme », qu'il avait laissé celle-ci en pension à Passy et son fils à Chaillot. Et il était bien vrai que la pauvre Louise habitait Passy, mais depuis cinq ans déjà, et ce n'était pas Rivarol qui l'y avait installée. Quant aux intérêts qu'elle n'avait malheureusement point en Angleterre, son époux n'aurait même pas eu le droit de s'en occuper. Son contrat de mariage le lui défendait.

Cependant Françoise argumentait avec la hardiesse des Rivarol, et non sans littérature :

« Le juge de paix allègue que rien ne prouve que le sieur Rivarol n'ait point été se réunir aux émigrés qui ont pris les armes contre la patrie. Mais rien ne prouve aussi qu'il y ait été. Donner de l'extension à une loi de rigueur est se montrer contraire à tous les principes et à la première des vertus : l'humanité. D'ailleurs le sieur Rivarol a quelquefois manié la lyre, mais jamais les flèches d'Apollon. Il est homme de lettres. Il a consacré dans ses discours et ses écrits les principes de la souveraineté du peuple. On ne peut donc arguer contre lui d'une supposition absolument gratuite, et qui choque toute vraisemblance. »

Mais Roland, qui savait que penser des idées démocratiques de Rivarol, écrivit en haut de cette lettre : *répondre négativement*. Et un secrétaire rédigea une réponse dédaigneuse, d'une plume spartiate :

« Vous exposez qu'Antoine Rivarol votre frère, étant parti pour l'Angleterre où l'appelaient des affaires de famille du côté de sa femme, le juge de paix de la section des Filles Saint-Thomas a apposé le scellé sur sa maison, et vous me priez de donner des ordres pour que les scellés soient levés.

« Le décret du 8 avril dernier relatif aux émigrés ne porte aucune exception en faveur des particuliers absents pour affaires de famille, et chargé de faire exécuter la loi qui ordonne le séquestre en pareil cas, je ne puis vous exprimer que son langage. »

Françoise peut-être aurait insisté. Mais les événements allaient vite. Trois jours après avoir écrit cette lettre, Roland lui-même ouvrait l'armoire de fer et y trouvait les mémoires de Rivarol. Celui-ci, dans sa retraite de Bruxelles, put bientôt lire dans le *Moniteur* que la Convention s'était occupée de lui. Trop heureux d'avoir sauvé sa vie, il dut renoncer aisément à sa maison et à sa bibliothèque.

En effet, le 5 décembre, Rhul était monté à la tribune, pour donner connaissance de son rapport sur les papiers trouvés dans l'armoire de fer. Il lut, entre autres documents, la lettre que le pauvre La Porte avait écrite à Louis XVI après la visite de Rivarol. Alors Buzot se leva et dit :

— Si la Convention me permet d'interrompre

le rapporteur, comme Rivarol est à Paris, je demande qu'il soit mis en état d'arrestation, et que les scellés soient mis sur ses papiers.

Cette proposition parut trop juste pour n'être pas « décrétée » sur l'heure, et le comité de Sûreté générale lança aussitôt ses agents à la recherche de Rivarol. Ils ne le trouvèrent point, pour la raison suffisante qu'il était en train de dîner à quelques centaines de lieues. Mais ils n'eurent aucune peine à mettre la main sur Claude-François, que trois gendarmes eurent mission de garder à vue dans son logement de la rue des Petits-Champs. En vain protestait-il. Au bout d'un mois, il se décida à écrire à la Convention pour réclamer sa mise en liberté. Lecture fut donnée, le 7 janvier, de son épître. Lorsqu'il eut entendu, le député Carra prit la parole :

— Ce Rivarol, dit-il, a été arrêté pour son frère aîné, mais, quoique je sois loin de dire que celui-ci soit patriote, au moins puis-je assurer qu'il ne peut plus longtemps être privé de sa liberté pour des délits qui ne sont imputés qu'à son frère.

Et Manuel l'appuya en termes solennels :

« Sans la liberté individuelle, dit-il, il n'y a plus de liberté publique. Je demande que les portes de Rivarol soient ouvertes, et que les membres du Comité qui ont signé le mandat soient tenus de payer les frais. »

Or, Manuel et Carra, cinq ans plus tôt, avaient été ridiculisés dans le *Petit Almanach des Grands Hommes*. Mais ils ne pouvaient en garder rancune

à Claude-François qui avait blâmé l'ouvrage où il aurait dû avoir sa place. Il écrivait du reste assez mal pour leur être sympathique. En apprenant leur intervention, Rivarol put penser qu'il ne s'en serait pas tiré à si bon compte que son frère, et répéter le mot qu'il disait souvent :

« En émigrant, j'ai échappé à quelques jacobins de mon Almanach. »

Il est vrai qu'un grand nombre de mauvais écrivains s'étaient donné rendez-vous à la Convention. Pour un Mirabeau ou un Garat, que Rivarol avait vus avec irritation siéger à la Constituante, il eût vu aujourd'hui, dans la salle du Manège, Fabre d'Églantine, Collot d'Herbois, Pitra, Manuel, Carra, Pons de Verdun, Gorsas... qu'il avait tous méprisés, et Louvet et d'autres qui avaient chacun sur la mémoire une notice envenimée. Oui, il avait bien fait de partir. Et parodiant un vers fameux des *Bucoliques*, il disait en souriant :

Nos patriæ funes et lampada linquimus alta.

*
* *

Les mois s'écoulaient. Louis XVI passait en jugement. Rivarol put trouver aussi dans le *Moniteur* le petit rapport que son ancien ami Cubières, de service au Temple le 21 décembre, avait écrit pour le Conseil général de la Commune :

Mercredi matin, Louis s'est levé, suivant son usage, à sept heures et demie. Il s'est habillé promptement, il

a pris un livre et s'est mis à lire pendant une demi-heure. Il a demandé un couteau pour couper les feuillets ; ce livre était un bréviaire. A neuf heures on a apporté le déjeuner. « Je ne déjeune pas aujourd'hui, » a dit Louis, « ce sont les Quatre-Temps. »

Ici Cubières faisait observer :

Ce n'est pas une bonne qualité dans un roi, que la dévotion, car Charles IX et Henri III étaient aussi dévots.

Et il continuait son rapport :

Malesherbes, l'un des conseils du roi, est venu au Temple jeudi matin. Il a offert à Cubières de se fouiller devant lui. Il lui a montré quelques écus et a dit : « Ceci est de l'ancien régime, je crois. J'ai dans ma poche deux clefs et des papiers relatifs au traité de Pilnitz qui regardent le roi. J'ai, de plus, le *Moniteur* et d'autres journaux. »

— « Malesherbes, a dit Cubières, vous êtes l'ami du roi. Comment pouvez-vous lui porter des journaux où il verra toute l'indignation du peuple exprimée contre lui ? »

— « Louis n'est pas un homme comme un autre. Il a une âme forte. Il a de l'énergie qui le met au-dessus de tout. »

— « Vous êtes honnête homme. Mais si vous ne l'étiez pas, vous pourriez lui apporter des armes, du poison, lui conseiller...

(Ici, ajoutait Cubières, il a paru embarrassé. Pourtant Malesherbes répondait avec simplicité :)

— « Si le roi était de la religion des philosophes, s'il était un Caton, il pourrait se détruire. Mais le roi est pieux, il est catholique ; il sait que sa religion lui défend d'attenter à sa vie, il ne se tuera pas. »

Vingt-trois ans auparavant, deux abbés se promenaient sur les remparts d'Avignon. Celui qui avait trouvé la noblesse dans son berceau était maintenant parmi les pires ennemis du roi, et le surveillait comme un policier. L'autre, le fils de l'aubergiste, avait défendu le trône de son mieux. Lorsque le destin se mêle de composer des romans, il en faut admirer les invraisemblables péripéties. Le jour n'était pas loin où Cubières serait secrétaire adjoint de la Commune, qui l'honorerait d'une mention civique pour un poème à la louange de Marat. Encore quelques mois, et il viendrait déposer sur le bureau du Conseil général des documents « légalisés », attestant que sa mère n'était pas noble et que son père « ne jouissait d'aucun des privilèges de la ci-devant noblesse ». Il dirait que si on l'avait lui-même appelé le chevalier de Cubières, c'était la faute de quelques libraires qui avaient mis ce titre en tête de ses ouvrages, et il répudierait enfin la noblesse que Rivarol revendiquait si hautement. Comme toutes choses eussent été plus simples, si le sort eût permis que Rivarol s'appelât Cubières et Cubières, Rivarol !

Pendant que son ancien compagnon mendiait la faveur des terroristes, l'émigré vivait à Bruxelles sans grand espoir que jamais pussent luire des jours meilleurs. Il s'était d'abord mêlé à quelques intrigues, et avait même accepté de faire tenter Dumouriez par Françoise. Breteuil avait construit avec lui tout un plan. Françoise était restée à Paris, mais Rivarol se faisait fort de la déterminer

à venir en Flandre rejoindre son amant. Il lui donnerait rendez-vous à la frontière, lui promettrait de l'argent et lui exposerait ce qu'on attendait d'elle : c'était de décider le général à soulever son armée en faveur du roi.

Peut-être avons-nous, écrivit Breteuil à Fersen, la ressource d'attaquer plus fructueusement Dumouriez par Rivarol, dont je vous ai parlé et qui doit aujourd'hui avoir eu réponse de sa sœur, à laquelle je l'avais chargé d'écrire de douces et utiles propositions tant pour elle que pour Dumouriez. Cette sœur est sa maîtresse, et a, suivant Rivarol, un crédit absolu sur Dumouriez. Il assure que c'est une femme d'esprit... Je ne sais point de bornes à mettre aux grâces que Dumouriez pourrait demander pour lui et ses adjoints en pareille circonstance. Voyez avec l'évêque si la maîtresse de Dumouriez peut arriver à ce but, et dites à Rivarol qu'il faut qu'elle se mette à la suite de son camp, si elle n'y est pas encore, et qu'il doit surtout tâcher de la voir pour lui faire sa leçon.

Mais le temps n'était pas venu encore où Dumouriez pourrait entendre de telles propositions, fussent-elles les plus « douces » et les plus « utiles ». Le départ de La Fayette avait fait de lui le chef de l'armée, et il roulait dans sa tête les plus ambitieux projets. Il n'était point disposé à se retirer devant le duc de Brunswick, mais au contraire à le repousser et à le vaincre. Au surplus, on ne sait s'il eût tenu très vivement à voir Françoise arriver dans son armée, où les deux belles demoiselles Fernig, transportées

d'une ardeur guerrière, partageaient ses périls et sa gloire sous le titre d'aides de camp.

Et les jours passèrent. Le roi fut guillotiné. Après tant de désillusions, Rivarol ne fut pas sensible à ce trépas comme il eût pu l'être jadis. « Il en est de la personne du roi comme des statues des dieux, avait-il écrit. Les premiers coups portent sur le dieu même ; les derniers ne frappent plus qu'un marbre défiguré. »

La reine, à son tour, monta sur l'échafaud. La Terreur régnait. Claude-François fut remis en prison, ainsi que sa femme. Et Raphaël, dont nul ne payait plus la pension, errait misérable dans les rues de Paris, se nourrissant du mauvais pain que distribuaient les sections. Champcenetz s'était réfugié à Meaux pour échapper à une arrestation. Mais, au bout de quelques jours, il n'y put tenir. Il ne savait vivre loin de sa bibliothèque et de ses estampes. Il revint à Paris et se fit prendre. Dès ce moment, il retrouva son étonnante gaieté. A Fouquier-Tinville il demanda : « Est-ce ici comme à la Convention où on peut se faire remplacer ?— Pourquoi ? questionna le terrible accusateur. — Parce que je me serais fait remplacer par vous ! » Son affaire ne retint pas longtemps l'attention des jurés. Il monta sur la charrette fatale. « Mène-nous vite, cria-t-il au cocher, tu auras pour boire ! » Il riait encore quand on arriva devant la guillotine. Un des condamnés, Pariseau, qu'on avait condamné par erreur au lieu d'un autre Parizot ou Parizeau, protestait de son innocence devant la foule. « Je

meurs républicain ! » clamait-il. « Ne le croyez pas, cria Champcenetz, c'est un aristocrate comme moi ! » Et il livra au bourreau sa tête riante d'un dernier bon mot.

Où étaient les salons, les belles dames, les galants seigneurs ? Où étaient les cafés emplis d'un murmure d'épigrammes ? Où étaient les amis que le couperet avait épargnés ? Lauraguais vivait-il toujours ? Rivarol écrivit sur une feuille :

« Les ronces couvrent le chemin de l'amitié quand on n'y passe pas souvent. »

XX

UN AMI UTILE

Il vivait. Mais l'argent qu'il avait emporté commençait à s'épuiser. Il avait prêté, de-ci, de-là, plus de dix mille francs à des émigrés pauvres, et il ne les retrouverait point. Il demeurait maintenant dans un hôtel de la rue aux Vents, près de Sainte-Gudule. Manette, parfois, se fâchait d'une vie trop étroite. Elle alla jusqu'à le menacer de se vendre au plus offrant. Mais il sourit :

— Madame, répondit-il, l'avarice des Belges s'oppose aux mauvaises mœurs.

Pour lui, il savait vivre au jour le jour. Et il entourait de soins particuliers un banquier juif et hollandais, lequel avait conçu pour lui une admiration sans bornes. Il s'appelait David Cappadoce Pereira. Il nommait Rivarol son maître, et Rivarol lui répondait : « Mon cher disciple... » Il aimait l'esprit et les bons repas, et tremblait au moindre malaise : « Son existence, disait Rivarol, se compose des alarmes de la santé et des témérités de la gourmandise ; il ne connaît de remords que ceux de son estomac. » Mais c'était une relation bien utile, au moment où l'argent manquait à presque tous les

émigrés. Dans les premiers mois ils avaient reçu de France des subsides. Mais maintenant ils en étaient réduits à emprunter sur des propriétés que peut-être ils ne recouvreraient jamais. Aussi les conditions des prêteurs étaient usuraires. Le duc d'Uzès avait signé un billet de 60 000 livres pour une dette de 30 000. Le duc de Choiseul cherchait 12 000 livres. Ne sachant comment les obtenir, il pria Rivarol de les demander à Cappadoce.

Celui-ci était allé en Hollande auprès de sa mère. Mais Rivarol se tenait en constantes relations avec lui. Il en recevait parfois une caisse de vin des Iles, et des bâtons de bois d'aloès, qu'il fumait dans une pipe, afin de purifier l'air, et il envoyait en retour les plus gracieux remerciements. A lire ses lettres, Cappadoce devait être persuadé que son ami ne pouvait se passer de lui :

« Que vous est-il arrivé, mon cher et très aimable disciple? Je suis menacé de votre absence pour tout l'hiver. Écrivez-moi un mot pour m'instruire et me consoler de ce contretemps... Je n'étais point du tout préparé à me passer de vous... Adieu, je ne vous recommande pas d'être toujours aimable, mais de m'aimer toujours... »

Et il se plaignait sans trêve de ne point le voir. Lui qui détestait l'écriture, il pouvait adresser à ce banquier hollandais trois lettres dans le même mois, sur le ton de l'abandon et de la confiance. Il est vrai que parfois la confiance était fausse. Ainsi Cappadoce lui ayant écrit quel plaisir il avait eu à retrouver sa mère, il répondit :

« Pour sentir et partager avec vous la douceur de voir une mère et de la voir revivre pour un fils tel que vous, mon cher disciple, il ne faut que sentir avec tant d'amertume et d'horreur l'état où j'ai laissé la mienne en France. »

Or, il n'était jamais retourné à Bagnols, et en ignorait depuis un an les nouvelles, sans quoi il eût su que son père n'était point en mauvais termes avec les Jacobins du cru, et leur adressait des lettres qui se terminaient ainsi : « Je suis, bien civiquement, et en bon républicain, ennemi de tout fédéralisme, royalisme..., etc. » Les autorités révolutionnaires chargeaient même le bonhomme de diverses missions, comme de recevoir les déclarations des propriétaires de fourrage, et de veiller à l'assainissement des communes du canton. Le bouleversement n'avait pas été terrible pour la famille bagnolaise, et l'on pouvait songer à elle sans amertume et sans horreur. Mais il était préférable que Cappadoce pût penser qu'il y avait quelque part en France une comtesse douairière de Rivarol persécutée.

Le banquier ne prêta point les cinq cents louis demandés par Choiseul. Il en offrit cinquante. Mais le duc avait pu s'arranger d'autre sorte, et Rivarol pensa qu'il ne fallait point laisser cette somme sans emploi. Il répondit donc incontinent à Cappadoce :

« Il faut garder vos cinquante louis, d'abord pour vous, et ensuite pour moi, si l'édition que je me propose de faire m'entraînait à des frais au-dessus de mes forces. Vous voyez avec quelle con-

fiance je vous parle. J'aurai le plaisir d'être secouru par vous, et celui de vous devoir une plus prompte expédition dans une affaire qui doit décupler mes avances. »

C'était de l'ouvrage sur la souveraineté du peuple qu'il s'agissait. Mais il n'était point terminé. Était-il même commencé? Rivarol pensait qu'il lui faudrait, pour le mener à bien, « trois grands mois de repos ». Aussi était-il un peu tôt pour emprunter l'argent nécessaire à la publication. Mais Cappadoce, généreusement, promit. Et Rivarol pensa qu'il pouvait accepter sans retard.

« Quant aux cinquante louis que vous destinez à me soulager du poids des avances nécessaires à mon édition, je les ai acceptés et je les accepte encore, puisque je suis décidé à payer le papier comptant ; c'est une économie de cinq ou six louis. Aussi, mon cher disciple, vous pouvez m'adresser cette somme par telle voie qui vous plaira, et si cela vous est indifférent, par une traite sur M. Lys de Mulmester, banquier de Bruxelles. »

Il reçut les cinquante louis, moins dix-huit livres que M. de Mulmester retint pour le change, ce qui l'indigna. Il reçut aussi quelques bouteilles de vin du Cap, et quelques bâtons d'aloès pour sa pipe. Et il n'écrivit pas son livre. Il suivait sa paresse et son ennui.

Car il s'ennuyait. « Je vous avoue, écrivit-il à Cappadoce, que j'ai de cette ville par-dessus les oreilles, et que je souffre autant de la présence de certaines gens que de votre absence. » Les émigrés,

pour la plupart, lui semblaient fort ridicules, et il divertissait son cercle en répétant leurs propos. Il se moquait de ces deux évêques qui se promenaient dans le parc de Bruxelles appuyés sur leurs cannes à bec de corbin : « Monseigneur, disait l'un, pensez-vous que nous serons en France au mois de juin? — Monseigneur, répondait l'autre, après avoir pris un temps de réflexion, je n'y vois pas d'inconvénient. » Et il se moquait aussi de Lally-Tollendal, qu'il appelait « le plus gras des hommes sensibles », et qui racontait à souper les horreurs de la Révolution. — « Oui, messieurs, j'ai vu couler ce sang!... Voulez-vous me verser un verre de vin de Bourgogne? — Oui, messieurs, j'ai vu tomber cette tête!... Voulez-vous me faire passer une aile de poulet? »

Surtout l'irritait l'incompréhension de tant de gens qui n'avaient « rien oublié et rien appris », et se berçaient encore de sottes illusions. Il n'en avait plus, quant à lui. Il fréquentait chez Mercy-Argenteau, l'ambassadeur de l'empereur, qui avait assez longtemps vécu à Paris pour comprendre la situation, et qui ne rêvait que le possible. Mercy le protégeait et lui fournissait quelques subsides. Mais il mourut subitement au cours d'un voyage à Londres. « J'ai appris hier la mort de mon Mécène, écrivit Rivarol à Cappadoce. » Et, quelques mois après, il en parlait encore comme d'un protecteur utile. « Il devait m'avancer les premiers fonds pour mon ouvrage. » Avait-il oublié que dans le même dessein Cappadoce lui avait avancé cinquante louis?

A Bruxelles comme à Paris, il était le même homme, toujours méditant un grand ouvrage qu'il n'écrivait pas, et se tirant comme il le pouvait de ses embarras d'argent. Mais, à Paris, s'il se laissait aller parfois à une mélancolie philosophique, il n'éprouvait pas l'ennui des heures. Ici, en dépit de Manette, en dépit des réceptions et des soupers, il ne trouvait aucun agrément. Il avait naguère entretenu d'aimables relations avec une jeune et charmante femme de vingt ans, la comtesse de Béthisy. Elle mourut en trente-six heures, quand elle était sur le point d'être mère. Il esquissa son portrait en quelques lignes un peu trop surveillées et un peu trop spirituelles. Ses chagrins comme ses joies ne lui avaient jamais arraché de cris, ni fait perdre le souci de la phrase.

XXI

DE LONDRES A HAMBOURG

Cependant les troupes de la République avançaient. Rivarol ne pensait pas encore qu'elles pussent triompher, et se croyait en sûreté. Il songeait à passer l'été dans un pavillon que le prince de Ligne avait mis à sa disposition près du château de Bel-Ceil. Il avait rencontré une seule fois le prince, et même l'avait extrêmement fatigué par « son abus d'esprit et sa cassette de fusées ». Toutefois ce grand seigneur, qui était généreux, aurait volontiers donné à « ce M. de Rivarol » l'hospitalité dans son voisinage.

Mais, au printemps de 1794, Rivarol s'en fut faire une tournée à la frontière. Il fut témoin de la première attaque des *Carmagnols*, ainsi qu'il surnommait les soldats de l'An Deux. « Ces drôles, écrivit-il à Cappadoce, ont eu les prémices de la campagne, et ont d'abord emporté deux redoutes... Si vous êtes étonné de la stagnation de deux grandes et belles armées qui ont perdu un mois en présence de l'ennemi, sachez qu'Anglais et Autrichiens comptaient également sur une révolution à Paris. Mais voilà le parti jacobin plus triom-

phant que jamais, *et c'est à lui qu'il faut désormais avoir affaire*, sans s'appuyer davantage sur des négociations et des trigauderics intérieures. »

Mais hélas ! nul ne lui donnait raison, et les princes continuaient à espérer un retournement d'opinion qui leur rendrait soudain le trône. Le comte d'Artois allait passer en Angleterre. Rivarol songea à s'y rendre aussi. Il n'avait guère d'argent. Le duc de Choiseul lui prêta dix louis. Par La Haye et Rotterdam, il gagna lentement la côte hollandaise, où il s'embarquerait pour l'Angleterre. Londres était maintenant la capitale de l'émigration. Sa place y était marquée. Et puis, par une sorte de prescience, il savait partir à temps. Déjà il avait retenu sa chambre au Sablonier's Hotel, dans Leicester Square.



Il y fut en septembre 1794, et tâcha d'y attirer Cappadoce. Mais celui-ci se déroba. Sa fille craignait la mer et les corsaires. Il préféra aller s'établir à Hambourg, avant que l'armée française eût envahi Rotterdam. Il eut raison. Quelques mois ne s'étaient point passés que Rivarol lui écrivit qu'il allait quitter l'Angleterre. « J'ai de fortes raisons, disait-il en une formule sibylline, de me rapprocher de Monsieur. » Sans doute espérait-il en tirer quelques subsides. Et surtout, il ne pouvait s'accommoder de son séjour à Londres. Tout lui déplaisait, les hommes politiques anglais, les émigrés, le brouil-

lard et même les femmes. « Les Anglaises, disait-il, ont deux bras gauches ».

Sans doute il avait été reçu avec considération par Pitt et par Burke, deux lecteurs enthousiastes du *Journal politique*. Mais il ne trouvait aucune oreille disposée à écouter ses conseils, et les émigrés ardents lui faisaient grise mine. Invité au banquet du lord-maire, il se trouva placé à côté de Malouet, qui avait pour autre voisin Cazalès. Malouet engagea la conversation avec Rivarol. Aussitôt Cazalès le tira par la manche. « Comment ! vous parlez à ce drôle-là ? Il est bien étonnant que le lord-maire ait admis un tel homme ici. » Rivarol, de son côté, retenait Malouet : « Comment ! vous parlez à Cazalès ! Cet homme a quelques fumées dans le ventre et pas une idée dans la tête. »

Vainement, le pauvre et sage Malouet essayait de calmer tour à tour ses deux voisins. « Monsieur de Rivarol, vous ne rendez pas justice à Cazalès, c'est un homme plein de talent et d'énergie. — Allons donc, répondait Rivarol, un vase à digestion, voilà tout ! » Malouet se tournait alors vers Cazalès : « Vous n'appréciez pas convenablement Rivarol. Il a quelquefois des traits de génie. Vous lui accorderez au moins qu'il a de l'esprit. — Oui, grondait Cazalès, comme un garçon perruquier. »

Sauf les algarades, la vie de Londres était morne. Sous ce ciel brumeux, Rivarol craignait de tomber malade et emplissait sa chambre de fumée aromatique pour dissiper les miasmes. « Je n'aime pas, disait-il, un pays où il y a plus d'apothicaires que

de boulangers, et où l'on ne trouve de fruits mûrs que les pommes cuites.» Et puis, après tant d'années, la misère était venue pour les émigrés. S'ils se réunissaient le soir chez l'un d'eux, ils ne pouvaient être plus agréables à la maîtresse de maison qu'en apportant une chandelle. Telles n'étaient point les réceptions qui convenaient à Rivarol. Il partit avec Manette, qui ne l'avait point quitté. Quand ils furent en pleine mer, un corsaire français se montra. Rivarol, par prudence, jeta dans les flots les lettres qui eussent pu le compromettre. Le corsaire disparut, et le navire continua sa route. Mais il fit naufrage. Rivarol racontait plus tard que sa présence d'esprit l'avait sauvé. Mais il ne donnait point de détails. Le fait est qu'il arriva sain et sauf à Hambourg, où il retrouva Cappadoce et une vie qui lui convenait mieux.



Toute une noblesse française s'était installée dans la vieille ville hanséatique. Beaucoup de ses membres, qui avaient perdu tout espoir d'un prompt retour en France, s'étaient créé des ressources par leur industrie. Le comte de Gimel était distillateur, M. du Vivier, marchand de musique, le chevalier de Montmorency, pâtissier, la comtesse de Neuilly, marchande de modes, le marquis de Romance et la comtesse d'Asfeld s'étaient associés pour vendre du vin et des comestibles, MM. de Langeac et de Saint-Hilaire posaient du papier peint, Mme de

Flahaut faisait des chapeaux. La princesse de Vaudémont vendait des livres, et les professeurs ou institutrices ne se comptaient pas.

Mais, en outre, Hambourg était lieu de passage. Chaque bateau y amenait quelque Français qui demeurerait quelque temps, et puis s'éloignait, faisant place à un nouveau venu. Ils étaient bien reçus par les gros négociants du lieu, assez fiers de recevoir à leur table cette aristocratie. Rivarol put entrevoir une existence facile. La maison de Cappadoce était un peu la sienne, et à quelques kilomètres de Hambourg, il pouvait, s'il lui plaisait, aller voir Françoise, qui avait suivi Dumouriez dans sa fuite, et vivait avec lui à Nériss.

Son arrivée fut vite connue, et autour de lui, aussitôt on se rassembla. Il attirait comme la lumière. A peine était-il éveillé que les écouteurs accourus envahissaient sa chambre. Quand ils n'étaient pas Français, ils avaient quelque peine à comprendre du premier coup, et riaient un peu tard, non sans s'être fourni l'un à l'autre des explications... « Voyez-vous ces Allemands, disait-il... Ils se cotisent pour entendre un bon mot. » Et il raillait leurs femmes, « momies imparlantes dont la robuste enveloppe interdit jusqu'aux désirs ». Sur ce point d'ailleurs, il se flattait de savoir se contraindre, et « d'économiser son phosphore » :

— Je garde pour penser, disait-il, ce que vous autres, jeunes gens, dépensez trop libéralement.

Et il se vantait même de pouvoir résoudre un problème de géométrie jusque dans l'éclair du

plaisir. Penser était désormais sa seule ambition. S'il gardait Manette, c'est qu'elle lui était une compagnie reposante et commode. A vrai dire, elle étonnait par sa sottise quelques admirateurs de son ami. Et ceux qui n'étaient pas amoureux de son frais et gracieux visage la tenaient pour une espèce de bonne qui usurpait une place au salon.



A une demi-lieue de Hambourg, dans le village de Ham, Rivarol avait loué une jolie maison, au milieu d'un jardin planté de beaux arbres. Il n'y vivait point sans dépenses, et, si habile qu'il fût à emprunter, force lui était de gagner de l'argent. Il se mit en rapport avec un libraire de la ville, M. Fauche, frère de ce Fauche-Borel qui présentement courait l'Europe, au profit des princes. Il lui proposa la grande et vieille idée qu'il avait conçue dix ans plus tôt : celle de faire un dictionnaire de la langue française. Et M. Fauche, qui était fort entendu dans ses affaires, comprit aussitôt qu'un tel ouvrage, à l'heure où l'Académie supprimée ne pouvait exercer son magistère, obtiendrait certainement le plus grand succès. Le nom de Rivarol était universellement réputé pour celui d'un maître du beau langage. Le libraire se montra favorable.

Mais combien de temps exigerait une pareille entreprise? M. de Rivarol était un personnage bien dissipé. Trouverait-il les loisirs nécessaires? Certes !

et M. Fauche pouvait-il en douter? S'il en doutait, rien n'était plus facile que de le rassurer. A peine d'un dédit de douze mille livres tournois, l'auteur s'engageait à fournir, six mois après au plus tard, le texte d'un *Discours préliminaire* et les six premières lettres du Dictionnaire. En échange, M. Fauche lui verserait, dès maintenant, à titre d'avance sur ses droits, cinquante louis par mois, et fournirait les livres nécessaires.

Ce fut un beau traité, conclu suivant les meilleures formes, entre « M. Antoine, comte de Rivarol, de l'Académie royale de Prusse, d'une part, et M. Pierre-François Fauche, imprimeur libraire, d'autre part. » Le premier reçut, dès ce jour, ponctuellement, ses cinquante louis. Le rôle du second fut d'attendre.

Rivarol, cependant, s'était mis au travail. Il avait tiré de ses sacs les notes qu'au jour le jour depuis si longtemps il y entassait, et il en relevait quelques autres sur les petits carnets où il inscrivait pêle-mêle ses dépenses, les adresses de ses fournisseurs ou de ses amis, des citations latines, des comptes de ménage, des réflexions sur la Révolution, et des étymologies parfois hasardeuses. Pour se retrouver dans ce fatras, il marquait telle note d'une croix et telle autre d'un petit rond. Il tentait un classement. Quelque jour il aurait achevé cette première besogne, et entreprendrait de rédiger.

Mais d'autres soins le réclamaient. Claude-François venait d'envoyer à Hambourg un garçonnet d'une quinzaine d'années : Raphaël.

XXII

LE DICTIONNAIRE MORT-NÉ

Arrêtés comme suspects en floréal, Claude-François et sa femme n'avaient recouvré leur liberté qu'à la fin de brumaire. Pendant ces sept mois, leur fils Auguste, tout jeune encore, put être recueilli par des personnes charitables. Mais Raphaël, que son père avait placé dans une pension à Chaillot, bientôt ne reçut plus d'argent et fut mis sur le pavé. Sa mère vivait dans la misère et il ne la connaissait point. Sa tante Françoise avait rejoint Dumouriez dans son camp. Il erra par les rues et ne trouva de pain qu'à la section. Mais comme, à quatorze ans, il était grand et bien bâti, on lui mit un fusil sur l'épaule, et sans doute eût-il été bientôt envoyé aux frontières si, après la chute de Robespierre, Rivarol n'avait pu expédier des fonds et demandé que l'enfant vînt le rejoindre.

Antoine et Manette virent un gentil garçon de cinq pieds quatre pouces, qui avait un doux visage, la jambe belle et la taille bien faite. Mais son instruction était à peu près nulle. Il avait oublié le peu de latin qu'il avait su, et tout le reste aussi. Mais on allait voir à réparer ces ruines. Justement

Claude-François lui-même annonçait qu'il allait venir à Hambourg et amènerait son fils. Entre les deux cousins il suffirait de créer une émulation scolaire.

Claude-François ne s'était point assagi dans les geôles de la Terreur, et il s'était mis à conspirer dangereusement. On pouvait reprocher à ce gaillard la faiblesse qu'il avait de se prendre pour un poète, ainsi qu'un extrême penchant pour la vantardise et les hâbleries. Mais son cœur était hardi et généreux. Il ne craignait pas de s'exposer et semblait même y prendre plaisir. « C'est Don Quichotte ! » disait son frère en haussant les épaules.

Don Quichotte allait souvent de France en Allemagne et d'Allemagne en France, pour le service du pauvre roi de Mittau. Au cours d'un de ses voyages, il s'arrêta à Hambourg, avec son fils. Et dans la maison de Ham, sous l'égide de Manette, singulièrement transformée en mère de famille, il y eut deux enfants apprenant des leçons. Auguste était plus fort en latin, bien qu'il fût de cinq ans le cadet. Mais Raphaël lui fut supérieur pour l'allemand. Il apprenait à monter à cheval et à dessiner. Il avait une voix agréable. Cependant la musique lui fut interdite. « Je me suis aperçu, disait sentencieusement Rivarol, que le chant ne fait que des hommes frivoles et des histrions. »

Le vicomte de Rivarol — c'était Claude-François qui, lassé d'être toujours chevalier, avait pris ce nouveau titre — demeura six mois chez le comte de Rivarol. Il put lui apprendre quelques nouvelles. D'abord, à Bagnols, l'argent manquait

toujours, mais non la santé. Le père et la mère allaient bien, ainsi que la tante Françoise. Et puis — ô délivrance ! — Mme de Rivarol, usant des lois républicaines, s'était décidée à demander le divorce et l'avait obtenu. Elle gagnait maintenant quelques assignats à traduire des ouvrages anglais pour le ministère de l'Intérieur. Champcenetz était mort sous le couperet de Sanson. Lauraguais ? Il avait été mis en prison, mais on ne savait s'il en était sorti, ni ce qu'il était devenu. Barruel ? Barruel écrivait des pages royalistes. Rivarol ne l'aimait pas et ne répondait pas à ses lettres. Cubières avait dû quitter Paris et son poste de secrétaire-adjoint de la Commune quand avait paru le décret chassant de la capitale tous les nobles. Mais il y était maintenant rentré, n'avait pas quitté Fanny de Beauharnais et continuait de versifier. Les deux frères n'avaient point à parler du beau Tilly, qui vivait à Hambourg, « louvoyant entre la bonne et la mauvaise compagnie, agréable dans la bonne, exquis dans la mauvaise. »

Claude-François, bientôt, regretta Paris. Il n'était pas homme à s'attarder loin des complots. Il partit, laissant son fils aux soins de Manette. Vainement Rivarol essaya de le retenir. C'eût été un secrétaire tout trouvé pour le Dictionnaire, et, l'œuvre achevée, tous deux seraient revenus ensemble à Paris. Car l'horizon commençait à s'éclaircir, et dans le cœur de tous les exilés naissait l'espoir, encore tremblant, de revoir le plus beau coin de ciel que puissent contempler les yeux des hommes.



Mais il fallait d'abord composer le Dictionnaire. Le délai de six mois fixé par le traité était expiré depuis longtemps, et Rivarol s'attardait encore aux premières pages du *Discours préliminaire*. A vrai dire, ce *Discours* devait être un énorme ouvrage. Il comprendrait d'abord « un tableau métaphysique et moral de l'homme considéré dans ses facultés intellectuelles, dans ses idées premières et fondamentales et dans ses passions ». Ce serait la première partie. Après quoi, l'auteur tracerait « le tableau de l'esprit humain dans la création du langage en général » et étudierait « les diverses formes de la pensée ». Il aborderait seulement alors la troisième partie : « un tableau grammatical de la langue française », suivi, bien entendu, par le Dictionnaire proprement dit.

Telle était la formidable entreprise que Rivarol s'était engagé à mener à bien en six mois, faute de quoi il verserait douze mille livres tournois qu'il n'avait pas. Quand il rêvait, c'était présomptueusement. Mais, au moment de réaliser, il s'apercevait qu'il était mieux fait pour des œuvres courtes que pour des travaux imposants, et l'effroi le prenait devant l'immensité de sa tâche.

En outre, à Hambourg comme à Paris, les occupations mondaines dévoraient ses journées. A côté des émigrés ruinés, qui travaillaient d'un métier, il y avait ceux qui continuaient à vivre « noble-

ment », c'est-à-dire sans rien faire. Il allait chez Mme de Flahaut, « qui faisait patte de velours avec ses yeux ». Il allait chez la princesse de Vaudémont. Il allait chez Mme de Verthamy. Il faisait la cour à Mme Cromot de Fougny et avait obtenu pour elle, du riche Cappadoce, une pension mensuelle de dix louis. Et il allait même parfois rendre visite, quand, le soir venu, elle avait fermé son magasin de modes, à la grave et digne comtesse de Neuilly, royaliste obstinée, qui avait juré de ne rentrer en France qu'après le roi, et tint son serment. En revanche, on ne le voyait pas chez Mme de Genlis, qu'il continuait à haïr, comme au temps de sa puissance. Mais toute personne distinguée qui passait par Hambourg le voyait ou en était vu. Talleyrand le rencontra et reçut de lui quelques mots désagréables. Chez le fameux Gérard, le restaurateur français dont la cuisine était à la mode, au spectacle où jouaient des acteurs détestables, partout se montrait M. de Rivarol, et partout il causait.

Il avait engagé deux secrétaires, dont l'un s'appelait Chênedollé. C'était un jeune gentilhomme normand, qui avait fait campagne dans l'armée des princes, et puis s'était retiré en Hollande, d'où il avait dû s'enfuir devant les « Carmagnols » victorieux. Il avait les curiosités d'un provincial, et, dès qu'il sut l'arrivée de Rivarol, n'eut de cesse qu'il ne lui eût été présenté. Deux ou trois fois il l'aperçut chez Gérard, saisit au vol quelques bribes de la prodigieuse conversation, et conçut une

admiration qui touchait au délire. Il l'avoua plus tard : « Je ne voyais que Rivarol ; je ne pensais, je ne rêvais qu'à Rivarol ; c'était une vraie frénésie qui m'ôtait jusqu'au sommeil. »

Enfin, il trouva un ami qui se chargea de le mener dans la maison de Ham. Il entra, le cœur palpitant, comme pour un rendez-vous d'amour. Rivarol dînait avec quelques amis. L'accueil qu'il fit au nouveau venu fut mêlé de gentillesse et de hauteur. Chênédollé venait de faire paraître une *Ode à Klopstock*. « Elle est bien, dit le grand homme. Il y a bien encore quelques taches, mais qu'il est facile de faire disparaître d'un trait de plume. J'espère que nous ferons quelque chose de vous. Venez me voir, nous mettrons votre esprit en serre chaude et tout ira bien. »

Jusqu'à la nuit, le jeune homme écouta parler Rivarol, et, aussi longtemps qu'il vécut, il ne put oublier cette soirée. En un monologue de trois heures, le maître de la conversation, passant d'un thème à l'autre avec une aisance miraculeuse, maniant tour à tour l'abstraction et l'image avec un égal bonheur, ensorcela son auditeur. La voix mélodieuse aux mille inflexions ne devenait cassante que si quelqu'un se permettait d'interrompre. « Point d'objection d'enfant ! » disait-il sèchement, et il poursuivait. Il abattit les grands écrivains du siècle, même Voltaire, même Buffon, et ne laissa debout que Montesquieu, « le seul, dit-il, que je puisse lire aujourd'hui ; toute autre lecture languit auprès de celle d'un si ferme et si lumineux génie,

et je n'ouvre jamais *l'Esprit des lois* que je n'y puise, ou de nouvelles idées, ou de hautes leçons de style ».

Il fut content de l'écouteur, lui dit, au départ, des mots d'une flatterie caressante, et lui demanda de revenir. Il lui fit même un présent : c'était sa traduction de *Dante* : « Lisez cela ! Il y a là des études de style qui formeront le vôtre et qui vous mettront des formes poétiques dans la tête. C'est une mine d'expressions où les jeunes poètes peuvent puiser avec avantage. »

Chênédollé ne s'étonna point de cette fatuité. Ceux qui l'approchaient, Rivarol les terrassait sous son génie et pouvait tout leur dire. Revenant avec son compagnon par la route plantée de vieux ormes dont la lune argentait les cimes, le jeune homme, ébloui et confondu, ne sut dire autre chose que ceci : « Il faut convenir que Rivarol est un causeur bien extraordinaire ! » Mais il le dit vingt fois. Quelques jours après, il revint et eut l'honneur d'entendre la lecture des premières pages de la *Souveraineté du peuple*, changée, avant d'être écrite, en *Théorie du corps politique*. Il fut tellement ravi qu'il compara cet ouvrage aux *Pensées* de Pascal. Aussi bien la comparaison lui devait venir à l'esprit, à la vue du manuscrit, qui était fait de petits morceaux de papier, les uns enfilés par liasses, les autres entassés dans les fameux sacs. Quoi qu'il en soit, Rivarol avait trouvé un disciple assez enthousiaste pour lui plaire. Dès lors, Chênédollé revint souvent, et quand le traité eut été signé avec

Fauche, devint tout naturellement le collaborateur de la grande œuvre qui se préparait.

Mais elle se préparait si lentement que Fauche perdit patience. Il voulait son manuscrit. Car, les douze mille livres tournois, il n'était pas assez fou que de les réclamer. Comment contraindre cet évaporé à travailler? Le libraire s'avisa d'un stratagème de comédie. Il attira Rivarol chez lui, et, dès qu'il le tint, l'enferma dans un appartement préparé qui contenait tout ce qu'il faut pour écrire commodément. Des sentinelles à la porte avaient ordre d'écarter les importuns. Bon gré, mal gré, le prisonnier dut s'exécuter, et fournit chaque jour trois ou quatre pages aux imprimeurs. Les notes sortirent des petits sacs ; les liasses furent déficelées, et les carnets livrèrent leurs remarques. Rivarol, de son mieux, assembla ces morceaux. Il était furieux.

« Une tarentule nommée Fauche, plus avide d'une page de texte qu'un chien de chasse l'est de la curée, est continuellement à ma piste, » écrivait-il à un de ses amis. Et il gémissait : « Je ressemble à un amant obligé de disséquer sa maîtresse. » Mais Fauche ne voulait rien entendre. Injures et gémissements le laissaient insensible. Il exigeait ses feuillets.

Il y avait des jours où l'inspiration ne se faisait pas trop attendre, et alors les feuillets contenaient un morceau de chef-d'œuvre. Mais il y avait aussi des jours où ils ne se couvraient que d'un pensum. Rivarol se contentait de recopier, sans les relier

autrement que par un fil trop visible, les débris épars de ses anciennes réflexions. Il ne put s'empêcher de s'en excuser auprès du lecteur :

Si l'ordre des matières n'est ni assez apparent, ni assez réel dans cette première partie du discours, c'est, d'un côté, à l'abondance des matériaux, et de l'autre, au défaut de temps qu'il faut s'en prendre. Quand on mène de front la composition et l'impression d'un ouvrage, il faut opter entre l'ordre et le style, et risquer souvent de les blesser tous deux.

Il écrivit ainsi cent trente pages, et sentit leur imperfection. Aussi y ajouta-t-il cent huit pages qu'il appela : *Récapitulation*, et qu'il commença ainsi :

Malgré tous mes efforts, je sens bien que cette première partie du discours n'est qu'un essai très informe : il manque à la fois de substance et de précision, d'ordre et d'étendue... Cet essai, tout faible qu'il est, peut être un jour, pour quelque grand écrivain, l'occasion d'un bon ouvrage. Ces considérations m'ont conduit à me récapituler moi-même. On ferait souvent un bon livre de ce qu'on n'a pas dit, et tel édifice ne vaut que par ses réparations.

Cette modestie ne lui était pas habituelle, et il ne l'affectait pas. L'ouvrage abondait en hautes pensées, mais qui n'étaient pas ordonnées. Et d'autre part, s'il fallait admirer beaucoup de formules frappantes, il semblait bien que la plume eût bronché parfois au détour d'une phrase. « L'esprit est le *côté partiel* de l'homme, » lisait-on avec étonnement. Et, quelques lignes plus bas, l'esprit

était encore « notre côté raisonneur, inégal et borné ». L'œuvre n'était pas de celles qu'on peut remettre à un jeune homme en disant glorieusement : « Lisez cela ! Il y a des études de style qui formeront le vôtre. » Mais Fauche était à la porte réclamant ses feuillets. Il les obtint, et la première partie du *Discours préliminaire* parut. Il ne restait plus qu'à écrire les deux autres, après quoi on pourrait songer au Dictionnaire lui-même. Quand il serait achevé, on passerait à l'histoire du corps politique. Alors, avait promis Rivarol, « j'aurai présenté l'homme : 1^o dans l'ordre intellectuel ; 2^o dans la langue en général ; 3^o dans la langue française en particulier ; 4^o dans l'ordre social. »

Comme c'était long ! Et quel fardeau ! Il écrivit à ce moment-là : « Mon ami, il faut faire son sillon d'angoisse dans ce bas monde, pour avoir des droits dans l'autre. J'ai, je pense, assez bien rempli le mien. » Il exagérait ses tracas, ainsi que font tous les hommes. Mais il est vrai que, cette fois encore, il n'était pas heureux. S'il regardait les émigrés, il disait avec pitié : « Ce sont des papillons devenus chenilles. » Et s'il regardait les Hambourgeois, il s'irritait vite. Cette ville commerçante ne pouvait lui plaire. On y respectait trop l'argent et on en parlait trop. Tous ces compères de négoce, avec leurs grosses commères, l'indisposaient. Un soir qu'une Française lui reprochait à voix basse de ne s'être entretenu qu'avec elle, et de ne prêter aucune attention à ceux qui attendaient ses feux d'artifice : « Voulez-vous donc, dit-il, que je m'extravase pour ces gens-là ?

Je leur lance un mot de la main droite et ils le reçoivent de la main gauche ! » Dans une lettre en vers à Mme Cromot de Fougny, il raillait cruellement « ces épais descendants des Teutons et des Goths »,

Gens qui feraient fort à propos
S'ils nous empruntaient nos manières
Et s'ils nous prêtaient leurs lingots,
Mais dont les humides cerveaux

Nés pour les fluxions et non pour les bons mots,
Ont la pesanteur des métaux
Qu'ont entassés leurs mains grossières ;

Gens qui trafiquent de nos maux,

Fripons toujours anciens, fripons toujours nouveaux,
Nous volant tout, hors nos lumières...

En vérité, il ne pouvait trouver la vie supportable qu'à Paris. A Bruxelles, les Belges étaient « avares », et, au bout de dix-huit mois, il avait de cette ville « par-dessus les oreilles ». A Londres, les femmes avaient « deux bras gauches », à Hambourg, « de gros derrières », et c'étaient des « mummies imparlantes ». Partout il trouvait le froid et le brouillard et des gens fort inexperts à saisir les fines allusions et à comprendre les bons mots du premier coup. « Si Hambourg, écrivait-il à M. Dalville, ne roulait pas perpétuellement sur un cercle d'étrangers qui se renouvellent, il faudrait, ou périr de consommation, ou se faire Hambourgeois pour en finir. » Il avait de l'argent, il avait une cour, il avait une Manette, mais il était un exilé que tourmentait le regret de la patrie. Et il souffrait d'au-

tant plus que, le Paris qu'il avait connu, il sentait bien qu'il ne le retrouverait plus. Ceux qui ont la malechance de vivre dans l'une de ces périodes violentes où le destin brise une époque connaissent une double nostalgie. Elle est grave, celle des lieux où l'on ne peut revenir. Mais plus lourde est celle du temps qui a pour jamais péri.

Indolemment, Rivarol continuait à travailler au Dictionnaire. Mais Chênedollé, soudain, le quitta. Chênedollé avait fait la connaissance de quelques roués comme Tilly, et s'était lancé avec eux dans les fêtes. Il se dérangeait. Il arrivait fort tard. Rivarol lui fit un jour une aigre observation. Il se vexa, rompit toutes relations et partit pour la Suisse. A vrai dire, en même temps que Rivarol, il quittait une jeune femme qu'il avait amenée de Belgique et qu'il avait épousée un soir qu'il croyait mourir. La générosité des mourants est facile. S'ils ressuscitaient, ils reprendraient leurs legs. Contre tout espoir, Chênedollé revint à la vie et se trouva marié à Mlle Victoire Bourguignon, de Liège, pour toute son existence. Elle allait lui donner un enfant. Il préféra ne pas le connaître et disparut. Plus tard, en France, il se maria, et nul ne sut que cet élégiaque était bigame.

*
* * *

Dès lors, le Dictionnaire retomba dans la case aux projets, où se trouvaient déjà quelques cadavres mort-nés. Au reste, il venait de paraître en France

un Dictionnaire, assurément moins admirable que celui que Rivarol s'était proposé de mettre au jour, mais qui avait pourtant quelque mérite, et d'abord celui de suivre quelques-unes des indications que le grand bavard avait imprudemment vulgarisées. La première partie du *Discours préliminaire* fut la seule qui vit le jour. Elle fit d'ailleurs assez de bruit pour que le gouvernement français en interdît la vente. C'était à cause des cinquante dernières pages, où Rivarol accusait la philosophie moderne d'avoir causé la Révolution, et l'écrasait sous la religion : « La philosophie divise les hommes par les opinions, la religion les unit dans les mêmes principes. Il y a donc un contrat éternel entre la politique et la religion. *Tout État, si j'ose le dire, est un vaisseau mystérieux qui a ses ancres dans le ciel.* »

C'était ce qu'il avait déjà dit dans le *Journal politique*, et il n'y ajoutait qu'une splendide métaphore. Il semblait oublier un peu trop qu'il avait appartenu lui-même aux philosophes, et qu'il tombait lui-même sous l'arrêt dont il les frappait. Ce n'est pas défendre victorieusement la religion que de la présenter seulement comme un soutien de la politique, et l'indispensable gendarmerie des cerveaux. Les adversaires ont la réplique trop facile. Et il eût suffi d'opposer à Rivarol les *Lettres à Necker* pour réduire au silence cet incrédule. Mais le gouvernement directorial prit le parti plus simple d'arrêter le *Discours* à la frontière.

Rivarol cependant faisait semblant de continuer

son ouvrage. Et il écrivait à ses amis qu'il avait dans son portefeuille une *Histoire de la Révolution* et une *Théorie du corps politique*, mais que les conjonctures n'étant pas favorables à leur publication, il préférerait « travailler pour la langue que pour la nation ». Fauche continuait à lui donner de l'argent, et il avait soin d'en distraire six louis par mois qu'il envoyait à son père. Le bonhomme avait traversé sans dommage la Révolution, et quand il eut reçu des nouvelles de son fils, ne manqua point de composer un quatrain à sa louange. Sur quoi Rivarol lui en rendit un autre :

Quand vous applaudissez à mes faibles écrits
De votre cœur vous parlez le langage,
Mais vous ne songez pas qu'en louant votre fils
Vous ne louez que votre ouvrage.

Il écrivit aussi à sa tante Françoise et à un ami d'enfance qui demeurait aux environs de Bagnols, M. de Gaste. Il comptait les revoir dans un an, quand il aurait achevé le Dictionnaire. Du moins l'assurait-il et, en effet, il en avait le projet.

En attendant, il causait. Venait chez lui qui voulait. On s'étonnait qu'il ne fît rien, et tous étaient d'accord pour le déplorer. Mais un de ses amis répondait : « Plus d'un érudit secouerait la poussière de ses livres, s'il était, comme Rivarol, couronné de roses et de myrtes par les soins de la beauté. » Jamais il ne renoncerait à éblouir les hommes et à enchanter les femmes. Depuis huit ans, il voulait écrire sur la *Souveraineté du peuple*,

et l'ouvrage s'était changé en une *Théorie du corps politique* avant que la première ligne en fût tracée. Il y avait six ans déjà que Cappadoce avait fourni cinquante louis pour acheter le papier. On arrivait en 1799, et le moment approchait où la souveraineté du peuple n'aurait plus qu'un intérêt rétrospectif. Par un après-midi du prochain novembre, à Saint-Cloud, ce qui en restait s'effondrerait. Qui veut écrire sur la politique doit se hâter et Rivarol ne se hâtait point. Toujours élégant, beau encore, mais le visage pâli et le regard un peu éteint, il continuait sa parade. Tous ceux qui passaient par Hambourg voulaient le voir et l'entendre. Il ne se dérobaît à personne et, chez Mme de Verthamy, il accepta même de rencontrer un soir la plus ancienne de ses victimes, l'abbé Delille. Dans l'immense bouleversement, les griefs littéraires étaient bien petits. Ce fut une soirée de sourires. Rivarol ne put se retenir toutefois de lancer quelques pointes. Mais l'auteur des *Jardins* ne s'en fâcha point.

Je t'aime, je l'avoue, et je ne te crains pas,

répondit-il avec grâce. « Pour moi, dit un Hollandais qui était présent, je retournerais le vers. » Rivarol rit aux éclats, et puis causa. Bientôt Delille et lui étaient devenus fort amis, et en manière de souvenir ils échangèrent leurs tabatières. — Que pensez-vous de lui? demanda-t-on plus tard à l'abbé. — C'est, répondit-il, le plus aimable vaurien que j'aie jamais rencontré.

XXIII

LA TRISTESSE DE L'ÉMIGRÉ

Les mois passaient. Rivarol était las de Hambourg. Manette s'ennuyait et voulait rentrer en France. Vainement Rivarol lui promettait de l'emmener à Berlin, où il songeait à se rendre. La jolie grisette savait qu'on ne respire bien qu'à Paris. Un jour une voiture vint se ranger devant la maison. C'était la calèche qu'il avait fallu commander pour Manette. Elle y monta légèrement et partit. Se doutait-elle que de toutes les femmes qui aimèrent Rivarol, elle seule laisserait quelque mémoire et que son frais prénom traverserait les âges, gravement transcrit par les historiens? De si longs soucis ne troublaient point sa jeune tête. Elle s'en retournait à Paris. Il viendrait certainement l'y rejoindre bientôt. Une petite main s'agite à la portière. On est au printemps de 1799, l'an VII, comme disent ces révolutionnaires qui déjà ne le sont plus guère. Qu'elle est belle, la route de France!

Rivarol lui aussi voudrait bien rentrer. Mais n'y a-t-il pas dans les bureaux de la police, à Paris, des sectaires qui se rappellent son nom? Ne risque-t-il pas d'être arrêté à la frontière et jeté en prison?

S'il savait ! Mais il ne sait pas que par un oubli incroyable il n'a pas été inscrit sur la liste des émigrés. Peut-être lui suffirait-il de revenir hardiment et sans se cacher. Mais il n'est pas homme à courir ce risque. Il ne veut rentrer que muni d'une autorisation en bonne forme. Et il fait entreprendre des démarches auprès de Fouché. Les dossiers sont bien classés dans l'administration révolutionnaire. Les citoyens commis retrouvent en un clin d'œil la lettre que jadis Françoise avait écrite à Roland, et la réponse de celui-ci. Ces deux documents sont favorables à Rivarol, puisqu'ils semblent établir que celui-ci n'a pas émigré, et a protesté dès le premier jour. Et Fouché fait écrire sur l'heure au commissaire du département :

Paris, le 6 prairial, an 7 :

Vous trouverez ci-joint, citoyen, un mémoire de la citoyenne Beauvert, sœur du nommé Antoine Rivarol, prévenu d'émigration, et une lettre du ministre de l'Intérieur.

Vous voudrez bien mettre ces pièces sous les yeux de l'administration, pour qu'elle puisse prendre un arrêté provisoire conforme aux lois.

Je vous invite, citoyen, à nous les faire passer dans le plus court délai, avec la décision provisoire. Vous y joindrez aussi tous les renseignements qui vous seront parvenus tant à l'égard du jeune Rivarol que de sa mère, et ceux que vous vous procurerez.

Le commissaire transmet cette lettre à son collègue du deuxième arrondissement, en insistant

à son tour pour qu'il fît grande diligence. Et il reçut le 4 messidor la note que voici :

Des renseignements recueillis au désir de votre lettre du 21 prairial dernier, relative à Antoine Rivarol prévenu d'émigration, il résulte qu'il a demeuré rue Marc, n° 193 ; le citoyen Brogniard, qui était alors son principal locataire, ainsi que plusieurs voisins, s'accordent à dire qu'il y a environ six ans que le dit Rivarol s'est absenté de cette maison, qu'il devait beaucoup, et avant son départ n'a payé personne.

Ils ajoutent, de plus, qu'il a laissé dans son appartement une femme dont ils ignorent le nom, laquelle, depuis quelques mois, demeurait avec lui.

Quelques démarches qu'on ait pu faire pour rassembler d'autres notions sur cet individu, on n'a pu obtenir des renseignements plus étendus.

Cette note n'était pas défavorable. On en pouvait déduire qu'Antoine n'avait pas quitté la France sans intention d'y rentrer, puisqu'il avait laissé son amie chez lui, et n'avait pas pris soin de régler ses affaires. Mais le sous-chef du bureau des émigrés, chargé d'instruire les réclamations, était le citoyen Caignart de Mailly, un ancien terroriste, homme de loi, et homme de lettres à ses heures. Ce n'était pas lui qu'on pouvait tromper sur Rivarol. Il venait de lire les cinquante dernières pages du *Discours préliminaire*, publiées à Paris, en une brochure séparée. Aussi, d'un seul jet de plume, sans rature, il rédigea ses conclusions :

Rivarol Antoine,
Écrivain royaliste,

Politique, *et cetera*

Attendu son émigration solennelle et reconnue formellement par la réclamation ci-jointe,

Qu'il n'était dans aucun cas d'exception et que sa sortie pour prétendue affaire de famille est un prétexte non admissible,

Que Rivarol est fameux pour ses intrigues contre-révolutionnaires, sa haine invétérée pour tout ce qui tient au gouvernement républicain,

Que sa plume roialement salariée par l'étranger vient encore de déverser la bile la plus virulente contre le Directoire et la forme du gouvernement actuel,

J'estime qu'il y a lieu de proposer par un rapport au Directoire un *il n'y a lieu à délibérer* sur la demande en exception ci-jointe, et un arrêt portant inscription définitive, sur la liste des émigrés, du nom de Rivarol qui y a échappé par une bizarrerie singulière. Il y aura lieu d'écrire au Département pour s'assurer si son fils n'a pas été le rejoindre à Hambourg.

Force fut donc à Rivarol de demeurer en exil. Il en souffrit. Sa maison était ouverte à tout venant et, dès le matin, les curieux l'emplissaient. Cependant, Manette envolée, le maître subit durement cette solitude que certaines âmes ressentent avec plus d'angoisse parmi la foule. Raphaël lui-même était parti pour Copenhague, où le prince de Hesse, intime ami de Dumouriez, lui avait donné l'épaulette d'officier de dragons. Que faire maintenant à Hambourg? Fauche lassé ne donnait plus d'argent. A Berlin, l'académicien ne pourrait-il toucher le

traitement qui n'était dévolu qu'aux membres résidents? Même s'il ne l'obtenait pas, il aurait le plaisir de changer de place. Ce Méridional, si paresseux qu'il fût, ne pouvait se fixer. « J'ai le goût du repos, disait-il, et le besoin du mouvement. »

Quelques semaines passèrent encore. Soudain une nouvelle : les grenadiers du général Bonaparte ont dispersé, le 19 brumaire, à Saint-Cloud, le Conseil des Cinq-Cents. Trois consuls, désormais, vont gouverner la France. L'anarchie est terminée. Les hommes de sang ne reprendront plus le pouvoir. Pour les exilés, quel beau novembre, chargé de toutes les griseries du printemps français ! Les belles mains de Mme de Flahaut s'alanguissent sur les chapeaux qu'attendent les grosses Allemandes, et la princesse de Vaudemont ne vend plus ses livres qu'avec dégoût. Les nobles poseurs de papier peint, les gentilshommes restaurateurs, les institutrices et les marchandes titrées, et ces deux débardeurs du port auxquels le ministre de la République a fait interdire de porter leur croix de Saint-Louis sur leur blouse, tous ces déchus, tous ces diminués, relèvent enfin le front. Vite ils veulent quitter cette ville brumeuse et ses habitants au lent parler et à l'esprit lourd. Seule à peu près, Mme de Neuilly, fidèle à son serment, s'obstine à ne pas rentrer avant le roi. Mais son fils et sa fille vont tout à l'heure regagner la France. C'est à qui trouvera un patron pour se faire rayer de la liste des émigrés. Les amis de Rivarol multiplient les démarches, et

dès qu'ils ont obtenu le papier libérateur, partent délirant de joie. Lui-même affecte d'être vivement sollicité de revenir à Paris, et raconte qu'on lui offre de l'argent et une place. A l'en croire, les Consuls lui proposeraient d'administrer la Bibliothèque nationale. Hâbleries. Le vrai, c'est qu'il songe à faire ses malles pour Berlin.

XXIV

LOUIS XVIII ET RIVAROL

Le baron de Thauvenay habitait Hambourg. C'était un gentilhomme français, établi en Allemagne depuis sa jeunesse, et qui s'y était marié. Mais il restait fidèle au roi de France et mettait tous ses soins à le servir. En aucune autre ville d'Europe, Louis XVIII ne trouva un agent plus ponctuel et plus laborieux. Aussi le comte d'Avaray l'honorait de sa pleine confiance et se tenait en étroite correspondance avec lui.

Or, le 3 avril 1800, le baron reçut de Mittau son courrier habituel. Il y trouva l'ordre d'aller demander à Rivarol un pamphlet contre Bonaparte. Aussitôt il partit, d'un pas militaire. Jamais il ne s'était permis de discuter une consigne. Il pouvait douter, néanmoins, de réussir dans sa démarche. Deux ans auparavant, il était allé déjà proposer au paresseux de rédiger un manifeste, et n'avait rien obtenu. Échouerait-il cette fois encore? Et dans quelles dispositions allait-il trouver cet étonnant personnage si habile, quand il le voulait, à ne pas comprendre, et à noyer ses refus dans un torrent de paroles singulières?

A peine la porte franchie, il fut rassuré. Contre l'usurpateur corse, le roi croyait avoir besoin de la plume de Rivarol? Ah! c'était une joie pour l'exilé d'apprendre que son souverain ne l'avait pas oublié. C'était une joie aussi de voir que Sa Majesté ne négociait point avec Bonaparte. Il l'avait craint, et c'est pourquoi il s'était tu jusque-là, tremblant de déranger, par des attaques inopportunes, des combinaisons politiques. Mais puisqu'il s'était trompé, il allait pouvoir tirer de son portefeuille des pièces extrêmement fortes qu'il avait écrites déjà. Un pamphlet? Non. Le moment n'était pas venu de manier l'arme du ridicule. Il fallait discuter et raisonner. Bonaparte avait trompé la nation sur deux points les plus essentiels : il avait promis ostensiblement la paix, et tacitement le roi légitime. Il n'apportait ni l'une ni l'autre. Avec une chaleur et une éloquence qui transportèrent Thauvenay, Rivarol développa cet argument et quelques autres, si abondamment qu'on ne pouvait douter que l'ouvrage était né. Mais il allait plus loin : il dit que l'ouvrage était fait. La publication n'en avait été retardée que par le défaut de moyens pécuniaires. Pour lui, Rivarol ne demandait rien. Il avait de quoi vivre.

— Le comte d'Avaray, dit-il, me connaît assez pour être sûr que je ne demande pas un sol pour moi. Mais je suis hors d'état de faire les frais de l'édition. L'argent qui proviendra de la vente, je l'appliquerai aux actes de bienfaisance que le roi me prescrira.

En un instant il eut imaginé une combinaison.

L'ouvrage paraîtrait par fascicules, trois fois par mois. Le gouvernement britannique pourrait souscrire un millier d'exemplaires, qu'on ferait distribuer en France. Certainement le comte d'Artois obtiendrait cette faveur. Un des amis de Rivarol, qui partait aujourd'hui pour Londres, allait en parler à M. de Conzié, l'évêque d'Arras, confident et conseiller du prince. D'autre part, un libraire parisien, M. André, se chargerait d'une réimpression à Paris même. Il suffisait, en somme, de trouver les premiers fonds. Le roi ne pourrait-il donner trois ou quatre, ou cinq cents louis? Car l'ouvrage était important, et il y avait grand intérêt à le faire paraître le plus tôt possible.

Thauvenay, ébloui, répondit qu'il allait en référer au comte d'Avaray. Mais lui-même était déjà persuadé. On n'écoutait pas impunément Rivarol. Il fallait, bon gré, mal gré, être de son avis. Et le baron envoya au comte d'Avaray une lettre crédule et enthousiaste : « Son portefeuille est richement garni de pièces déjà prêtes, extrêmement fortes, contre l'usurpateur corse. Il l'attaque par les raisonnements les plus sérieux... En tout, j'ai été parfaitement content de M. de Rivarol. »

Quand cette missive parvint à Mittau, le roi tira de sa misérable cassette cinq cents ducats de Hollande, qui valaient deux cent cinquante louis d'or. C'était tout ce que sa détresse lui permettait de donner pour le grand ouvrage qui allait accabler l'usurpateur corse.

Rivarol avait demandé trois cents louis pour le

moins. Mais il se récria que la somme envoyée était bien suffisante pour assurer la publication pendant les six premiers mois, au bout desquels l'ouvrage se soutiendrait par ses propres forces. Cependant il demanda tout de suite cinquante louis pour acheter du beau papier, que justement on lui offrait à très bas prix. Si Cappadoce avait assisté aux pourparlers, il n'eût pas manqué de sourire. Combien d'années avaient passé, depuis qu'il avait lui-même avancé cinquante louis pour acheter le papier d'un ouvrage qui n'avait jamais paru ! Thauvenay, prudent, eut l'air de ne pouvoir donner cette somme qu'après trois jours, « afin d'augmenter le prix des sacrifices du roi. »

Ce fut le secrétaire de Rivarol, un pauvre émigré famélique et hâbleur, M. des Entelles, qui vint chercher la somme. Et il expliqua le caractère de son maître. Ah ! le bon maître, plein d'excellentes qualités, si généreux, si désintéressé, si délicat, et si dévoué à la cause royale ! Un seul petit défaut : la paresse. Mais M. des Entelles croyait être sûr de stimuler cette paresse. Lui seul, il est vrai, pourrait y réussir, car il ne le quittait point, et se trouvait à portée de dire, à tout moment, ce qui convenait. Toutefois, il aurait quelque peine à sermonner un homme dont il tirait toute sa subsistance, écu par écu. Si M. des Entelles était plus indépendant, il aurait plus d'ascendant. Pour lui, Thauvenay ne pouvait-il obtenir du roi un petit traitement, si modique fût-il ? Thauvenay dit qu'il s'en occuperait.

Dix jours après revint le secrétaire, rayonnant de joie : Rivarol, corrigé de sa paresse, travaillait avec assiduité, zèle et plaisir. L'ouvrage marchait bien et allait paraître très prochainement. Quant à lui, des Entelles, il avait un urgent besoin de six ducats. Thauvenay ne crut pouvoir les refuser au messager d'une si bonne nouvelle. Le 22, il revint, toujours enchanté. Le premier fascicule paraîtrait le 1^{er} juillet. Mais le 27, M. de Rivarol lui-même se présenta. Il avait encore besoin d'une certaine somme. Thauvenay lui compta vingt-cinq louis et vingt-huit frédéric d'or, et l'on parla. Rivarol se plaignit d'être trop souvent dérangé. Pour travailler, il lui faudrait s'arracher « au genre de vie qu'il avait adopté » et à la foule d'importuns et d'intrigants dont il était assailli. Le mieux serait qu'il partît pour Berlin, où il continuerait son ouvrage dans le calme. Mais il ne partit point. Travaillait-il ? Thauvenay commençait à s'inquiéter, et lui reprochait « sa paresse, ses indécisions, un décousu indicible ». Mais il espérait. Des Entelles persistait à affirmer que l'ouvrage avançait. Il ajoutait « que les idées en étaient belles, et exprimées d'une façon énergique et d'un style brillant ».

C'était faux. Rien n'était écrit. Mais Rivarol et son secrétaire savaient si bien varier la forme de leurs hâbleries que Thauvenay s'y laissait prendre. A Mittau, on désirait vivement voir paraître les premiers numéros. Le roi, justement, apprit la mort de Mallet du Pan, qui venait d'expirer à Londres. Il n'avait jamais aimé ce grand

publiciste qui avait, en libre citoyen de Genève, certains goûts démocratiques. Néanmoins, il lui devait trouver un remplaçant. Et qui, sinon Rivarol? Il écrivit aussitôt une note qui réchaufferait, pensait-il, le zèle du paresseux. Le comte d'Avaray y joignit un billet :

En apprenant la mort de Mallet du Pan, dont le style rocailleux n'eût fait que bruire devant vous, le roi, qui connaissait les dispositions où vous êtes, rédigea rapidement une note dont il m'a permis de faire l'usage que je voudrais. Je la remets entre vos mains, monsieur le comte, c'est votre propriété.

Et Rivarol lut, tracés par la main royale, les compliments que voici :

Voilà Mallet du Pan mort. Tout le monde, à mon avis, peut regretter sa plume, et personne ne le doit, car le bien et le mal qu'elle a fait se balancent. Mallet du Pan était pour la royauté à peu près comme Jean-Jacques pour la religion. Son recto était la profession de foi du plus pur royaliste ; son verso semblait être l'œuvre d'un des auteurs de la Constitution de 1791, et, ce qu'il y a de plus singulier, c'est la constance de sa versatilité. J'écris ceci ayant sous les yeux les derniers numéros de son *Mercure britannique*, et je pensai la même chose il y a dix ans, en lisant la partie politique du *Mercure de France*. Quoi qu'il en soit, la littérature politique éprouve un vide bien difficile à remplir. Mais surtout qu'il ne le soit pas par un de ces petits écrivains :

Soldats sous Alexandre et rois après sa mort.

Je suis tranquille à cet égard, si je vois franchement rentrer dans la lice celui qui peut seul fixer l'opinion publique. Depuis trop longtemps, M. de Rivarol gardait le silence. J'ignore s'il travaille encore à son « dictionnaire » ; mais je sais que quand je lui ai vu entreprendre cette patience qui convient si peu au génie, je me suis figuré Hercule saisissant les fuseaux d'Omphale. Sans doute, notre langue aura de nouveau besoin d'être fixée ; mais aujourd'hui, c'est en l'employant à guérir les maux de la patrie que M. de Rivarol doit l'enseigner. Royalisme pur, logique serrée, métaphysique profonde, style clair et élégant, critique fine, plaisanterie agréable et de bon goût, il a tous les moyens pour réussir dans cette grande entreprise ; j'apprends qu'il veut s'y consacrer, je ne pouvais recevoir une nouvelle plus agréable. Déjà je crois voir sa plume, bien supérieure à celle qui écrivit la *Satire Ménippée*, en renouveler les succès, heureux si, de mon côté, je peux enfin faire sortir l'épée de Henri IV du fourreau où la plus fausse des politiques la tient enchaînée.

Thauvenay observait Rivarol lisant cette page flatteuse. Il le vit touché jusqu'aux larmes, et des Entelles lui assura quelques heures après que son maître était « électrisé ». Il se berça de l'espoir que les premières pages allaient voir le jour. « La semaine prochaine ! » promettait le secrétaire. Hélas ! les événements semblaient conspirer avec l'indolence de Rivarol, et lui fournir des excuses quand il en allait manquer. Le 17 juillet, le Sénat de Hambourg fit mettre en prison deux émigrés, le comte de Mesmon et Bertin d'Andilly, pour avoir mal parlé de Bonaparte dans le *Censeur*.

Aussitôt Rivarol de faire remarquer à Thauvenay qu'il était impossible de rien publier présentement. Et le baron en tomba d'accord. Cependant il eût bien voulu recevoir le manuscrit, ou au moins quelques feuillets, et en tout cas le prospectus. « Le prospectus? Il est prêt », avait dit des Entelles le 4 juillet. « Vous l'aurez dans huit jours », promit-il le 11 juillet. Le 1^{er} août, il assura : « Vous l'aurez avant le courrier prochain. » Le 12 août, il prétendit qu'il fallait attendre pour le modifier suivant les événements, car des bruits de guerre se répandaient. Le malheureux Thauvenay, ballotté depuis trois mois d'espérances en déceptions, et de promesses en tromperies, s'épuisait en continuels assauts. Il avait, un mois avant, remis cinquante louis encore, et Rivarol avait juré qu'il n'aurait plus besoin de rien, mais le 15 août, il vint chercher les cent louis qui restaient dans la caisse. Le baron profita de l'occasion pour faire appel à son honneur. M. de Rivarol ne savait-il pas ce que disaient les méchantes gens? On l'accusait de manquer de loyauté et de caractère, et d'avoir fait des promesses qu'il avait l'intention de ne pas tenir. Certains allaient même jusqu'à soutenir qu'il ne voulait pas attaquer Bonaparte parce qu'il en avait peur, et qu'il attendrait que l'idole fût renversée pour lui porter les derniers coups. Sans doute M. de Thauvenay ne croyait point à ces malveillants propos. Mais Rivarol ne pensait-il pas que le meilleur moyen de les démentir était de publier enfin son ouvrage?

L'honnête homme pensait avoir trouvé là un

détour ingénieux pour vaincre la paresse de Rivarol. Mais, dans l'escrime des paroles, il n'y avait feintes que le grand causeur ne sût parer. Il combattit victorieusement l'accusation de lâcheté. Avait-il eu peur d'attaquer la Révolution? Mais, sur la loyauté, l'honneur, le devoir, il fit mieux que de se défendre. Il reprit un à un les arguments que Thauvenay avait mis dans la bouche des médisants, les appuya, les développa, et enfin s'accusa lui-même avec un air si sublime que le baron ne put douter de son repentir, et de son ferme propos de ne plus pécher. Aussi lui abandonna-t-il les cent derniers louis, et puis écrivit à d'Avaray : « Tiendra-t-il parole? Voilà ce dont ni vous, monsieur le comte, ni moi, ni personne ne pouvons répondre. »

Cependant, il n'eût jamais imaginé qu'aucun chapitre n'était écrit. Rivarol lui avait, en effet, exhibé une vingtaine de cahiers tout prêts à être livrés aux imprimeurs, et le représentant de Louis XVIII n'avait pas eu l'indiscrétion de les feuilleter attentivement. Des Entelles et son maître jouaient depuis avril des scènes de Molière.

Le prospectus même ne fut dicté qu'à la fin du mois, et Thauvenay y put lire une phrase qui aurait fait sourire tout autre que lui : « L'époque me paraît favorable pour écrire. »

Enfin, Rivarol se décida, et fit ses malles pour Berlin. Thauvenay fut tout à coup indigné et eut enfin le sentiment d'avoir été joué. Il comprit tout. Il écrivit à d'Avaray. « Ce sont des hâbleurs et des comédiens. » Et d'Avaray, qui avait aussi compris,

fit connaître son sentiment en termes d'autant plus méprisants qu'ils étaient plus modérés :

« Il est peu digne d'un homme qui aurait des sentiments de se faire donner de l'argent et d'oublier aussitôt des engagements pris en conséquence... Tout l'ensemble de cette conduite est peu noble, sent la plume et non l'épée. »

Puis l'honnête d'Avaray, qui, lui, sacrifiait à son roi sa santé et sa vie, se résigna.

XXV

VERS LA MORT

A petites journées, Rivarol gagna Berlin. Il ne manqua point, en traversant Brunswick, d'aller faire sa cour au grand-duc, qui le reçut aimablement, mais ne fit aucune instance pour le retenir, et enfin il arriva dans la capitale prussienne.

On l'y attendait. A peine ses malles défaites, il vit accourir, dans le petit appartement meublé qu'il avait loué, sous les Tilleuls, les savants et les hommes de lettres, les diplomates et les belles dames, avides de ses propos. Il ne les déçut point. Il leur apportait ce prodigieux répertoire que depuis vingt ans il enrichissait chaque jour, et qui avait pour eux l'attrait de la plus jeune nouveauté. Ce fut un triomphe. Les académiciens se glorifièrent de ce confrère qui savait être à la fois si léger et si profond. Plusieurs d'entre eux étaient les petits-fils de protestants chassés de France, et savaient goûter les finesses de notre langue. Au reste, depuis le Grand Frédéric, les gens du monde parlaient français. L'exilé retrouva un cercle digne de lui.

Le pauvre baron de Thauvenay, dans les brumes

de Hambourg, vainement attendrait, désormais, le grand ouvrage qu'il avait eu l'imprudence de payer. Jamais Rivarol n'avait pu écrire ailleurs que dans une retraite champêtre ou bien dans la prison de Fauche. Dès qu'il pouvait trouver des écouteurs, il se livrait à son épuisante passion de la parole. Or, tout Berlin voulait l'entendre, et les admiratrices entouraïent celui qui avait renoncé à ressentir l'amour, mais non pas à l'inspirer.

La brune princesse Dolgorowki brillait au premier rang. Sa beauté orientale n'était pas moins célèbre que son esprit. C'était pour elle que le fameux Potemkin avait donné jadis ce festin fabuleux qui se termina par un dessert de diamants servis à pleines cuillers dans les assiettes des invitées. L'émigré pauvre lui réserva d'autres plaisirs, et des hommages plus délicats. Il fut de sa société habituelle, et le bruit se répandit jusques en France qu'il était aimé d'elle.

Nul ne s'en étonna. Jamais, dans toute sa carrière, il n'avait soulevé pareil enthousiasme. Le comte d'Engestroem, ambassadeur de Suède, M. de Gualtieri, major des gardes du corps, le savant Donadei et un émigré français, le comte de Dampmartin, étaient parmi ses intimes. Mais la haute société tout entière s'empressait autour de lui. Chaque soir il soupait dans quelque riche maison. Il allait bientôt être présenté à la cour, où certainement il enchanterait le roi et les princesses.

Cependant quelqu'un s'effrayait de cet engouement universel. C'était le général Beurnonville,

« envoyé extraordinaire » de la République française à Berlin. Il craignit l'influence que pourrait prendre au palais celui qu'on célébrait partout comme un homme de génie, et dont les éloquents sarcasmes contre Bonaparte et la République volaient de bouche en bouche. Le cabinet prussien était gagné à l'idée d'un rapprochement avec la France. Le conseiller Lombard, qui jouissait d'un grand crédit sur Frédéric-Guillaume, professait que les deux pays devaient vivre en bonne intelligence, et, par prudence de courtisan, le ministre, comte de Haugwitz, s'était rallié à sa thèse, bien qu'il détestât la Révolution. Un brillant émigré allait-il gêner cette politique? Beurnonville s'inquiétait d'autant plus qu'il entendait chuchoter que ce nouveau-venu était porteur d'instructions de Louis XVIII. Car Rivarol avait tiré de ses récents pourparlers avec Mittau une histoire merveilleusement glorieuse, et son ami Dampmartin était convaincu qu'il était venu à Berlin sur l'ordre du roi, qui lui avait fait passer mille écus pour cette mission.

De toute nécessité, il fallait empêcher que ce dangereux personnage fût admis à la cour. Beurnonville s'y employa. Lorsque le grand-maréchal soumit à Frédéric-Guillaume la demande de Rivarol, le monarque répondit sèchement que ce Français eût à se conformer aux règles de l'ancienne étiquette.

Cette ancienne étiquette portait que les étrangers seraient présentés par leur ambassadeur. Mais

il avait bien fallu la modifier pour les émigrés. L'ambassadeur d'Espagne avait jadis introduit les premiers arrivés, et c'étaient maintenant ceux-ci qui patronnaient les survenants. Quatre d'entre eux dressaient un certificat attestant que leur compatriote était digne de l'honneur qu'il sollicitait.

Aussi le grand-maréchal pensa que la décision de son maître n'était point équitable. Mais il se garda, comme on pense, de le dire. Il attendit que la mauvaise humeur du souverain fût passée, et revint à la charge quand le moment lui parut favorable. Enfin, Frédéric-Guillaume céda. Quatre gentilshommes, parmi lesquels se trouvait Dampmartin, furent autorisés à rédiger le certificat.

Mais Beurnonville avait prévu ce retournement. Et il avait en toute hâte écrit à Paris, demandant sur Rivarol des renseignements qui fussent propres à dégoûter la cour. Bien vite il reçut de Fouché un rapport rédigé par quelque Montgaillard, passé au service de Bonaparte :

Note sur Rivarol (se disant comte).

« Le comte de Rivarol est fils d'un aubergiste de Bagnols, appelé Riberol. Il parut à Paris sous le nom de l'abbé de Parcieux, se prétendant le neveu de l'académicien de ce nom.

« Les désaveux très formels de cet académicien firent de l'abbé de Parcieux un comte de Rivarol, issu d'une famille piémontaise.

« En effet, un Rivarol piémontais a paru avec dis-

tion dans les guerres du Piémont contre la France sous Louis XV, mais on est très assuré que cette famille est entièrement éteinte.

« Dufresne Saint-Léon, Fontane, Dusnet et autres camarades de Rivarol le plaisantaient sur ses métamorphoses et ses prétentions. Il leur répondait : « Que voulez-vous ? Avec ma figure et mon esprit, il faut que je sois quelque chose. Il me manque un nom, je le choisis du mieux que je puis ! »

« Rivarol, du même droit, fit de son frère le chevalier de Rivarol.

« Le comte a épousé une Anglaise, fille d'un maître de langue ; il ne tient pas à son époux que cette dame ne soit une lady.

« Les détails ci-dessus semblent suffire à l'objet indiqué par l'ambassadeur de France à Berlin. Voici, cependant, quelques particularités qu'il ne sera peut-être pas inutile de faire connaître :

« Rivarol est un des personnages de l'Europe qui ait le plus d'esprit et le moins de qualités. Comme homme vain et orgueilleux, il n'a point d'égal. Ses prétentions sont extrêmes. Il est peu d'individus qui s'expriment aussi bien, et il parle de tout avec une facilité qui en impose tout d'abord. Le paradoxe est embelli par lui avec un talent et un charme dangereux. En un mot, c'est le plus beau moulin à phrases que l'on puisse voir. La bonne compagnie se groupe autour de lui. Il est le roi de toutes les coteries brillantes de l'étranger. Cependant les ambassadeurs ne l'aiment pas trop,

parce qu'il contrarie tout, parce qu'il veut usurper tous les égards, en n'en accordant presque pas.

« Je n'ai guère vu que des Français complètement séduits par ce chevalier d'industrie littéraire qui se fait appeler comte. Peut-être est-ce parce que ses idées brillantes, et rapidement exprimées dans une langue dont les étrangers n'entendent pas toute la finesse, les entraînait à une admiration que l'esprit accorde quelquefois sans l'aveu du jugement. Les émigrés trouvant un apôtre en Rivarol, l'ont prôné, vanté de pays en pays. Leurs éloges lui ont procuré plus de dîners que de solide réputation. Néanmoins, il est toujours besogneux, et souvent au point d'avoir moins recours aux arts qu'à l'artifice pour se procurer de l'argent.

« A Hambourg, il imagina de séduire le libraire Fauche, aujourd'hui associé du ci-devant marquis de la Maisonfort et précédemment de Baudus, rédacteur du *Spectateur du Nord*, en lui parlant du projet qu'il avait de refaire le Dictionnaire de l'Académie française. Il n'avait pas de matériaux. Il lui assura qu'ils étaient plus d'à moitié préparés. Fauche s'engagea à lui donner cinquante louis par mois jusqu'à la confection de l'ouvrage. Rivarol a touché cette somme pendant un an, et poussa la jonglerie, avant d'avoir fini la lettre A, jusqu'à faire paraître ce *Discours préliminaire* que l'on connaît, qui n'est qu'un roman de métaphysique et ne supporte point l'analyse ; ouvrage qui prouve beaucoup plus de talent que de véritable science et qui n'est qu'une mosaïque de compositions

mêlées de quelques beaux morceaux d'éloquence.

« Rivarol, il y a quatre mois, disait à Hambourg que le gouvernement français lui faisait des propositions d'argent et de place pour rentrer. Alors il travaillait à des sujets détachés à peu près dans le genre des *Annales* de Linguet, qu'il devait faire paraître en forme de journal sous la protection et l'influence du gouvernement anglais. Il a lu à plusieurs personnes le premier chapitre du premier numéro, qui est intitulé : « De l'Usurpateur ». Il partit subitement pour Berlin dans le temps que le Sénat fit arrêter un sieur Bertin d'Andilly et un émigré, son collaborateur, pour la rédaction d'une feuille qu'ils publiaient, appelée *le Censeur*. Disposé lui-même à faire paraître un ouvrage très marquant contre le gouvernement français, il ne se croyait pas, disait-il, en sûreté dans Hambourg. Sans doute que le changement subit arrivé dans les rapports du cabinet de Saint-James et de celui de Pétersbourg a suspendu la publication du travail de Rivarol.

« Quoique je ne lui aie point parlé depuis quatre ans, et que je ne sois jamais allé chez lui en Allemagne, je ne suis pas moins certain qu'il correspond habituellement avec le comte d'Artois, le prétendant, le comte d'Avaray, et familièrement avec Dutheil. Quelques jours après la mort de Mallet du Pan, Louis XVIII lui écrivit une lettre qui commençait ainsi : « L'Europe politique vient de faire une grande perte dans la personne de M. Mallet, etc. »

Un faux noble, un besogneux, ayant épousé une Anglaise de basse extraction, c'était pour dégoûter les mondains. Un conspirateur, disposé à écrire un ouvrage contre Bonaparte, c'était pour agacer les politiques. Beurnonville ne pouvait désirer un meilleur rapport. Aussi ne perdit-il pas un jour pour le communiquer au comte de Haugwitz. Celui-ci avait vu Rivarol dans un salon, et avait été déjà un peu effrayé. Le grand homme s'était mis en frais pour lui, et avait dépassé la mesure, comme souvent il arrive aux Français à l'étranger. Ils enchantent la société et déplaisent aux gens en place. Le ministre entra donc dans les vues de Beurnonville, fit grand état du document de police et s'opposa à la présentation.

Avec le tendre concours de la princesse Dolgorowki, Rivarol tenta de tourner l'obstacle. Mais un accident lui survint. Atteint d'un érysipèle, il dut, pendant un mois, garder la chambre. Il en sortit mélancolique. Vainement lui avait-on prodigué les attentions et les soins, ce qui avait fait dire à la princesse : « Votre santé nous avait prouvé que vous étiez très aimable, et votre maladie, que vous étiez très aimé. » Il était excédé de cette ville, de ces gens et de ce climat. Sa pensée se tournait vers le beau ciel du Languedoc, et il écrivit à son ami de Gaste, qui l'invitait à venir à Bagnols :

« Oui, j'accepte votre rendez-vous. Quatre choses sont également nécessaires à mon esprit malade : votre air, votre eau, vos fruits et votre conversation. Je périclite moralement et physiquement dans

ces pays du Nord. Je suis las de ces gens que le soleil regarde de travers. Que faire d'un climat où les éléments même ont tort? Ici, l'air, la terre et l'eau sont vraiment pervers, et le feu, le seul qui soit innocent et pur et en état de corriger les trois autres, ces misérables l'emprisonnent dans des poêles, de peur de le voir. Je sors d'une maladie qui a mis le comble à mes dégoûts : toutes les voix de la renommée et toutes les caresses des princes ne valent pas un tour de promenade dans vos vergers...»

Néanmoins, et puisqu'il ne pouvait encore quitter Berlin, il ne renonçait pas à être présenté au roi. Et il imagina un galant scénario. Les souverains allaient donner un grand bal masqué en l'honneur de la grande-duchesse de Mecklembourg, sœur du tsar. La princesse Dolgorowki devait y prendre part, et déjà elle avait choisi son costume : elle serait déguisée en chauve-souris. Aussitôt Rivarol de composer deux madrigaux impromptus, qu'elle remettrait à la reine et à la grande-duchesse. Celles-ci seraient charmées, sans aucun doute, voudraient connaître l'auteur, et feraient fléchir les refus ministériels.

...La fête commencée, la jolie princesse vola vers la reine et récita :

Puisque le sort m'a fait chauve-souris,
Je vois en vous le bel astre des nuits.

Il faut de sa métamorphose
Que chaque être garde le ton.
Car si j'étais un papillon,
Je vous prendrais pour une rose.

Puis la chauve-souris se tourna vers la grande-duchesse :

Ne vous alarmez pas de mon déguisement :

Quoique je porte deux figures,

Je n'ai pour vous qu'un sentiment.

Et voyez en effet quelles sont mes allures :

Si je cours, c'est à vos genoux,

Si je vole, c'est près de vous.

Il n'est là ni piège ni feinte :

Sous mon air de duplicité

On n'a jamais donné d'atteinte

A ma tendre fidélité,

Et si j'aime l'obscurité,

C'est qu'ainsi que l'amour, le respect a sa crainte.

La reine sourit. La grande-duchesse, que moins étroitement liait le protocole, adressa de gracieux remerciements. Et ce fut tout. Rivarol se découragea. Ah ! que ne pouvait-il retourner en France, comme tant d'autres ! Il venait d'apprendre que sa sœur Françoise elle-même avait regagné Paris. Elle aussi était lasse de l'Allemagne, et lasse de Dumouriez, bien qu'elle le trompât. Elle avait eu, quelques mois auparavant, l'espoir de l'épouser, car la nouvelle était venue que la femme du général était morte en France. Hélas ! fausse nouvelle. Françoise ne résista pas à cette déception. « Elle a un mauvais ton et bien l'air de son premier métier, écrivit à d'Avaray le rude Thauvenay, mais il me paraît qu'elle a l'âme élevée, et désire vivement la gloire de Dumouriez. » Sans doute. Mais elle n'y croyait plus.

Aussi avait-elle laissé se dérouler autour de son amant une singulière comédie. Il y avait alors à Hambourg un certain abbé de Lageard, qui brûlait de rentrer en France. Mais il lui fallait d'abord se débarrasser d'une maîtresse encombrante, Mme de Saint-Martin. Il trouva le moyen de la jeter dans les bras de Dumouriez, lequel, en dépit de la soixantaine passée, gardait d'étonnantes ardeurs. Ainsi l'abbé se trouva libre, et libéra du même coup Françoise.

Elle était partie. Et chaque jour, d'autres émigrés partaient. Dampmartin faisait des démarches pour obtenir que son nom fût rayé de la liste des émigrés. Et Rivarol ne désespérait point de rentrer avec lui en France. Il en parlait, et même un peu trop. Avec son assurance ordinaire, il disait haut qu'il avait pris ses mesures, et qu'il avait la certitude d'un plein succès très prochain. Ces propos furent rapportés à Beurnonville, qui s'en indigna, et écrivit aussitôt à Fouché pour lui faire observer que « le gouvernement français ferait en cet homme une très mauvaise acquisition ». Rivarol venait de faire imprimer la lettre qu'il avait jadis écrite à Mme Cromot de Fougy contre les Hambourgeois, « fripons toujours anciens, fripons toujours nouveaux ». Ceci montrait bien quelle était son insolence et son ingratitude... « Il ne voit à Berlin, ajoutait Beurnonville, que les ennemis de la France et tout ce qu'il y a de plus opposé à la République, qu'il ne cesse de décrier. Les choses ont été au point que j'ai menacé, s'il continuait, de me plaindre

au roi de Prusse. Je ne lui donnerai pas de passeport sans avoir une pièce qui m'y autorise et sans avoir reçu de vous une nouvelle décision, étant bien convaincu que Rivarol, aussi spirituel que méchant, ne pourra jamais faire un bon citoyen, ni un bon républicain. »

Quand cette lettre arriva au ministère de la Police, le chef de division Desmarets, qui, sous les ordres de Fouché, s'occupait spécialement des émigrés, prit soin d'en faire un résumé, qu'il transmit aux bureaux, afin qu'aucune autorisation ne fût donnée par surprise. Rivarol ne le sut point. Mais, en revanche, il apprit que Claude-François, suspect à la police consulaire, venait d'être enfermé au Temple. Toujours Don Quichotte ! Quelle sottise ! C'était bien le moment ! Comme il allait être facile, maintenant, de rentrer ! Il changea son plan. Il quitterait Berlin, irait à Dresde voir la belle galerie de tableaux, et puis descendrait jusqu'à Bade, où il ferait sa cour au margrave, qui était en fort bons termes avec le gouvernement français et l'aiderait à lever les obstacles. Déjà il se débarrassait de sa petite bibliothèque. La princesse Dolgorowki et son amie la princesse Galitzine la lui achetèrent soixante louis. Un prince prit une Bible précieuse, qui coûtait vingt louis... « Je serai certainement sur les bords du Rhin aux premiers jours d'avril », écrivit Rivarol à Manette.

Mais, aux premiers jours d'avril, il fut sur les bords de ce fleuve où tous, tant que nous sommes, il nous faut tôt ou tard embarquer.



En effet, le 4 avril, il se sentit indisposé, mais si légèrement qu'il n'y attacha pas d'importance. C'était son estomac, surmené par tant de grands repas, qui sans doute se vengeait. C'était son estomac, assurément. Et puis il avait eu tort, ces derniers jours, de se promener si tard, en causant. Il avait pris froid. Ce n'était rien. Il se mit au régime et garda la chambre. Sa porte demeura ouverte aux nombreux admirateurs qui venaient l'écouter, et, comme à l'ordinaire, il les enchantait.

Le lendemain, qui était un dimanche, il n'allait pas plus mal. Et le lundi, un de ses visiteurs habituels, le célèbre médecin Formey, qui vint s'asseoir dans son cercle, ne remarqua aucun symptôme alarmant. Mais on courut le chercher, dès l'aube du mercredi, de la part de M. de Rivarol, qui avait passé une très mauvaise nuit et voulait le consulter.

Formey vint et l'examina. Sortant ensuite de la chambre, il dit avec solennité à ceux qui déjà remplissaient le salon :

— Messieurs, je vous annonce avec regret que Rivarol est atteint d'une maladie très dangereuse.

Il avait reconnu une fluxion de poitrine bilieuse, que sans doute on appellerait aujourd'hui une pneumonie infectieuse. Mais il ne le dit pas tout d'abord, et l'on pensa qu'il exagérait. On ne pouvait croire qu'un homme qui, quelques heures aupa-

ravant parlait avec tant de charme et d'entrain, fût soudain menacé de mourir. Néanmoins la science du docteur Formey était trop bien établie pour qu'on ne prît point d'alarme, et sur-le-champ on décida de ne pas abandonner le malade aux soins de son logeur. Donadei et Dampmartin se partagèrent le soin de le veiller. A eux se joignit un jeune Français qui passait par Berlin, et n'hésita pas à interrompre un long voyage pour assister un grand homme.

La nuit suivante, Dampmartin était auprès de son lit. De grandes douleurs se déclarèrent.

— Moi seul, disait Rivarol haletant, moi seul suis capable de supporter de telles souffrances. Heureusement mes poumons sont de bronze.

Quand par intervalles il se sentait soulagé, il était doux. Il parlait de sa famille et de ses amis avec attendrissement. Et il songeait au chaud Languedoc, dont l'heureux climat le guérirait : « Nous irons y respirer le bon air pendant six mois, et puis nous irons à Paris, disait-il. Vous éprouverez qu'il n'y a personne au monde avec qui il soit plus facile de vivre. »

Et Dampmartin, l'écoutant, pensait :

« Il est bon. Ses mots méchants ne portaient pas du cœur. »

Le jeudi, il passa une pénible journée, et, le soir venu, il sut qu'il allait mourir. Il demanda qu'on le laissât seul avec Dampmartin. Il l'aimait particulièrement, pour son esprit et son caractère, mais aussi pour sa naissance languedocienne. Aussi

osa-t-il lui montrer une émotion qu'il eût cachée à tout autre. Il ne dit rien de lui-même, et aucun mot ne laissa entrevoir qu'il fût alarmé de son état. Telle était la politesse de ce temps, qu'elle ne s'éteignait même pas à l'heure de la mort. Mais il parla encore de ses vieux parents, de son fils, de Claude-François, de Françoise et de Paule sur un ton si chaud que Dampmartin put comprendre ce qui n'était pas formulé, et lui tint les propos qu'entendent tous les moribonds : ...Le docteur exagère... vous guérirez... assurément... mais, néanmoins, pourquoi ne pas régler vos affaires?

— Tout ce que j'ai est à mon fils, répondit Rivarol. Je voudrais seulement que les vingt louis que le prince doit m'envoyer pour ma Bible fussent donnés à mon père.

Il ajouta que s'il mourait, il faudrait écrire à Dumouriez, qui avertirait Raphaël.

Et comme il se sentait fort mal, il termina l'entretien. Il ne pouvait faire un mouvement sans souffrir.

— Quelque douleur que je souffre dans ma position, soupira-t-il, je ne puis me fâcher contre mon lit, puisque c'est là où j'ai conçu mes plus belles pensées. Mon ami, je n'ai jamais couru après l'esprit, il est toujours venu me chercher.

On ne savait s'il pourrait vivre jusqu'à l'aube. Le docteur Formey, qui n'avait que la science de son temps, avait déclaré : « la gangrène ronge les poumons ». Mais la mort choisit à son gré l'heure où elle portera le coup ultime, et, comme un bour-

reau facétieux, semble parfois jouer au pardon. Le matin venu, Rivarol se trouva beaucoup mieux. Pas de doute ! il était guéri. Il voulut se lever et s'installa dans un fauteuil près de la fenêtre. Il riait. Naturellement, il se moqua du médecin, et fit un calembour : « Ce cher Formey a eu bien peur de me déformer. »

Puisqu'il était guéri, il fallait sans retard qu'on lui fît sa toilette, et qu'on mît de l'ordre dans sa chambre. Jamais il n'avait pu souffrir le désordre, non plus que la mauvaise tenue. Et il fallait prévenir Donadei, lui dire de venir sur-le-champ, que M. de Rivarol était remis et voulait lui parler.

Donadei accourut joyeux. Il aimait Rivarol, tellement que celui-ci pouvait puiser dans sa bourse comme dans la sienne propre et ne s'en faisait pas faute. Il entra dans la chambre, s'avança, ouvrant les bras... Mais l'œil du malade s'était soudain égaré. Des paroles désordonnées tombèrent des lèvres qui gardaient leur pli malicieux. C'était le délire, un délire qui dura de longues heures, traversé de cris affreux. Le lendemain matin, une torpeur y succéda. Le mourant respirait à petits coups précipités. Baigné de sueur, il ouvrait parfois des yeux hagards, et ne semblait rien voir. Formey appela deux de ses confrères en consultation. Mais ils ne purent rien, et il ne resta plus qu'à appeler le curé de la paroisse catholique. Il vint, fit des exhortations qui ne furent pas entendues, et administra l'extrême-onction. Dampmartin avait soulevé le patient dans ses bras.

— Quittez votre position, dit soudain le prêtre. Vous ne tenez plus qu'un cadavre.

En effet, Rivarol venait de rendre le dernier soupir. A la suprême seconde, un sourire s'était peint sur son visage.

L'illustre Ancillon, gloire de l'Académie de Berlin, et qui descendait de réfugiés protestants français, entra quelques instants dans la chambre mortuaire :

— Quel génie nous venons de perdre ! dit-il.

Et aucun des assistants ne trouva le mot excessif. Ceux qui avaient eu le bonheur d'entendre Rivarol connaissaient son génie, dont il ne reste plus, au fond de l'amphore des livres, que quelques gouttes à peine, grisantes encore.

XXVI

LES SURVIVANTS

Selon le vœu de Rivarol, son ami Dampmartin avait écrit au général Dumouriez pour lui faire part de l'événement, et le prier d'en avertir Raphaël. Ceux-ci lui répondirent deux mois après, demandant que les formes habituelles fussent supprimées, et que la justice n'intervînt point dans la chambre mortuaire. Mais Fauche, à Hambourg, avait appris la mort, et mit opposition sur la succession. Il réclamait cinq cents louis, c'est-à-dire les douze mille livres tournois qu'avait stipulées le traité du Dictionnaire. D'autre part, la femme de Rivarol écrivit à Beurnonville, l'ambassadeur, ainsi qu'au doyen de l'Académie de Berlin. Elle réclamait l'héritage, et annonçait qu'elle allait en personne venir le recueillir à Berlin. Elle demandait aussi des secours pécuniaires et la restitution des manuscrits. Le mathématicien Bernouilly classa ses suppliques aigres-douces, et y épingla une note : « Le principal sera de rectifier les idées de cette bonne comtesse dont la tête paraît en fait être assez exaltée. Elle attache trop d'importance à la qualité de notre membre étranger qu'avait M. de Rivarol,

et demande des choses qu'on ne ferait pas même pour les héritiers d'un membre ordinaire. » Quant aux manuscrits, ils appartenaient au fils, et non à la veuve divorcée. Elle fit un procès, mais le perdit. L'opposition de Fauche fut levée et les manuscrits trouvés dans la chambre passèrent entre les mains de Claude-François.

Mme de Rivarol se résigna malaisément. Elle écrivit, de sa plume à la fois glorieuse et suppliante, lettres et brochures. Elle injuriait Claude-François, qu'elle traitait de malotru. Elle cria qu'on voulait la dépouiller et qu'elle n'avait jamais considéré son divorce que comme une farce, et qu'elle ne s'en était occupée qu'au plus fort de la Terreur, qu'on lui devait ses reprises, qu'elle avait quelque argent quand elle s'était mariée. Bernouilly avait vu juste. Sa tête était exaltée. Mais elle était malheureuse. Vivant parmi les pauvres, elle eût voulu obtenir de la considération. Elle déplaisait par ses grands airs et sa tristesse. Au ministère, tout le monde la rebuttait, même le garçon de bureau, et vainement adressait-elle au ministre et au directeur lettres sur lettres. Cependant, à travers ses colères, ses protestations et ses gémissements, un cri lui échappa, qui fait frémir encore : « Je suis lasse, messieurs, de la misère ! »

Elle n'en devait jamais sortir. Elle mourut vingt ans après, toujours persécutée par des créanciers, et, pour leur échapper, changeant sans cesse de domicile. Elle mourut à soixante et onze ans, dans une pauvre chambre de l'hôtel de Normandie. rue

Neuve-Saint-Roch. Ses hardes tinrent dans une malle et furent vendues cent dix francs au profit du Domaine. Car elle ne laissait aucun héritier. Raphaël était mort tout jeune, en 1812, au service de la Russie. On ne sait s'il ne fut pas tué par une balle française.

Claude-François survécut. Il mourut âgé de quatre-vingt-dix ans, pauvre, à Brie-Comte-Robert, en 1848. La Restauration lui avait reconnu le grade de colonel que Louis XVIII lui avait conféré dans l'exil. Il prit sa retraite en 1816, avec le titre de maréchal de camp. Mais il perdit ses pensions en 1830, se trouva fort dénué, et écrivait. Il songeait surtout à établir que toute sa famille avait des facultés littéraires. « On pourrait faire, écrivait-il en 1836 une édition des œuvres de la famille Rivarol. Tous les hommes bien pensants qui ont une bibliothèque souscriraient inévitablement à cette édition qu'on donnerait par livraisons et à bon marché. » Il attribuait généreusement à son père une de ses propres œuvres, *la Fuite de Marat*, poème comique en trois chants. Car il tenait à donner au bonhomme de Bagnols la figure d'un ardent royaliste. Au café de Foy, où il fréquentait, il racontait d'étonnantes histoires. Il se faisait appeler le marquis de Rivarol et cherchait en Italie, pour établir sa noblesse, des documents qu'il ne trouva point. Il se flattait d'avoir connu Voltaire mieux que personne. Le romantisme l'affligeait. Il fabriquait de fausses lettres de son frère, où lui-même était traité avec considéra-

tion. Il publia les *Pensées* qu'il releva dans les carnets. Mais il les arrangea quand elles ne lui semblèrent pas assez royalistes et assez catholiques. C'était un hâbleur, et il le resta jusqu'à la fin de ses jours. Mais il était fort persuadé de ses hâbleries. C'est ainsi qu'en 1825 il réclamait du baron Taylor la représentation de *Guillaume le Conquérant*, qu'il pensait avoir été reçue jadis à l'unanimité, et demandait le rétablissement de ses entrées. Le baron Taylor et la Comédie refusèrent l'un et l'autre.

Françoise mourut en 1824, à soixante-dix ans, très pauvre, à peu près seule, dans un garni. Son acte de décès la déclara « mariée à M. le baron de Beauvert. absent sans nouvelles », ce qui ne changeait point ce chimérique gentilhomme. Dumouriez était mort en Angleterre l'année précédente, et ils ne s'étaient point revus.

Le père Jean vécut jusqu'en 1807. Devenu maître d'école, il enseignait le latin aux petits garçons de Bagnols.

Sabatier de Castres avait extorqué aux créanciers de Rivarol le manuscrit de *la Souveraineté du peuple*. Il l'augmenta, le défigura et le publia sous son nom. Il mourut, en 1817, à soixante-quinze ans.

Cubières s'éteignit, en 1820, le 18 août, méprisé et indigent, sept ans après Fanny de Beauharnais. On vendit ses papiers et ses manuscrits, dont la Bibliothèque du Roi n'avait pas voulu. Il avait repris son titre d'ancien écuyer et de che-

valier du Saint-Sépulcre. Mais, fort misérable et malproprement vêtu, le dos voûté, il dînait de deux œufs rouges qu'il achetait chez une fruitière de la rue du Dragon et qu'il allait manger chez un marchand de vin de la place de la Croix-Rouge. Il laissait au moins soixante-dix-sept ouvrages.

Lauraguais fut pair de France à la Restauration. Il mourut à quatre-vingt-onze ans, l'esprit alerte.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
I. — Deux séminaristes.....	1
II. — Le bel abbé.....	7
III. — La route de Paris.....	14
IV. — Le chevalier de Parcieux.....	23
V. — Chez Voltaire.....	34
VI. — Le travail difficile.....	42
VII. — L'aimable misère.....	54
VIII. — Un sot mariage.....	69
IX. — Rivarol et Delille.....	79
X. — Le premier prix Montyon.....	85
XI. — Trois mois de travail.....	93
XII. — L'aube du succès.....	104
XIII. — Plaisirs sans joie.....	115
XIV. — Une tempête dans les encriers.....	123
XV. — L'approche de la tourmente.....	145
XVI. — Un combat sans illusions.....	152
XVII. — Le conseiller du Roi.....	167
XVIII. — Loin de l'échafaud.....	174
XIX. — Nouvelles de Paris.....	182
XX. — Un ami utile.....	194
XXI. — De Londres à Hambourg.....	200
XXII. — Le dictionnaire mort-né.....	207
XXIII. — La tristesse de l'émigré.....	222
XXIV. — Louis XVIII et Rivarol.....	228
XXV. — Vers la mort.....	238
XXVI. — Les survivants.....	255

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer par

Plon-Nourrit et C^{ie},

à Paris, le 24 juin 1926.

P3-21695
1

Paru dans cette Collection :

1. — *La prodigieuse vie
d'Honoré de Balzac*
par René Benjamin

2. — *La vie aventureuse de
Jean-Arthur Rimbaud*
par Jean-Marie Carré

A PARAÎTRE :

— 4 —

**LE ROMAN DE
FRANÇOIS VILLON**

par
FRANCIS CARCO

Mon Ami Robespierre
par Henri Béraud

Descartes par Louis Dimier

La vie douloureuse de Baudelaire
par François Porché